

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark green color, framing the entire page.

Brigade Mondaine [266] – La fille du feu

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

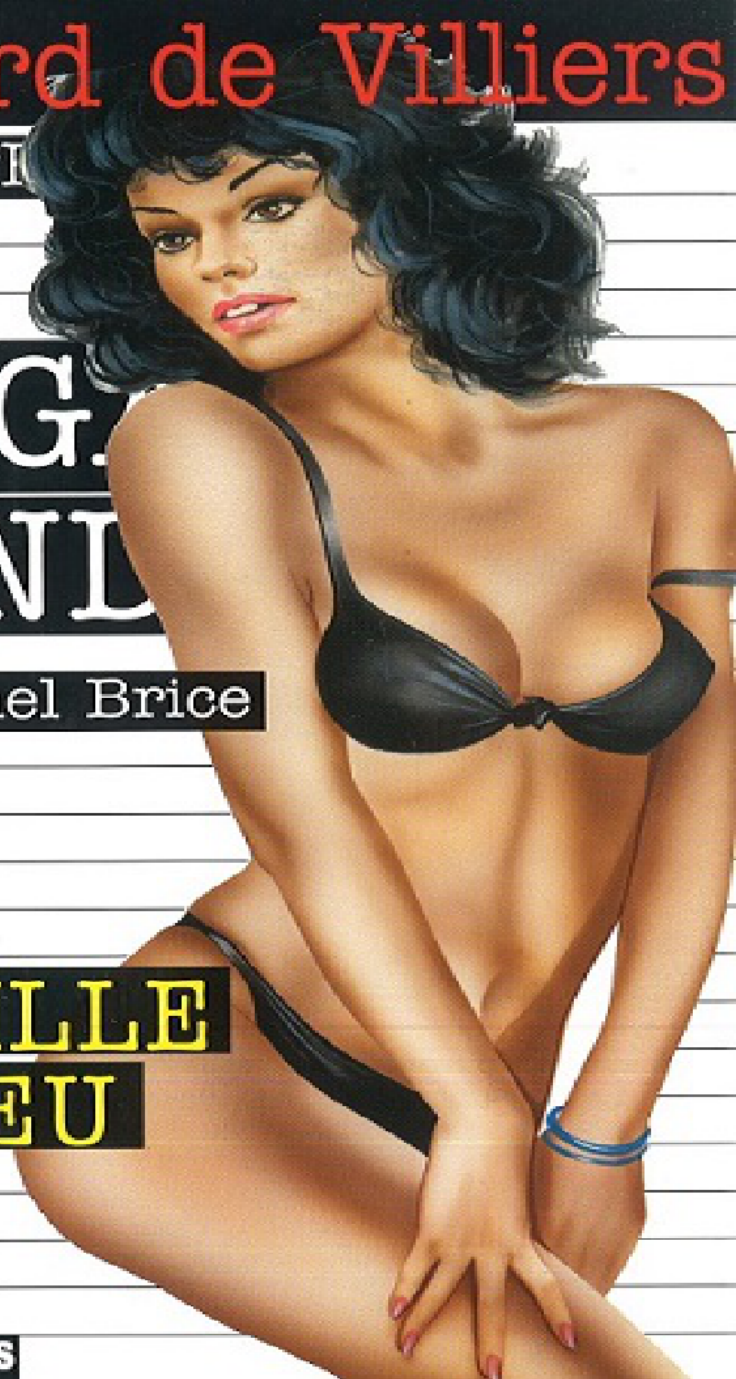
PRÉSENTE

BRIG.
MOND

Par Michel Brice

LA FILLE
DU FEU

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°266)

LA FILLE DU FEU

VAUVENARGUES

CHAPITRE PREMIER



Clic clac... Clic clac... Clic clac...

Le tintement régulier des hauts talons, sur le trottoir de la rue Saint-Bernard fit frissonner Michel Lefuret. La femme arrivait dans son dos, d'un pas régulier, ni trop rapide ni trop lent. Immobile face au chevet de la basilique Saint-Semin, il dut faire un violent effort sur lui-même pour ne pas se retourner, afin de voir à quoi elle pouvait bien ressembler.

« Ne sois pas stupide ! se morigéna-t-il, en serrant convulsivement dans sa main droite le numéro en cours d'*Intra-Muros*, l'hebdomadaire culturel gratuit distribué dans toute l'agglomération toulousaine. Il suffit d'attendre qu'elle arrive à ta hauteur et de tourner très légèrement la tête... »

Il se passa encore quelques secondes, pendant lesquelles le martèlement des talons féminins résonna de plus en plus impérieusement dans sa tête. Puis, la femme invisible cessa de l'être, en arrivant à sa hauteur.

Michel Lefuret ne fut pas déçu : l'inconnue qui venait de le dépasser en le frôlant presque était grande, brune, vêtue d'un épais manteau de vraie fourrure qui ne parvenait pas à gommer totalement la plénitude de ses formes. Sa démarche était élégante, souple, presque féline, et elle laissa dans son sillage les effluves d'un parfum poivré qui fit palpiter les narines de Michel Lefuret.

Puis, tel un rêve délicieux et fugitif, elle s'engouffra sous la porte

Miègeville et disparut dans la me du Taur, en direction du Capitole.

Ce n'est qu'après l'avoir perdue de vue que Michel Lefuret s'aperçut qu'il était en pleine érection.

D'un geste précipité, il consulta sa montre. 11h22. Il soupira et remonta pour la dixième fois le col de sa gabardine doublée, pour lutter contre le petit froid sec et coupant qui s'était abattu sur Toulouse, en ce début de janvier. Sur Toulouse comme sur l'ensemble de la France, du reste. Pour une fois, pas de jaloux : depuis une semaine, il neigeait presque autant sur la Croisette cannoise que sur la place de l'Hôtel de Ville de Lille ou la flèche de la cathédrale de Strasbourg...

Qu'est-ce qui lui avait pris de se pointer au pied de Saint-Semin peu après onze heures du soir, alors que le rendez-vous était pour onze heures et demie ? En réalité, Michel Lefuret le savait très bien, ce qui avait motivé une telle précipitation, ce qui l'avait littéralement jeté hors du domicile conjugal du quartier Saint-Cyprien, une bonne demi-heure trop tôt.

C'était l'impatience sexuelle.

En rentrant du bureau, vers sept heures, il avait bricolé à Claire, sa femme, une vague explication de dossier à boucler avant le lendemain matin, pour un gros client de la boîte d'assurances professionnelles qui l'employait, nécessitant quelques heures sup' après le dîner.

Il avait eu l'impression que la jeune femme, avec qui il était marié depuis près de cinq ans, l'avait à peine écouté et qu'elle n'en avait strictement rien à faire. Il faut dire que, depuis la naissance de Gaspard, deux ans plus tôt, Claire était devenue mère à part entière.

Plus beaucoup épouse, donc, et plus du tout amante. En tout cas, le moins possible, et sans même faire semblant de trouver ça agréable...

Michel Lefuret leva machinalement les yeux vers le chevet de la basilique Saint-Semin, admirable avec ses neuf absidioles et son imposant clocher octogonal aux étages à retraits successifs, qui semblait s'élever naturellement vers le ciel. Une sorte d'« élancement mystique » encore accentué par le jeu subtil de la pierre blanche et de la fameuse brique qui avait donné à Toulouse son surnom de Ville rose.

Mais il n'en vit rien. D'abord parce que, Toulousain de naissance, il connaissait l'église Saint-Semin par cœur et ne la voyait plus.

Ensuite parce que son esprit était tout entier occupé par ce qui allait avoir lieu tout à l'heure.

Car, pour la première fois depuis son mariage avec Claire, Michel Lefuret avait rendez-vous avec une femme. Une femme qu'il allait posséder de toutes les manières qui lui plairaient, sans qu'elle puisse l'en empêcher.

Une femme qui, dans le même temps, serait également prise, investie, pénétrée par deux autres hommes.

Deux hommes que Michel Lefuret n'avait jamais vus, dont il ignorait le nom et l'apparence physique. Dont il ne soupçonnait même pas l'existence trois jours plus tôt.

Deux hommes avec lesquels la « Fille du feu » lui avait organisé ce rendez-vous, à onze heures et demie, au chevet de la basilique Saint-Semin.

Signe de reconnaissance : tenir le dernier numéro d'*Intra-Muros* roulé dans la main droite. Pas spécialement original, avait jugé Lefuret, mais effectivement suffisant, à en juger par le peu de monde qui circulait encore dans les mes de la ville par ce petit froid cinglant.

Toulouse, très important centre universitaire, était, dans la journée, envahie par les étudiants de tous sexes et de toutes nationalités. Ça lui donnait un air anormalement jeune qui, par contrecoup, faisait parfois Michel Lefuret se sentir très vieux, malgré ses 37 ans à peine révolus.

Il n'empêche que tous ces jeunes se couchaient tôt. Ou, alors, ils faisaient la fête chez eux, par manque de moyens pour sortir, allez savoir.

En tout cas, pour le moment, Michel Lefuret était pratiquement seul sur le parvis de Saint-Semin, et il commençait à geler sur pied. Il en arrivait à se demander s'il n'avait pas été la victime trop naïve d'une mauvaise blague, de la part de la mystérieuse « Fille du feu ».

C'est alors qu'il vit s'avancer vers lui, venant de la rue Saint-Charles, un grand Noir à l'allure athlétique, visiblement très jeune – pas plus de 25 ans en tout cas.

Et qui balançait négligemment, au bout de sa main droite, un exemplaire roulé d'*Intra-Muros*.

Le black sembla repérer Michel Lefuret exactement au même moment, et il marqua un temps d'arrêt, comme s'il hésitait.

À la seconde suivante, ainsi que dans un ballet parfaitement réglé, un troisième homme surgit de la rue de Bellegarde, un Blanc à la silhouette trapue et à la démarche excessivement chaloupée. Lui aussi s'arrêta, en découvrant Lefuret, immobile au pied du chevet de la basilique.

Pour brusquer un peu les choses, Michel remonta sa main droite à hauteur de sa poitrine et agita légèrement son journal roulé. Aussitôt, comme soulagés, les deux hommes se remirent en marche et convergèrent vers lui.

— Pendant un moment, j'ai cru qu'on m'avait fait une mauvaise blague, murmura Lefuret, lorsqu'ils l'eurent rejoint. Il y a tellement de petits malins, sur internet... Au fait, je m'appelle Michel.

— Moi, c'est Étienne, répondit le Noir, d'une voix bizarrement fluette pour son corps d'athlète.

Michel jugea qu'il ne devait pas faire loin de son mètre quatre-vingt-quinze et qu'il était quasiment deux fois aussi large que lui. Quant au reste...

Il ne put s'empêcher de glisser un regard furtif vers la braguette du jean, et

le renflement qu'il y devina lui procura un pincement douloureux dans la région du cœur.

— Je m'appelle Sylvain, fit le troisième, comme à regret. Mais je suppose qu'on n'en a rien à foutre, de nos prénoms, si ?

Celui-ci était taillé comme un petit taureau, les cheveux très noirs, sourcils broussailleux, traits grossiers, yeux petits et enfoncés dans leurs orbites. Une cigarette sans filtre pendait au coin de ses lèvres épaisses. Sa voix était empreinte d'une vulgarité qui dégoûta un peu Michel Lefuret.

Aucun des trois, bien sûr, ne jugea bon de donner aux deux autres son nom de famille. Michel se demanda même s'ils n'avaient pas donné un faux prénom, pour plus de discrétion. Durant quelques secondes, il s'en voulut de ne pas y avoir lui-même pensé plus tôt.

— Je vous avouerai que je suis venu à tout hasard, dit le Noir, avec un petit sourire qui révéla des dents éclatantes. Je n'y crois pas beaucoup, à cette histoire : un peu trop belle pour être vraie, non ?

Il s'exprimait avec la recherche un peu affectée des Africains francophones nés dans la frange riche de la société, ayant fait de solides études, et destinés à prendre un jour les commandes de leur pays.

— C'est comme moi, opina Michel Lefuret avec empressement, heureux de ne pas être le seul à se poser des questions. Je me demande même si cette fameuse « Fille du feu » existe réellement...

— En tout cas, si elle existe, le feu, elle l'a sûrement quelque part ! ricana Sylvain, de sa voix grasseyante.

Je ne sais pas pour vous, mais la conversation que j'ai eue l'autre soir avec elle, sur internet, était drôlement hard ! M'a tout l'air d'être chaudasse de chez chaudasse, cette salope, non ?

Michel Lefuret retint la grimace qui lui était montée spontanément aux lèvres : il avait une sainte horreur de la vulgarité.

— Il n'empêche que c'est quand même très bizarre, ce rendez-vous... murmura-t-il. Et si c'était un piège ? Je veux dire : une sorte de traquenard pour nous...

— Pour nous quoi ? le coupa Sylvain, un peu agressivement et nettement ironique. Pour nous piquer les quelques euros qu'on doit avoir dans les poches ? Car je suppose que vous ne vous êtes pas pointés ici avec tout le pognon que vous avez en banque, si ? Elle ne sait même pas qui on est !

Cette réflexion de bon sens rassura un peu Michel Lefuret. C'était vrai, après tout : leur conversation nocturne, deux joins plus tôt, avec la mystérieuse Fille du feu avait été parfaitement anonyme.

Et n'avait porté que sur le sexe.

Rien que d'y repenser, Lefuret sentit son érection revenir au galop. Quelle bonne idée il avait eue, ce fameux soir, de s'attarder au bureau après le départ

de ses collègues ! Et surtout, son boulot terminé, de se brancher sur ce *chat*[1] au nom prometteur : *Intersex*.

Parmi les femmes en ligne – ou plutôt, parmi les pseudos féminins, car, sur Internet, on ne savait jamais vraiment à qui on avait affaire, il avait tout de suite été attiré par un nom : Fille du feu. Attiré et intrigué. Du coup, il lui avait adressé un petit message anodin, histoire de signaler sa présence.

Elle avait répondu au bout d'une minute ou deux, et, presque tout de suite, la conversation avait pris un tour intime, pour devenir très vite carrément érotique.

Fille du feu s'était décrite complaisamment, avait parlé de ses goûts amoureux, insistant sur son attirance pour les « vrais » hommes, ceux qui savaient la forcer à faire ce qu'elle faisait semblant de leur refuser pour mieux les exciter.

À un moment, n'y tenant plus, risquant le tout pour le tout, Michel lui avait demandé si ça ne la choquait pas qu'il se masturbe pendant leur conversation.

Message qu'il avait dû taper d'une seule main...

La réponse de Fille du feu, il la savait encore par cœur, au mot près, quarante-huit heures plus tard :

Au contraire, mon chéri ! Je serais très vexée si tu ne te branlais pas pendant que je te parle de moi ! Rien que d'y penser, j'ai ma petite chatte toute mouillée...

Et encore, ça, ce n'était rien, par rapport à ce que sa correspondante lui avait proposé, au bout d'une heure de dialogue torride.

Rien de moins que la réalisation de son plus brûlant fantasme. Du scénario que, avait-elle affirmé, elle rêvait de réaliser depuis des mois et des mois, sans avoir encore jamais osé passer à l'acte.

Mais, aujourd'hui, je me sens prête. Tu veux bien être l'un de mes partenaires, mon chéri ?

Et, dans la foulée, Fille du feu lui avait appris qu'elle était en conversation, en même temps qu'avec lui, avec deux autres hommes à qui elle venait de proposer la même chose.

Quand il avait lu, sur son écran d'ordinateur, le scénario envisagé par Fille du feu, Michel Lefuret n'en avait pas cru ses yeux. Et il avait bien failli asperger le clavier de sa propre jouissance...

Vous allez vous retrouver tous les trois, après-demain soir, à onze heures et demie, à Saint-Semin, avait-elle écrit. Avec un exemplaire d'Intra-Muros roulé à la main droite, pour vous reconnaître. Vous viendrez chez moi, rue de Périgord. Les deux portes du bas seront ouvertes, et celle de mon appart, au deuxième, également. Vous mettrez des cagoules sur vos visages, comme si

vous étiez des cambrioleurs et vous entrerez, en principe pour me voler.

Là, en pénétrant dans ma chambre, vous me découvrirez endormi sur mon lit. Sans vous occuper de mes protestations ou de mes gestes de défense, vous me bâillonnerez et m'attacherez les mains, pour que je sois complètement à votre merci. Puis, vous abuserez de moi, tous les trois, de toutes les manières que vous voudrez. Mais, surtout, en faisant toujours comme si vous étiez de vrais violeurs, sans me parler, ni rien de tout ça !

Quand vous vous serez bien vidés les couilles, vous repartirez en me laissant attaché et bâillonné, comme des salauds de violeurs que vous êtes !

Est-ce que vous êtes d'accord ?

Lorsqu'il avait lu cet hallucinant message, une petite voix avait soufflé à Michel Lefuret que cette fille était complètement dingue et qu'il devait dire « non » à son scénario pervers. Gentiment, mais fermement.

Au lieu de ça, ses doigts avaient frappé trois autres lettres sur le clavier :

O-U-I...

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Étienne, alors qu'ils restaient immobiles, tous les trois, sur le parvis de Saint-Semin, aussi hésitants les uns que les autres.

Michel Lefuret se garda bien de répondre. Il était violemment tiraillé entre deux émotions contradictoires, et absolument inconciliables.

La peur et le désir.

Cette Fille du Feu, qu'il ne connaissait que par la conversation qu'ils avaient eue par le biais d'internet, deux soirs plus tôt, il ne vivait plus, depuis, que dans l'espoir de la posséder, de s'enfoncer dans son ventre brûlant. D'exiger d'elle toutes les caresses secrètes qu'il n'avait jamais osé demander à Claire, son épouse. Et que celle-ci n'avait jamais eu l'idée de lui accorder spontanément.

Mais, d'un autre côté, il tremblait de tomber dans un méchant piège. Dans ce domaine, il craignait moins le vol ou les coups que la révélation au grand jour de ses turpitudes, la mine de sa réputation, la fin de sa carrière...

Les yeux remplis d'espoir, il se tourna vers Sylvain qui, depuis leur rencontre, lui paraissait le plus hardi d'eux trois. Et, effectivement, le « petit taureau » haussa les épaules avec un ricanement bref :

— Qu'est-ce qu'on risque, après tout ? Cette salope nous a bien dit que les deux portes de son immeuble seraient ouvertes, et aussi celle de son appart, non ?

Les deux autres approuvèrent d'un hochement de tête rapide, presque empressé.

— Eh bien ! il n'y a qu'à aller y voir ! reprit Sylvain, en écartant les bras, paumes tournées vers le ciel piqué d'étoiles. Si c'est vraiment ouvert, ça voudra dire que c'était pas une vanne ! Et si c'est fermé, on en sera quitte pour aller s'en jeter un petit avant de rentrer se pieuter, pis c'est tout !

Michel et Étienne se consultèrent du regard. Au fond, tous les deux mouraient d'envie d'être convaincus. Et Sylvain venait de leur donner le petit coup de pied au cul nécessaire pour les mettre en marche.

— D'accord pour moi... murmura Michel Lefuret, en se mordillant la lèvre inférieure.

— Je marche aussi, fit aussitôt Étienne. Si on n'allait pas jusqu'au bout de cette histoire, je crois que je le regretterais toute ma vie !

Et les trois hommes quittèrent le parvis de Saint-Semin pour s'engouffrer dans la me du Taur, qui reliait directement la basilique à la place du Capitole. Principale artère commerçante au Moyen Âge, presque parfaitement rectiligne, elle était encore bordée de maisons et d'hôtels des XVI^e et XVII^e siècles – l'âge d'or économique de Toulouse, dont certains avaient conservé un peu de leur splendeur passée.

Devenue piétonne à la fin du XX^e siècle, la rue du Taur était restée très commerçante, mais les sandwicheries, les restos plus ou moins exotiques et les bars branchouilloïdes avaient remplacé les tavernes ; quant aux échoppes d'artisans, elles avaient cédé la place aux boutiques de bijoux fantaisie, aux coiffeurs, aux marchands de journaux et aux cybercafés. *Tempus fugit...[2]*

Mais les trois hommes qui remontaient la rue quasiment déserte, dont la plupart des bars étaient déjà fermés ou en train de le faire, se souciaient de son passé historique comme de leur première fellation – et même sans doute un peu moins.

Ils avaient l'esprit tellement tendu vers ce qui allait – peut-être – leur arriver dans quelques minutes, qu'aucun des trois n'avait seulement songé à se débarrasser de son journal roulé, signe de reconnaissance devenu inutile.

Lorsqu'ils tournèrent à gauche, dans l'étroite rue de Périgord, à l'angle de laquelle trônait une grosse tour de brique du XII^e siècle, Michel Lefuret sentit les battements de son cœur s'accélérer notablement. Dans quelques secondes, ce serait l'entrée au paradis ou bien une cuisante déconvenue. Pas de milieu.

Car, depuis qu'ils s'étaient éloignés de Saint-Sernin, tout sentiment d'appréhension l'avait quitté, balayé par une excitation de plus en plus prenante.

Tout en marchant, Michel fermait à demi les yeux, durant quelques secondes, juste le temps de voir apparaître le corps d'une femme nue et alanguie, totalement soumise à ses désirs les plus inavouables...

— C'est là... souffla soudain Étienne, en s'arrêtant devant une porte de bois peinte en vert sombre.

Une porte qui était restée entrebâillée, grâce au morceau de carton plié qui la coinçait dans le bas.

— On dirait bien que ça se précise, les gars... fit Sylvain de sa voix grasseyante, en désignant le bout de carton en question. À nous la femelle en chaleur !

D'un geste décidé, il poussa la porte, après avoir fait sauter la cale improvisée du bout du pied.

Derrière se trouvait un petit couloir, avec les boîtes aux lettres à gauche. En face, une grille métallique à gros barreaux, commandée par un boîtier à code digital.

Grille elle aussi maintenue ouverte, par le même système que la porte d'entrée.

— Mes petits agneaux, on est à une porte du bonheur ! annonça Sylvain à voix basse, en s'engageant résolument dans l'escalier étroit. Je sens Popaul qui commence à frétiller d'impatience...

Michel Lefuret fermait la marche. En entendant le claquement sec de la grille se refermant dans son dos, il fût soudain pris d'une irrésistible envie de faire demi-tour et de se tirer de cet immeuble totalement silencieux, pendant qu'il en était encore temps.

Mais lui aussi sentait son « popaul » qui commençait à frétiller d'impatience, et il continua de gravir l'escalier, dont les marches cirées grinçaient légèrement.

Sur le palier du premier étage, qui ne comportait qu'une seule porte, Sylvain marqua un léger temps d'arrêt et tendit l'oreille. Rassuré de ne percevoir aucun bruit, il continua son ascension, docilement suivi par les deux autres.

Il faillit pousser un cri de joie en arrivant enfin sur le petit palier du deuxième, qui, lui aussi, ne comportait qu'un seul appartement.

Un appartement dont la porte était entrouverte et tremblait sous l'effet d'un imperceptible courant d'air.

Sylvain se tourna vers les deux autres :

— Les cagoules ! souffla-t-il, en sortant un morceau de laine noire de sa poche.

Étienne fit la même chose. Quant à Michel Lefuret, c'est avec un certain sentiment de ridicule qu'il sortit de la poche de sa gabardine la cagoule qu'il avait subtilisée dans l'un des tiroirs de Claire, avant de partir : souvenir d'un précédent séjour aux sports d'hiver, elle était jaune et rose...

Puis, après avoir doucement poussé la porte, qui s'ouvrit sans un soupir, les trois hommes cagoulés pénétrèrent dans l'appartement silencieux.

Juste avant d'entrer, Michel Lefuret eut le réflexe de regarder quel nom était inscrit dans le petit rectangle de plastique de la sonnette : Angélique

Couvelaire.

La « Fille du Feu » était donc également angélique : le paradis et l'enfer mêlés...

Toujours en file indienne, Sylvain, Étienne et Michel se retrouvèrent dans une petite entrée carrée, sur laquelle donnaient trois portes fermées, et prolongée, à droite, par un petit couloir aboutissant à une quatrième porte, entrebâillée. C'est vers celle-ci que Sylvain se dirigea, à pas souples et silencieux, docilement suivi par les deux autres.

Ils débouchèrent dans une pièce en longueur, partie cuisine à gauche et salon à droite, vaguement éclairée par le lampadaire de la rue de Périgord, sur laquelle donnaient les deux fenêtres sans rideaux.

Sur les murs, Lefuret repéra un grand poster de Léo Ferré, ainsi que d'autres plus petits, représentant Charles Aznavour, Barbara, Charles Trenet, ainsi que le Québécois Félix Leclerc. Apparemment, leur « Fille du Feu » aimait la vieille chanson française...

Quant à Sylvain, ses petits yeux fouineurs avaient été immédiatement attirés par l'objet placé en évidence sur le bahut en chêne qui se trouvait entre les deux fenêtres : un pistolet ancien, à la crosse incrustée de nacre et au long canon garni de plaques dorées. Une arme comme on en voyait dans les films « de pirates », jugea-t-il, sans rien y connaître. Un truc qui devait valoir un peu de thune...

— C'est pas là, on dirait... souffla Étienne, en roulant ses yeux en billes de loto.

Sylvain lui fit signe de se taire et rebroussa chemin dans le petit couloir. Avec des précautions infinies, il abaissa la poignée de la première porte qui se présenta à lui et la poussa très lentement.

Il faillit pousser un cri de joie en découvrant le spectacle qui s'offrait à lui.

La petite pièce, faiblement éclairée par une source de lumière invisible, n'était meublée que d'un lit à deux places, d'une chaise servant de table de chevet, avec réveil et carafe d'eau, et d'un fauteuil d'osier sur lequel se trouvaient quelques vêtements jetés en désordre.

Et, au centre du lit, plus qu'à moitié découvert par le drap bleu ciel, le corps nu d'une femme, dont les longs et épais cheveux noirs s'épalaient en corolle sur l'oreiller où reposait sa tête.

Les trois hommes cagoulés s'immobilisèrent sur le seuil de la chambre, impressionnés malgré eux par la beauté tranquille du tableau qui frappait leurs rétines.

La fille avait les yeux fermés, la tête inclinée vers la droite ; une respiration calme et régulière soulevait sa poitrine volumineuse et ferme, qui s'enorgueillissait de larges aréoles brunes et de mamelons à demi érigés.

Les yeux exorbités et le souffle court, Michel Lefuret se dit que leur Fille

du Feu semblait réellement dormir. Ou, alors, elle faisait drôlement bien semblant.

Ses regards s'attardèrent le long du ventre plat et sinueux, jusqu'au bord du drap bleu ciel, s'arrêtant juste à la lisière d'une toison que l'on devinait aussi noire que la chevelure, et sur laquelle tombait un rayon de pâle lumière orangée.

En tournant la tête, Michel Lefuret vit qu'elle venait d'une fenêtre haut placée, située en face du lit, à demi obstruée par une tenture orange, et qui devait vraisemblablement donner directement sur la cage d'escalier.

— Et maintenant, au boulot ! claironna brusquement Sylvain, à voix haute, faisant sursauter les deux autres. On va montrer à cette chaudasse ce qu'il en coûte de laisser sa porte ouverte aux cambrioleurs dans notre genre !

Angélique Couvelaire ouvrit les yeux et redressa la tête. Elle avait de grands yeux sombres, en amande, un nez fin et droit, des lèvres pulpeuses et rouges. Lefuret se dit que, même dans ses rêveries les plus torrides, lorsque Claire dormait paisiblement à son côté, il n'avait jamais osé imaginer qu'un jour il pourrait se taper une beauté pareille.

Et, à présent, il y était...

Découvrant ces trois hommes cagoulés au pied de son lit, Angélique Couvelaire ouvrit de grands yeux stupéfaits, incrédules, et son visage exprima une frayeur magnifiquement jouée : la Fille du Feu devait être une comédienne consommée, pour être réaliste à ce point...

Tout en se recroquevillant précipitamment à la tête du lit, elle ouvrit la bouche toute grande, et Michel Lefuret se dit qu'elle allait se mettre à hurler.

Elle n'en eut pas le temps.

Avec une souplesse étonnante pour son corps râblé, Sylvain venait de sauter sur le lit et de lui plaquer sa grosse paluche sur les lèvres, tout en la plaquant de tout son poids au matelas. Angélique se mit à gigoter, à faire de brusques soubresauts pour se dégager, mais la force et le poids de son agresseur l'en empêchèrent.

— C'est qu'elle joue le jeu à fond, cette salope ! s'exclama celui-ci. Elle a bien failli me foutre en l'air ! Du calme, ma jolie pouliche : on ne te veut que du bien, mes potes et moi ! Eh ! vous autres, ne restez pas plantés là comme des glands, merde : trouvez-moi vite fait quelque chose pour lui attacher les mains...

Étienne reprit ses esprits le premier et se mit à fouiller dans l'armoire Ikéa qui se trouvait dans le prolongement de la porte de la chambre. Il en sortit deux foulards de soie imprimée vert et bleu, en tendit un à Sylvain, tandis que, muni de l'autre, il entreprenait de lier le poignet gauche de leur victime consentante au montant du lit.

— Il faut la bâillonner, aussi... fit remarquer Michel Lefuret qui, lui aussi,

commençait à reprendre du poil de la bête.

Il se mit à son tour à inspecter le contenu de l'armoire. Il en tira une paire de chaussettes blanches, roulées en boule l'une dans l'autre, et un soutien-gorge blanc. Avec un sentiment de puissance qu'il n'avait encore jamais éprouvé de sa vie, il fit signe à Sylvain d'ôter sa main de sur les lèvres d'Angélique et fourra les chaussettes dans sa bouche. Puis, avec une dextérité qui l'étonna lui-même, il la bâillonna étroitement avec le soutien-gorge.

Lorsque ce fut fait, les trois hommes s'éloignèrent un peu du lit, pour contempler le spectacle affolant de leur victime, entièrement nue, se tordant dans ses liens, le corps agité de brusques soubresauts qui semblaient être une préfiguration de l'acte sexuel.

— Et maintenant, entrons dans le vif du sujet, si je puis dire... claironna Sylvain, qui était déjà en train de se débarrasser de ses vêtements avec une hâte fébrile.

— Pourquoi tu lui as attaché les deux mains au même montant ? demanda soudain le Noir, qui, lui aussi, avait commencé à se déshabiller.

— Ça sera plus facile de la retourner quand on voudra l'enculer, expliqua sobrement Sylvain, en faisant glisser son slip le long de ses cuisses musclées.

— Pas con... commenta Étienne, tout aussi sobrement, en se débarrassant à son tour de son ultime vêtement.

Sylvain émit un petit sifflement admiratif, lorsque ses yeux se posèrent sur l'énorme matraque de chair brune et noueuse qui venait de jaillir à l'horizontale du ventre plat d'Étienne.

— Eh ben, mon salaud ! s'exclama-t-il, avec un soupçon d'envie dans la voix. Ça fait un bail que j'entends dire que les nègres sont mieux montés que nous autres, mais, à ce point-là, j'aurais quand même pas cru !

— Tu seras gentil de ne pas dire « nègre », si tu ne veux pas pourrir l'ambiance entre nous, répliqua Étienne d'un ton sec, en foudroyant Sylvain du regard.

— Ça va, le prends pas mal, c'était pour déconner ! répondit Sylvain sans s'émouvoir. Si je dis « étalon de couleur », ça te va mieux ?

— En tout cas, c'est déjà plus conforme à la réalité, non ? répliqua Étienne, en agitant son formidable sexe, épais et dur comme une colonne d'ébène.

Soudain, en même temps, les deux hommes s'avisèrent que Michel Lefuret était toujours complètement habillé.

— Eh ben, t'attends quoi, mon pote ? fit Sylvain. Tu as décidé de faire le mort, comme au bridge ?

Michel Lefuret serra les dents. Il détestait ce ton de complicité grasse que Sylvain avait adopté.

— Allez-y, commencez sans moi, je vous rejoins... répondit-il, en

s'efforçant de prendre un ton insouciant. J'ai besoin de me mettre en condition, on n'est pas des bêtes...

Tout en parlant, ses yeux avaient glissé jusqu'au sexe en érection de Sylvain. Un sexe qu'il jugea de taille et de volume à peu près « standard ».

C'est-à-dire, malheureusement, à peu près le double de ses propres mensurations.

Ç'avait toujours été le calvaire intime de Michel Lefuret, dès l'adolescence. Précisément depuis le jour où, après une douche commune, au lycée, l'un de ses copains de classe, découvrant la toute petite chose qui pendait entre ses cuisses maigres, l'avait affublé du sobriquet, peu original mais très lourd à porter, de « petite bite ».

Un sobriquet que les autres types présents s'étaient empressés de valider... et d'aller répéter aux filles de la classe.

Dire que ça avait pourri la vie érotique de Michel Lefuret serait encore très faible. Il était resté puceau jusqu'à 24 ans et n'avait connu que très peu de femmes. Et si aucune ne s'était permis la moindre moquerie au sujet de sa « petite bite », il avait toujours eu l'impression déprimante que ses partenaires ne prenaient pas tout le plaisir qu'elles auraient dû...

C'est en grande partie ce complexe, qui allait grandissant au fil des années, qui avait découragé Michel Lefuret de tromper Claire, lorsqu'ils eurent complètement cessé tout rapport sexuel, après la naissance de Gaspard.

Mais, ce soir, enfin, il allait pouvoir se rattraper de toutes ses frustrations accumulées...

Sylvain et Étienne venaient de grimper sur le lit, où le corps nu de leur victime était pris d'un tremblement irrépressible. Comme si elle avait réellement peur de ce qui allait lui arriver et qu'elle avait pourtant suscité elle-même.

Mais, après tout, se dit Lefuret, en commençant timidement à ôter ses vêtements, peut-être qu'elle avait réellement peur, et que c'était justement cette sensation qui l'excitait ; allez savoir, avec les bonnes femmes...

Agenouillé près du corps nu et tremblant d'Angélique, Étienne se pencha en avant, jusqu'à ce que sa bouche entre en contact avec le mamelon droit de la jeune femme. Il le happa entre ses lèvres et se mit à le mordiller, provoquant de nouveaux soubresauts chez sa victime.

Pendant ce temps, Sylvain avait empoigné son sexe roide et en promenait la tête rouge et gonflée sur les joues et les yeux pleins de larmes de la jeune femme bâillonnée. Cependant que son autre main, enfouie entre les cuisses charnues, fourrageait dans le buisson dense et noir de son intimité sans défense.

— C'est curieux, dit-il d'une voix tranquille, je m'attendais à ce que cette cochonne soit déjà toute mouillée, et la voilà sèche comme un coup de trique !

Attends un peu, je sais comment te la faire couler, moi, ta petite fontaine !

Se déplaçant le long du corps d'Angélique, il prit place entre ses cuisses, qu'il ouvrit en grand d'un mouvement puissant de ses deux bras. Puis, il plongeait ses lèvres épaisses au cœur du mystère touffu qui s'épanouissait sur le ventre d'une blancheur de cygne.

— C'est quand même dommage qu'elle soit bâillonnée, fit remarquer Étienne, en se redressant : j'aurais bien aimé me faire sucer, moi !

— En attendant, moi, je vais commencer par la fourrer, cette poulette ! éructa Sylvain, le visage cramoisi et les yeux luisant de convoitise.

Il empoigna Angélique sous les genoux et lui souleva les cuisses, tout en les écartant. Jusqu'à ce que la petite forêt qui ombrait son sexe se trouve à la même hauteur que sa verge dardée et palpitante.

Puis, avec un grognement porcin, il donna un grand coup de reins vers l'avant, s'enfonçant dans la fleur féminine délicate jusqu'à la garde, sous l'œil intéressé d'Étienne, qui entretenait négligemment de la main droite sa formidable érection.

Enfin nu, profitant de ce que les deux autres ne faisaient plus attention à lui, Michel Lefuret s'avança à son tour vers le lit, précédé de son dérisoire appendice, à peine plus gros qu'un cigare de taille moyenne. Et beaucoup moins long.

Il se plaça à cheval sur le corps sans défense d'Angélique, et plia les genoux, jusqu'à ce que son sexe vienne se placer de lui-même dans la douce vallée séparant ses seins volumineux et magnifiquement galbés. Puis, il les saisit à pleines mains et les rapprocha l'un de l'autre, de façon à en faire une sorte de fourreau naturel pour sa verge tendue au maximum et palpitante de désir impatient.

Il commença à bouger les reins d'avant en arrière, afin d'augmenter les affolants frottements de son membre sur les deux globes laiteux et veloutés qui l'emprisonnaient. L'esprit en feu, il imaginait déjà le jaillissement de sa semence, venant gicler en longs filaments laiteux sur la gorge et le visage de sa partenaire. Rien que d'y penser, il sentit le plaisir prendre naissance au creux de ses reins et enfler rapidement...

C'est alors que, baissant machinalement la tête, son regard croisa celui d'Angélique.

Il reçut comme un choc violent l'espèce de supplique désespérée qu'il y lut, cet appel à la pitié qu'elle semblait n'adresser qu'à lui.

Michel Lefuret débanda instantanément. Et, dans son cerveau brouillé, le désir fut remplacé par une sorte de fureur impuissante, envers cette femme qui, même ligotée et réduite au silence par le bâillon, venait de trouver le moyen de se montrer plus forte que lui.

Il bondit hors du lit, au moment où, avec un long râle de jouissance, le

corps arqué, la sueur aux tempes, Sylvain se déversait à longs jets impétueux et brûlants dans le ventre de sa victime.

— Je veux l'enculer, cette salope ! grinça Lefuret, d'une voix métallique qu'il eut peine à reconnaître pour sienne. Je veux qu'elle prenne ma bite dans le cul, tout de suite !

— Ça va, tu ne risques pas de lui faire grand mal, équipé comme tu l'es... observa tranquillement Étienne, les yeux baissés vers le sexe de Michel, mais sans la moindre méchanceté ni ironie dans le ton de sa voix.

— Ouais, c'est bonnard : il va nous préparer le terrain ! ajouta Sylvain, pour faire bonne mesure.

Lefuret sentit des larmes brûlantes affleurer à ses paupières. L'humiliation, toujours... ça continuait... Et, si ni l'un ni l'autre n'avait dit ça méchamment, c'était presque encore pire...

— Je vous signale qu'on est trois sur ce coup, fit observer le Noir, qui bandait toujours comme un lion de la savane, et que, moi, je n'ai pas encore tiré mon coup...

— Je sais comment on va la jouer, décréta Sylvain, en descendant du lit, le sexe momentanément au repos. On va se faire un plan « film porno » ! Comme à la télé ! Toi, Étienne, tu vas t'allonger sous cette salope, une fois qu'on l'aura retournée sur le ventre, et lui enfiler ton gourdin dans la chatte. Comme ça, Michel n'aura plus qu'à se présenter derrière elle et lui coller son cure-dent dans le cul ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

Lefuret dut faire un énorme effort de volonté pour ne pas se ruer sur Sylvain. Le « cure-dent » lui restait en travers de la gorge...

Mais, finalement, l'excitation fut la plus forte. La perspective de sodomiser cette superbe créature balaya sa colère et sa rage. Et il sentit que son modeste sexe reprenait vigueur et consistance, à cette délicieuse perspective.

Comme s'il ne s'agissait que d'une vulgaire poupée de chiffon, Étienne était déjà en train de prendre Angélique à bras-le-corps et de la soulever pour la retourner comme une crêpe. En même temps, il se glissa sous elle et la laissa retomber sur son corps d'athlète. Saisissant sa tête à deux mains, il se mit à dévorer son visage de baisers, léchant goulûment au passage les larmes qui coulaient sans interruption le long de ses joues maculées.

Plus bas, son énorme sexe battait furieusement l'air, tel un métronome saisi de démence, à quelques centimètres de la délicate corolle nacrée que venait de profaner Sylvain, cinq minutes plus tôt.

— Vas-y, mets-lui ta grosse queue dans la foufoune, à cette chaudasse ! encouragea ce dernier. Qu'elle comprenne ce que c'est qu'un vrai grand mâle d'Afrique !

Avec un large sourire, Étienne empoigna sa verge monstrueuse au jugé et

en dirigea l'énorme tête vers le buisson noir et bouclé qui s'épanouissait juste au-dessus de lui. D'un coup de reins, il en fit coulisser un bon tiers à l'intérieur de l'intimité fragile, provoquant un violent soubresaut de tout le corps chez sa victime.

— Attends, je vais la maintenir, cette salope, sinon, elle est foutue de te faire dételer ! proposa gentiment Sylvain, en appuyant de toute sa force sur les épaules d'Angélique, afin de l'immobiliser. À toi, maintenant !

Comprenant qu'on s'adressait à lui, Michel Lefuret grimpa sur le lit, vint se placer à genoux entre les jambes entremêlées d'Étienne et d'Angélique.

Il resta immobile quelques secondes. Le temps de contempler le spectacle affolant de cette croupe veloutée, charnue et merveilleusement ronde, envahie par un fouillis de poils sombres et brillants, investie, distendue, écartelée par l'énorme mentule du Noir.

Puis, saisissant les hanches en amphore de la jeune femme, il appuya son modeste sexe contre le petit anneau brun et plissé situé juste au-dessus de la fleur meurtrie que pilonnait Étienne. Lequel anneau se rétracta machinalement à son contact.

Enfin, après avoir pris une profonde inspiration, Michel projeta son bassin en avant et s'engloutit d'un coup, avec une facilité qui le surprit, dans ce puits délicieusement étroit et d'une affolante chaleur.

L'esprit en feu, il se mit à aller et venir lentement dans cette fournaise, les doigts enfoncés dans la peau tendre et veloutée des hanches féminines.

Il se sentait à la fois excité et un peu dégoûté par le fait de sentir, à travers la fine paroi qui les séparait, l'énorme membre viril du Noir aller et venir au même rythme que le sien, dans le ventre de leur partenaire commune.

Michel Lefuret sentit qu'il risquait de jouir trop vite et il se força à ralentir les mouvements de ses reins. Une occasion pareille ne se reproduirait certainement jamais, pour lui, et il s'agissait d'en profiter au maximum.

Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de tomber sur une authentique « Fille du Feu »...

Fasciné par le spectacle de cette femelle sans défense, investie de toutes parts, fouillée sans ménagement, agitée comme un pantin désarticulé, Sylvain ne parvenait plus à détacher ses regards du tableau. Encore moins aurait-il eu l'idée saugrenue de tourner la tête pour s'intéresser à ce qui se passait derrière lui.

Et c'est bien dommage, car, alors, de l'autre côté de la fenêtre donnant sur la cage d'escalier, entre les deux pans de la tenture orange mal fermée, il aurait pu voir une tête d'homme, au visage à demi dissimulé par un appareil photo...

CHAPITRE II



Le commandant de police Boris Corentin et son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot arrivèrent exactement en même temps au pied du grand escalier de la PJ [3].

Il était exactement huit heures vingt-cinq, en ce lundi matin de fin janvier. Le temps, sur Paris, était superbe, le ciel d'un bleu pâle et très lumineux, mais il faisait un froid de canard. Comme le confirmait le nez d'un beau rouge vif d'Aimé Brichot, qui semblait frigorifié.

— Courage, Mémé : l'été se rapproche un petit peu chaque jour ! lui lança Boris Corentin, qui s'était réveillé d'excellente humeur, peut-être grâce à la blonde sculpturale qui avait ouvert les yeux en même temps que lui, dans son lit de célibataire-séducteur invétéré.

— Il se rapproche, peut-être, répliqua Aimé Brichot, en se débarrassant de la longue écharpe de laine que sa femme, Jeannette, lui avait amoureusement tricotée dès l'automne. N'empêche qu'avec mes yeux de myope, j'ai l'impression que je ne suis pas près de le voir pointer le bout de son nez, à celui-là ! À part ça, ça va ? Le week-end fut bon ?

Ils attaquèrent ensemble l'escalier qui, chaque matin, les conduisait docilement au deuxième étage, là où se trouvaient les bureaux de la BRP, la brigade de répression du proxénétisme, autrement dit la célèbre Brigade

mondaine, dont ils étaient sans doute les plus brillants éléments.

— Je l'ai passé presque entièrement au lit, figure-toi, répondit Boris Corentin, comme ils atteignaient le palier du premier étage.

— Seul ? demanda Aimé Brichot, avec un petit sourire mi-indulgent, mi-perfide.

— Ça, mon petit vieux, ce sont des secrets qu'un homme marié et fidèle n'a pas à connaître ! Des fois que ça lui ferait venir de mauvaises pensées...

— T'en foudrais, des mauvaises pensées, moi, espèce de singe lubrique ! marmonna Aimé Brichot, tandis qu'ils pénétraient dans leur bureau, celui des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, celle des coups tordus et des enquêtes hautement délicates, où il y avait toujours plus de coups à encaisser que de lauriers à récolter.

— Tiens donc ! quelle agréable surprise ! s'exclama Boris Corentin, en apercevant la touffe de cheveux roux et bouclés qui émergeait au-dessus d'un des écrans d'ordinateurs du bureau, des iMac dernier modèle qu'on leur avait installés quelques mois plus tôt. Et comment va Mademoiselle Géraldine ? Elle était passée où, Mademoiselle Géraldine ?

— Tiens ! mais je ne rêve pas : ce sont mes deux flics préférés ! s'exclama joyeusement la jeune femme rieuse, en quittant son bureau pour s'avancer vers Corentin et Brichot. Les deux soleils de ma vie !

— N'en faites pas trop tout de même... grommela Aimé Brichot, en s'efforçant de grimacer un sourire à l'adresse de leur jeune et récente coéquipière, le lieutenant Géraldine Hébert.

Depuis que la jolie policière avait rejoint le service, il ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine jalousie, en constatant la complicité qui s'était tout de suite instaurée entre « son » Boris Corentin et la nouvelle venue.

Même s'il reconnaissait volontiers, en lui-même, en silence et sous le sceau du secret, que c'était complètement idiot et puéril de sa part...

— Moi, je ne trouve pas que tu exagères, plaisanta Boris avec un petit sourire en coin : je trouve que Mémé et moi sommes assez « solaires », en effet !

— Ça y est : Monsieur le séducteur s'imaginer déjà que c'est arrivé ! répliqua Géraldine avec un large sourire, ce qui fit apparaître, comme chaque fois, la petite fossette de sa joue droite. Calme-toi, Grand Chef, Calme-toi ! Tu n'as pas trop peur de m'incendier de tes rayons lumineux z'et brûlants, ça va ?

C'était une chose assez bizarre, qui s'était instaurée entre eux trois, dès le début de leurs relations[4], et sans que personne ne sache exactement comment ça s'était fait : Géraldine Hébert tutoyait Boris Corentin mais vouvoyait Aimé Brichot. Qui, du coup, faisait pareil.

Boris Corentin ne répondit rien à la question de la jeune femme. Simplement parce que, lorsque son sourire avait illuminé le visage de Géraldine, il avait reçu un petit choc au creux de la poitrine.

Agréable, le choc.

À chaque fois qu'il se retrouvait face à leur jeune coéquipière, après une séparation plus ou moins longue, il ne pouvait s'empêcher de la trouver vraiment très jolie. Mieux que ça : appétissante.

Boris Corentin demeura donc silencieux et immobile. Juste pour s'offrir, pendant quelques secondes, le plaisir de la regarder tout à son aise.

Géraldine Hébert était une jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux courts. Elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement rieuse, ainsi que deux admirables yeux verts, qui pétillaient de malice derrière ses petites lunettes rondes à monture dorée très fine.

La première fois qu'il l'avait vue, Boris Corentin s'était fait la réflexion qu'elle ressemblait un peu à l'actrice Véronique Genest, à l'époque déjà lointaine où celle-ci incarnait la *Nana* d'Émile Zola pour la télévision.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et haut placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, incorrigible coureur de jupons, Géraldine Hébert aurait parfaitement pu figurer la femme idéale, telle qu'il la concevait.

À un seul détail près.

Mais un détail qui flanquait tout par terre.

La jeune et jolie « fliquette » Géraldine Hébert aimait autant les femmes qu'il les aimait lui-même !

Oh ! bien sûr, c'était une fille moderne, n'ayant rien à voir avec l'image de la lesbienne hommasse et agressive avec les mecs, façon *Gazon maudit* ! D'ailleurs, au mot « lesbienne », Géraldine préférait le néologisme qu'elle avait forgé pour son usage personnel : féminophile.

Et même, lors d'une de leurs précédentes enquêtes communes[5], un soir, Boris Corentin avait eu l'impression assez nette qu'il s'en était fallu d'un rien, mais vraiment d'un rien pour que Géraldine et lui... Enfin, bref !

Boris Corentin finit par s'arracher à sa rêverie vaguement érotique, et il sourit à Géraldine, qui l'observait d'un air un peu narquois, mais aussi avec une certaine tendresse.

— Le soleil va se mettre en mode « veilleuse », pour éviter d'incommoder la pauvre petite mortelle que tu es ! dit-il, en mettant son ordinateur sous tension, avant même d'ôter le gros blouson marron, doublé, qui le protégeait efficacement du froid hivernal. À part ça, qu'est-ce que tu deviens ? Ça fait bien une semaine qu'on ne t'a pas vue...

— Baba[6] m'a mis sur une affaire, en doublette avec Rabert[7], le renseigne Géraldine, en venant poser une fesse sur le coin de son bureau. Tu sais qu'il ne s'arrange pas, Rabert, côté bouffe : rien qu'à regarder ce qu'il avale à chaque repas, j'ai dû prendre un bon cinq cents grammes !

— Avec Rabert ? s'étonna Aimé Brichot, occupé à nettoyer ses lunettes avec la petite peau de chamois qui ne le quittait jamais. Je ne savais pas que Tardet était en congé...

— Il ne Test pas, répondit Géraldine, en tournant la tête vers lui. Exceptionnellement, Baba m'a demandé de prendre sa place...

— En quel honneur ? fit Corentin, intrigué lui aussi.

— À cause de la nature de l'affaire qu'il a confiée à Rabert : un groupe de bourgeoises lesbiennes – dont une proviseur de lycée – fortement soupçonnées de « pervertir » des filles mineures. Du coup...

— Du coup, vu tes mœurs dépravées et contre-nature, Baba a jugé que tu étais la plus qualifiée pour creuser le sujet, si je puis dire ! rigola Boris Corentin.

— Tu sais ce qu'elle te dit, ma « contre nature », Grand Chef ? fit Géraldine, en remontant du bout de l'index ses petites lunettes rondes sur son petit nez retroussé. Mais, en effet, c'est ce qu'il a dû se dire, je suppose... Toujours est-il que l'affaire s'est complètement dégonflée : la fille de terminale qui était à l'origine de tout ça nous a avoué hier qu'elle avait tout inventé pour se venger de la « protale » qui l'avait mise à la porte du bahut pour deux semaines, le trimestre dernier.

— Belle jeunesse ! soupira Aimé Brichot, en repliant soigneusement sa peau de chamois. S'en prendre à de pauvres « minorités non visibles » sans défense...

Géraldine Hébert ouvrait la bouche pour répondre à ce trait d'ironie de son collègue, lorsque le téléphone de Boris Corentin se mit à sonner.

— Commandant Corentin, j'écoute... Ah ! c'est vous, patron ? Oui, oui, il est là aussi... Très bien, on arrive tout de suite.

Il raccrocha et se leva de son fauteuil.

— C'était Baba ? demanda naïvement Aimé Brichot, par pur réflexe.

— Non, ça devait plutôt être les services vétérinaires de la Ville de Paris, chargés du dépistage de la grippe aviaire chez les poulets du quai des Orfèvres, répondit Géraldine du tac au tac : ils ont déjà appelé pour vous, tout à l'heure...

— Alors là, si vous vous y mettez aussi, à l'humour lourdingue ! soupira Aimé Brichot, en suivant sa flèche [8]. Vous croyez que se coltiner Boris n'est pas déjà une épreuve suffisante pour un pauvre homme comme moi ?

Le rire joyeux et cristallin de la jeune femme les suivit dans le couloir qui conduisait au bureau du commissaire divisionnaire.

Le bureau en question était, malgré l'heure encore matinale, déjà envahi par un épais nuage de fumée hautement nicotinisée et saturée de goudrons divers. La précédente tentative de sevrage tabagique de Charlie Badolini n'avait pas duré plus de cinq joins...

À l'heure où les fumeurs étaient montrés du doigt, stigmatisés, honnis, vilipendés, chassés de leurs bureaux quand ils voulaient s'en griller une ; à une époque où l'on songeait à interdire la cigarette dans tous les lieux publics, y compris les bistrots, l'existence même du commissaire divisionnaire prenait des allures de provocation délibérée. Ou encore de témoin des âges précambriens de l'humanité fumante...

— Ah ! pas trop tôt ! grommela Charlie Badolini, à l'entrée de ses deux inspecteurs, alors qu'il s'était écoulé moins de trois minutes depuis qu'il les avait convoqués. Messieurs, cette fois, il va s'agir de vous secouer un peu les puces ! C'est fini de roupiller gentiment, hein !

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard entendu, avant de prendre place dans les deux fauteuils réservés aux visiteurs – de style Empire comme tout le reste du mobilier, ce qui était bien le moins pour un Corse « pur sucre » tel que Charlie Badolini.

Dès qu'ils furent assis, le commissaire divisionnaire poussa une photo en direction de Boris Corentin, qui s'en saisit. Il découvrit le visage d'une femme brune d'environ 35 ans, aux traits un peu tirés, à la sensualité un peu trop ostentatoire, limite vulgaire. Un visage qui, d'emblée, lui dit quelque chose.

— Est-ce que vous pouvez me dire qui est cette jeune personne ? questionna Charlie Badolini, en tirant furieusement sur le mégot de sa Job Spéciale.

Boris Corentin ferma à demi les yeux et se concentra. Il fallut moins de cinq secondes pour que sa prodigieuse mémoire lui fournisse la bonne réponse.

— Sylvie... Sylvie Prévault... débita-t-il sur le ton monocorde de celui qui restitue une leçon apprise par cœur. Nom de guerre : Sibylle... Prostituée depuis une dizaine d'années, peut-être un peu plus. À commencé sur les trottoirs de la Madeleine, avant de se spécialiser dans les grands hôtels de la capitale. L'âge venant, je crois qu'elle a plus ou moins raccroché, avant de se remettre aux affaires, via internet, mais à un rythme plus tranquille. Elle travaille à domicile et ne fait plus parler d'elle depuis un petit bout de temps.

— Eh bien ! depuis hier soir, elle refait parler d'elle, figurez-vous ! lâcha

le commissaire divisionnaire, un peu calmé par la manière brillante dont son inspecteur préféré venait de se tirer de sa petite « colle ». Pour la bonne et simple raison qu'elle a été assassinée ! Et vous savez comment on l'a tuée, Sylvie Prévault alias Sibylle ?

Corentin et Brichot échangèrent un regard lourd et un brin catastrophé.

Oui, ils savaient, ou plutôt ils devinaient, ce n'était pas la peine de leur faire un dessin.

— Je suppose, soupira Boris Corentin, qu'on lui a crevé les deux yeux, avec une pointe suffisamment longue pour atteindre le cerveau... Après l'avoir bâillonné et lui avoir lié les mains aux montants du lit...

— Exact ! tonna Charlie Badolini, en abattant son poing maigre sur son bureau, faisant sauter son lourd cendrier en onyx, déjà à demi plein de mégots. Je vous signale que ça fait la troisième prostituée qu'on nous tue de la même façon, en un peu plus de trois semaines ! Et que vous n'avez pas été fichus de trouver le moindre début de piste probante, depuis que je vous ai refilé le dossier ! Vous ne trouvez pas que ça commence à faire beaucoup ? Et qui c'est, à votre avis, qui va se faire remonter les bretelles par notre bien-aimé directeur, pas plus tard que tout à l'heure, hmm ?

Boris Corentin se contenta de hausser les épaules sans rien répondre. Parce qu'il n'avait vraiment rien à répondre. C'est vrai que, depuis trois semaines, ils pataugeaient sur cette affaire de prostituées assassinées. Sans arriver à trouver le moindre indice significatif.

Les deux précédentes filles travaillaient à domicile, « levant » leurs clients par le biais d'internet, ce qui réduisait les éventuels témoignages à zéro.

— Au moins, avec ce troisième meurtre, on est certain, à présent, d'avoir affaire à un vrai tueur en série et non à une simple coïncidence... hasarda Aimé Brichot, histoire de dégager un peu de positif de cette histoire, dans laquelle ils étaient salement englués.

— Ça nous fait une belle jambe ! grommela Charlie Badolini, en mâchouillant le bout de sa cigarette.

— Le corps de Sylvie Prévault a été découvert quand, patron ? demanda Boris Corentin, pour tenter d'écarter l'orage qu'il sentait poindre.

— Ce matin, vers sept heures, répondit le commissaire divisionnaire. Par un client aux habitudes matinales, qui avait pris rendez-vous trois jours plus tôt, toujours sur internet. Il a sonné et, comme on ne lui répondait pas, il a machinalement abaissé la poignée de la porte d'entrée, laquelle n'était pas fermée à clé...

— Evidemment, souligna Boris : l'assassin de Sylvie Prévault ne devait pas avoir la clé de l'appart... Elle était morte depuis longtemps ?

— Ça, je suppose que le médecin légiste va se faire un plaisir de vous le dire : il doit déjà être sur place, et je vous encourage vivement à le rejoindre

vite fait ! Et à ne pas rentrer bredouille, *pour une fois* !

Boris Corentin et Aimé Brichot s'empressèrent de sortir du bureau directorial, sans prendre la peine de relever la totale mesquinerie de ce « pour une fois », en forme de coup de pied de l'âne...

Vingt minutes plus tard, Boris Corentin garait sa Peugeot 307 de service au pied de l'immeuble moderne où avait vécu et où était morte Sylvie Prévault, alias Sibylle, dans une petite rue tranquille du 17^e arrondissement, coincée entre la rue de Courcelles, l'avenue Niel et la place du Maréchal-Juin, anciennement Pereire.

Après avoir franchi le cordon de sécurité établi par leurs collègues du 17^e arrondissement, ils montèrent jusqu'au quatrième étage, Corentin par l'escalier, Brichot par l'ascenseur, malgré les sarcasmes de sa flèche, à propos de sa « flemmardite aiguë ».

Comme toujours dans ces cas-là, l'appartement fourmillait de gens : policiers en civil ou en uniforme, spécialistes de la brigade scientifique occupés à passer les lieux au peigne fin, substitut du procureur de la République. Sans oublier le médecin légiste, chargé de faire un premier examen du corps, sur les lieux mêmes du meurtre.

Ce dernier, en l'occurrence, était une vieille connaissance de Corentin et Brichot, qui repérèrent tout de suite, en grande discussion avec le substitut, la silhouette rondouillarde et le visage jovial du Docteur Flutiaux, le cou sanglé dans son inamovible nœud papillon à gros pois. Parfois, Boris se demandait s'il l'enlevait seulement pour dormir...

— Tiens ! voilà nos joyeux duettistes ! nos techniciens en viande froide ! s'exclama Flutiaux, en les voyant entrer dans l'appartement. J'étais presque triste de ne pas vous sentir à mes côtés : vous savez tellement bien créer une ambiance glamour, partout où vous passez ! Vous savez que c'est un vrai don, que vous avez là ? Vous réchaufferiez un mort !

— Toubib, soupira Corentin, si pour une fois vous pouviez nous épargner votre humour à la truelle, ça me ferait vraiment plaisir ! Où est le corps ?

Le docteur Flutiaux redevint instantanément sérieux. Car, derrière l'amateur de plaisanteries parfois un peu douteuses, plus ou moins *border line*, comme disent maintenant les pseudos branchouilles, se cachait un des plus méticuleux et brillants professionnels de la place de Paris, dans le domaine de la médecine légale.

Il les précéda dans le petit couloir qui menait à la chambre, et s'effaça pour les laisser entrer.

Boris Corentin et Aimé Brichot découvrirent le corps nu, un peu trop gras, d'une fille brune, étendu sur le lit, aux draps chiffonnés. Un jeune photographe de la PJ était occupé à prendre le cadavre en photo, sous tous les angles, en tournant autour du lit.

Aimé Brichot se sentit pâlir, en découvrant les deux cavités sanglantes,

qui avaient été les yeux de la malheureuse, dont la tête baignait dans une large tache de sang séché.

— Elle est morte quand ? demanda Corentin, en se tournant vers le docteur Flutiaux.

— Dans la nuit de samedi à dimanche, très probablement, répondit le médecin légiste. Mais il faudra attendre l'autopsie pour être plus précis, comme d'habitude.

— Rapports sexuels ? demanda encore Boris.

— À première vue, non, mais, là encore...

— Il faudra attendre votre rapport d'autopsie, je sais !

Corentin se tourna vers Aimé Brichot :

— Tu as entendu, Mémé ? Celle-ci aussi, comme les deux autres, a été tuée un samedi soir...

— Et alors ? Tu en déduis quoi ?

— Rien de définitif, soupira Boris. Mais on pourrait très bien penser que le tueur est un provincial qui profite du week-end pour monter à Paris se livrer à des agissements criminels qu'il n'ose pas accomplir chez lui, par peur d'être plus facilement repéré. Ce qui élargirait dramatiquement le champ de nos investigations... qui ne sont déjà pas si brillantes, Baba a raison là-dessus !

— Ça peut aussi être le genre de type, assez répandu, qui va aux putes le samedi, régulièrement, comme d'autres vont au cinéma ou dîner chez belle-Maman... fit observer Aimé Brichot, en tortillant nerveusement la pointe gauche de sa fine moustache.

— Ça peut, Mémé, ça peut...

— Commandant Corentin ? fit une voix étrangement juvénile, dans leur dos.

Boris se retourna et découvrit un homme d'environ 25 ans, blond, souriant timidement, l'air très impressionné de se trouver face à une véritable légende du quai des Orfèvres.

— Lieutenant Philippe Carnot, se présenta-t-il. C'est moi et mon collègue qui sommes arrivés les premiers sur les lieux, il y a environ deux heures...

— Je suppose que vous avez fait les premières investigations d'usage, fit Corentin, avec un sourire cordial, destiné à mettre le jeune inspecteur à l'aise. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Oui, ça... répondit Philippe Carnot, en lui tendant un rectangle de papier glacé. C'était sous le lit...

Boris Corentin découvrit une photo de qualité moyenne, un petit peu sous-exposée. On y voyait une femme nue sur un lit, bâillonnée, les deux mains liées à l'un des montants du lit, cernée par trois hommes cagoulés – deux Blancs et un Noir –, nus eux aussi. Le Noir et l'un des Blancs arboraient une

impressionnante érection. Quant à la fille, malgré son bâillon, tout son visage exprimait une terreur intense.

— On dirait que la photo a été prise de haut, fit remarquer Aimé Brichot, qui s'était rapproché de sa flèche.

— Tu as raison, l'approuva Corentin. En plus, il y a quelque chose sur le côté gauche, là... Comme si un objet quelconque avait gêné le photographe, sans qu'il puisse ni l'écarter ni se déplacer...

Il se tourna vers le jeune lieutenant, qui attendait en silence, figé dans une respectueuse immobilité :

— Est-ce que vous avez trouvé d'autres photos du genre de celle-ci, en fouillant l'appartement ?

— Aucune, commandant, répondit Philippe Carnot avec empressement. Moi aussi, j'ai pensé qu'il pouvait s'agir d'une collection que faisait la fille, et dont elle se serait servie pour mettre certains de ses clients en condition...

— C'était bien pensé, l'encouragea Boris, ce qui fit rougir le jeune lieutenant de plaisir. Donc, s'il n'y en a pas d'autre, nulle part, qu'est-ce que vous en déduisez ?

— Que la photo en question a été apportée et perdue par l'assassin lui-même ! répondit triomphalement Philippe Carnot, en se redressant machinalement.

— Ou par un client précédent qui n'a rien à voir avec toute cette affaire, tempéra Aimé Brichot, toujours un peu rabat-joie sur les bords.

— Peu probable, Mémé, fit remarquer Boris Corentin. Regarde : cette fille, sur la photo, est attachée et bâillonnée exactement de la même manière que nos trois prostituées assassinées. Et, en plus, si c'était des clichés prévus par Sylvie Prévault pour exciter certains clients, il me semble qu'elle se serait arrangée pour qu'ils soient de meilleure qualité que ça ! Là, on a l'impression d'une photo faite *à l'insu* des trois types cagoulés...

— Ce que je ne comprends pas, intervint alors le lieutenant Carnot, c'est pourquoi ces types sont cagoulés, s'ils ne savent pas qu'on les prend en photo...

Boris Corentin le dévisagea avec un petit sourire indulgent, mais tout de même moqueur :

— Peut-être parce qu'ils n'ont pas envie que leur victime puisse les identifier ensuite, vous ne croyez pas ?

Le jeune lieutenant rougit, se troubla et bafouilla :

— Oui, vous... Vous avez raison, je suis trop con !

— N'avouez jamais ! plaisanta le docteur Flutiaux. Bon, quand vous aurez fini votre aimable conversation de salon de thé, je pourrai peut-être faire rapatrier le corps place Mazas[9], histoire de commencer à bosser sérieusement...

— Allez-y, toubib ! lui accorda Boris Corentin de bonne grâce. Et tâchez de ne pas trainer trois ou quatre jours sur votre rapport, hein !

— Comme si c'était mon habitude... grogna le médecin légiste, mais sans se départir de son sourire jovial.

Il quitta la chambre, afin d'aller donner ses instructions, suivi par le lieutenant Carnot.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demanda Aimé Brichot, lorsqu'ils furent seuls dans la pièce, avec le cadavre atrocement mutilé de Sylvie Prévault.

Boris Corentin prit le temps de la réflexion, avant de répondre, en agitant légèrement la photo qu'il tenait entre le pouce et l'index :

— J'en pense que, malgré le bâillon qui cache sa bouche, la fille de cette photo reste parfaitement identifiable. Et que ça va nous permettre de faire un grand pas en avant !

— À condition qu'elle ne soit pas déjà morte, elle aussi... soupira Aimé Brichot, toujours optimiste.

CHAPITRE III



*Les gens il conviendrait de ne les connaître que disponibles
À certaines heures pâles de la nuit
Près d'une machine à sous
Avec des problèmes d'homme simplement
Des problèmes de mélancolie
Alors on boit un verre en regardant loin
Derrière la glace du comptoir
Et on se dit qu'il est bien tard...*

Angélique Couvelaire se laissa aller dans le profond canapé envahi de coussins multicolores et ferma les yeux, se laissant bercer par la voix profonde de Léo Ferré.

Les bruits et les cris montant de la rue de Périgord cessèrent de lui parvenir, comme si, soudain, par le pouvoir de la musique, grave et solennelle, une bulle invisible s'était formée autour d'elle, isolant du reste du monde Léo et elle-même.

Angélique frissonna doucement et resserra sur sa poitrine et son ventre

nus les pans du peignoir de satin rouge et argent, qu'elle avait enfilé au sortir de la douche. Et elle se laissa porter par cette voix qui, depuis sa prime adolescence, une douzaine d'années plus tôt, lui faisait toujours autant d'effet.

*Nous avons eu nos nuits comme ça moi et moi
Accoudés à ce bar devant la bière allemande
Quand je nous y revois des fois je me demande
Si les copains de ces temps-là vivaient parfois...*

Sans ouvrir les yeux, Angélique Couvelaire étendit le bras droit sur le côté. Ses doigts entrèrent en contact avec le verre de vin qu'elle s'était versé avant de venir s'installer dans le canapé, qui occupait presque tout le mur du fond du salon-cuisine, où elle passait le plus clair de son temps libre.

Elle avala voluptueusement une gorgée de Chablis, frais juste comme il fallait, délicieusement fruité. Elle se sentait bien.

Enfin... presque bien.

La journée, tout allait à peu près comme par le passé. Comme quand elle n'était encore qu'une jeune préparatrice en pharmacie de 27 ans, insouciante, sans problème particulier, aimant la vie, l'amour, les hommes à la fois gentils et ardents, les bons Bourgogne blancs, la cuisine du Sud-Ouest et la vieille chanson française. Pour faire bref...

Mais, dès que la nuit tombait sur Toulouse, que s'allumaient les quelques réverbères de la rue de Périgord, où elle vivait depuis trois ans, tout changeait.

Depuis 25 jours, Angélique Couvelaire dormait mal. Ou, plus exactement, elle mettait un temps infini à s'endormir, à cause des images terrifiantes qui revenaient l'assaillir chaque soir, inlassablement.

Le scénario était toujours le même. Angélique se couchait, éteignait la lumière, tentait de se détendre, de respirer calmement, de faire le vide dans son cerveau. Ou bien elle se concentrait sur les petits faits anodins qui avaient émaillé sa journée, histoire de faire diversion.

Mais, dès que le sommeil commençait à emmailloter son esprit dans ses filets invisibles, les trois hommes cagoulés se dressaient à nouveau autour d'elle, nus et affreusement menaçants avec leurs énormes sexes en érection, pointés droits sur elle comme des armes.

Des armes, oui. Dont il lui semblait encore sentir la brûlure au fond de son ventre et au plus secret de ses reins.

Alors, elle se redressait en sursaut dans son lit, le cœur battant, les pupilles dilatées, la sueur aux tempes, et tout était à recommencer.

Parfois, ce combat contre ses cauchemars pouvait durer jusqu'aux pâles lueurs de l'aube. Alors, seulement, elle s'endormait... deux ou trois heures

seulement avant que le réveil ne sonne.

Angélique but une deuxième gorgée de Chablis et sentit une douce chaleur prendre possession à la fois de son estomac et de son cerveau. Accompagnée par la voix de Léo Ferré, qui reprenait en final l'intro de sa chanson.

Alors on boit un verre en regardant loin

Derrière la glace du comptoir

Et on se dit qu'il est bien tard

Qu'il est bien tard...

Elle n'arrivait pas encore à comprendre ce qui lui était arrivé. Est-ce qu'il y avait quelque chose à comprendre, seulement ? Qui étaient ces trois hommes qui avaient surgi dans sa chambre, avec leurs cagoules masquant leurs visages ? Comment étaient-ils parvenus jusqu'à elle ?

Les policiers qui l'avaient entendue lui avaient affirmé que sa porte n'avait pas été forcée, suggérant que, peut-être, elle avait oublié de la fermer. Angélique n'arrivait pas à y croire, mais, après tout, c'était possible...

Ça n'expliquait pas pourquoi ses trois agresseurs avaient débarqué chez elle, précisément chez elle. Est-ce qu'ils l'avaient suivie sans qu'elle s'en aperçoive ? C'était possible, évidemment. L'un d'entre eux pouvait aussi être un client de la pharmacie où elle travaillait, rue d'Alsace-Lorraine, à deux pas du musée des Augustins, et l'avoir repérée à l'officine.

Au fond, c'était une question secondaire. Ce qui était important, terriblement, atrocement important, c'est ce qu'ils lui avaient fait subir durant plus de deux heures. Par moments, la nuit, Angélique avait l'impression ignoble de sentir encore ces sexes inconnus s'enfoncer en elle avec brutalité, par tous les orifices dont une femme dispose. Et spécialement celui du Noir, dont elle avait eu la certitude qu'il la déchirait, la mutilait pour toujours, tellement il lui avait fait mal lorsqu'il l'avait...

Angélique s'ébroua, afin de chasser l'immonde souvenir et resserra frileusement les pans de son peignoir sur son corps frissonnant.

Lorsque le cauchemar avait pris fin, lorsque ses trois violeurs avaient enfin comblé leurs ignobles appétits, ils étaient repartis comme ils étaient venus, la laissant bâillonnée et attachée au montant du lit.

C'est Gérard, son voisin du dessus, qui, en descendant de chez lui, peu après huit heures, et s'étonnant de voir sa porte grand ouverte, l'avait finalement délivrée et avait alerté le commissariat de Toulouse.

Lorsque les policiers lui avaient demandé de vérifier si ses agresseurs lui avaient volé quelque chose, Angélique avait constaté avec une certaine surprise qu'ils n'avaient emporté en tout et pour tout que le pistolet du

XVIII^e siècle, à la crosse incrustée de nacre et au long canon garni de plaques dorées, qui lui venait de son grand-père maternel, collectionneur d'armes anciennes. L'un des policiers avait soigneusement noté la description de l'objet en question...

Évidemment, comme elle n'avait pas été capable de donner le moindre signalement de ses violeurs cagoulés – à part que l'un d'eux était noir et qu'un autre avait un sexe vraiment très petit... –, l'enquête mise en route n'avait pour l'instant rien donné. Et Angélique se disait qu'elle ne donnerait sans doute jamais rien. Que ses violeurs resteraient tranquillement en liberté.

Parfois, lorsqu'elle marchait dans les rues, encombrées d'étudiants et de lycéens bruyants et rieurs, elle se disait, en croisant un homme plus âgé, que, peut-être, il était un de ceux qui, l'autre soir...

Alors, pendant quelques secondes, elle devait résister très fort à l'envie sauvage de lui sauter à la gorge...

Angélique fut tirée de ses sombres pensées et ramenée à la réalité présente par le brusque silence qui venait de s'installer dans le salon. *Richard*, la chanson de Léo Ferré, venait de se terminer.

Au même moment, elle entendit des bruits de pas, juste au-dessus de sa tête. D'un coup, ses traits se détendirent, son corps s'alanguit, et un sourire heureux se dessina sur ses lèvres pleines, tandis qu'un peu de rose venait colorer ses joues naturellement pâles.

Gérard était rentré.

Gérard Valois était son voisin du dessus depuis presque six mois maintenant. Les premières semaines, ils s'étaient contentés d'un « bonjour, bonsoir », lorsqu'ils se croisaient par hasard dans les boutiques de la rue du Taur, ou qu'ils se retrouvaient ensemble aux boîtes aux lettres.

Angélique n'avait pas spécialement « flashé » sur ce trentenaire de taille médiocre, un peu trop maigre à son goût, aux cheveux trop blonds et précocement dégarni.

Puis, un soir de septembre dernier, peu après huit heures, Gérard Valois avait frappé chez elle, une bouteille de vin rouge à la main droite et un grand sourire aux lèvres.

— Vous n'auriez pas un tire-bouchon, par hasard ? lui avait-il demandé, en inclinant légèrement la tête vers la gauche. Je n'arrive plus à mettre la main sur le mien, et j'ai pourtant bien envie de siroter un verre ou deux de ce nectar dont j'attends beaucoup...

Aujourd'hui encore, Angélique se demandait parfois ce qui lui avait pris, à ce moment-là. Elle-même avait été assez surprise de s'entendre répondre, du tac au tac :

— Si, j'en ai un. Mais pourquoi est-ce que vous n'entreriez pas, pour déboucher votre bouteille chez moi ?

Au fil de cette première soirée, qui s'était prolongée assez tard, Angélique avait découvert un garçon sympathique, fin, cultivé, délicat. Et qui savait être drôle, aussi, ce qui ne gâtait rien.

De plus, elle s'était avisé qu'il avait des traits d'une grande finesse, presque féminins, de superbes yeux, d'un bleu très pâle, et un regard toujours un peu perdu, qui donnait envie de le prendre dans ses bras pour le consoler.

Et, pour couronner le tout, il avait montré un intérêt réel pour la discothèque d'Angélique, presque exclusivement consacrée à la vieille chanson française, la seule qui vaille aux yeux de la jeune femme : celle de l'après-guerre jusqu'aux années soixante-dix.

Bref, dès cette première vraie rencontre, Angélique Couvelaire et Gérard Valois étaient devenus amis. Et il ne se passait guère de jours sans que le jeune homme ne lui rende visite chez elle, soit pour cinq minutes soit pour des soirées entières.

Pourtant, il ne s'était jamais rien passé entre eux. Au fil des semaines, Angélique s'était aperçue que, parfois, les regards que son voisin posait sur son corps étaient tout sauf purement « amicaux ». Mais la timidité qui lui était naturelle l'avait jusqu'à présent empêché de faire la moindre tentative en vue d'un rapprochement plus... physique.

Comme, de son côté, Angélique ne se sentait pas spécialement attirée par lui, sur le plan érotique, elle ne faisait rien pour l'encourager, et les choses en restaient là.

Parfois, lorsque la soirée se prolongeait, à écouter Trenet, Nougaro, Reggiani ou Barbara, Angélique posait sa tête sur les genoux de Gérard, qui s'enhardissait jusqu'à lui caresser doucement les cheveux.

Mais ça n'allait jamais plus loin...

Tout avait brusquement changé après le triple viol dont Angélique avait été victime. Soudain, du jour au lendemain ou presque, la jeune femme n'avait plus regardé son voisin de la même manière.

D'abord parce que c'était lui qui était venu la délivrer, au petit matin, après cette nuit d'horreur ; lui qui l'avait doucement prise dans ses bras, avait recueilli ses premières larmes, l'avait doucement réconfortée de sa voix douce et compréhensive ; lui qui avait longuement caressé son visage ravagé par la souffrance et les pleurs...

Mais, là-dessus, était venu se greffer autre chose. Autre chose de plus trouble.

À mesure que le traumatisme se faisait moins envahissant, dans l'esprit et la chair d'Angélique, une certitude s'était peu à peu imposée à elle.

Elle s'était souvenue de ce que disait son grand-père – l'autre, pas le collectionneur d'armes –, cavalier impénitent : « Quand tu tombes de cheval, ma petite fille, il faut remonter en selle tout de suite ! Si tu tardes trop, tu

risques de ne plus avoir le courage de le faire, après... »

Et Angélique s'était convaincue que le principe de son grand-père valait aussi dans son cas.

Elle devait absolument avoir de nouveau des rapports charnels avec un homme. Et les avoir vite.

Seulement voilà, il y avait un petit hic : elle était célibataire et n'avait pas le moindre amant « en cours »...

D'un autre côté, elle ne se voyait pas aller draguer n'importe quel inconnu, dans un bar ou ailleurs. Face à un complet inconnu, le remède risquait d'être pire que le mal qu'elle prétendait combattre.

Non, ce qu'il lui fallait, pour « remonter en selle » en douceur, avec le moins de casse possible, c'était un homme qu'elle connaissait déjà et appréciait ; un type gentil, attentionné, sachant ce qu'elle avait enduré, capable de se montrer patient, et surtout très doux.

Alors, au fil des jours, elle en était arrivée à la conclusion qu'il n'y avait qu'une seule personne, dans son univers immédiat, qui répondait à tous ces critères.

Et c'était Gérard Valois.

Angélique avait tourné et retourné cette idée dans tous les sens, hésitant à se jeter à l'eau. C'est qu'elle ne voulait pas non plus risquer de tout gâcher entre eux ! Tout cela était bien délicat...

Et puis, finalement, la nuit précédente, une nuit particulièrement éprouvante pour elle, une nuit presque entièrement blanche, elle avait pris sa décision.

Dès le lendemain soir, elle allait tout faire pour inciter son voisin à la prendre dans ses bras.

Et plus comme un ami, cette fois...

Angélique se leva du canapé, alla chercher le balai, derrière la porte de la salle de bain, revint dans le salon, et, le bras levé, frappa trois coups rapprochés au plafond, suivis de deux autres plus espacés.

C'était leur code. Il signifiait à Gérard Valois qu'il était le bienvenu chez sa voisine du dessous...

Elle frappa deux coups brefs supplémentaires. Ce qui, dans le même code, signifiait en gros : « Apporte à boire, je risque d'être juste... »

Deux minutes plus tard, une bouteille de Meursault bien frappé à la main droite, Gérard Valois descendait les seize marches qui le séparaient de sa voisine et frappait à sa porte, avant de l'ouvrir sans attendre de réponse, comme elle l'avait elle-même engagé à le faire plusieurs fois.

Au début, il avait eu un peu de mal à s'y faire : sa timidité naturelle et

l'éducation assez stricte qu'il avait reçue lui interdisaient d'entrer chez les gens, comme ça, de son propre chef. Surtout chez une jeune femme vivant seule, comme Angélique.

« Ça ne se fait pas », pour reprendre l'expression favorite de sa défunte mère...

Gérard Valois alla poser sa bouteille sur le plan de travail de la cuisine. Il tiqua en découvrant dans l'évier en inox la vaisselle sale du déjeuner. Il y avait un côté désordre, chez sa voisine, qui le choquait un peu. Ça non plus, « ça ne se faisait pas »...

Du salon lui parvenait la voix de Léo Ferré, dans l'une de ses chansons préférées d'Angélique : « La Mémoire et la mer ».

Ô parfum rare des salants

Dans le poivre feu des gerçures

Quand j'allais géométrisant

Mon âme au creux de ta blessure

Dans le désordre de ton cul

Poissé dans les draps d'aube fine

Je voyais un vitrail de plus

Et toi Fille verte mon spleen...

Lorsque Gérard surgit dans le salon, il découvrit Angélique à demi allongée sur le grand canapé, la tête inclinée sur le côté comme une odalisque, et les yeux clos, ses lèvres rouges légèrement entrouvertes.

Une fois de plus, comme à chaque fois qu'il la revoyait, après une séparation aussi courte soit-elle, il reçut comme un choc au creux de la poitrine. Choc à la fois très agréable et teinté d'un peu de mélancolie.

« Comme elle ressemble à Aurélia ! », songea-t-il, en dévorant des yeux ce corps alangui, que soulevait juste une respiration parfaitement régulière.

Les longs cheveux noirs d'Angélique étaient étalés en corolle autour de son visage à la peau très pâle, où sa bouche faisait comme une tache sanglante.

Le peignoir de satin qu'elle portait s'était légèrement ouvert, et il pouvait admirer la naissance de ses seins volumineux et fermes, ainsi que le galbe de ses cuisses pleines.

L'esprit en feu, Gérard Valois resta quelques secondes immobile, à la regarder. Imaginant le triangle de boucles noires qui devait probablement s'épanouir au bas de son ventre parfaitement plat. À moins qu'Angélique ne s'adonne elle aussi à cette mode qu'il jugeait détestable : l'épilation, complète ou partielle du « maillot ». Son trouble allant en augmentant, il décida de

rompre le charme.

— Hem ! Je ne te réveille pas, j'espère ? demanda-t-il, de sa voix naturellement douce. Tu sais que le Meursault tiède, ça n'est vraiment pas terrible...

Angélique ouvrit les yeux, s'étira comme une jeune chatte sur son coussin, et lui sourit. Un sourire confiant, radieux, qui transperça le cœur de Gérard Valois, d'une façon fugitive mais extrêmement intense.

Ce qu'Angélique venait de lui offrir, sans le savoir, c'était le même sourire que celui dont le gratifiait généralement Aurélia, lorsqu'ils se retrouvaient.

Pas l'Aurélia d'aujourd'hui, évidemment. L'Aurélia de son adolescence et de sa jeunesse.

L'Aurélia d'avant la catastrophe...

— Au lieu de faire le schtroumpf grognon, tu ferais mieux de la déboucher et de nous en servir un verre ! répondit Angélique, en s'extirpant du canapé.

Elle vint vers lui, d'une démarche souple et ondulante, un vague sourire sur ses lèvres naturellement brillantes. Elle lui jeta ses bras nus autour du cou et l'embrassa doucement sur la joue droite.

Sur la joue, mais vraiment très près du coin de ses lèvres minces...

En même temps, Gérard eut l'impression qu'elle s'appuyait contre lui un peu plus fort que d'habitude, et un peu plus longtemps, aussi.

Il sentit la masse soyeuse et élastique de ses seins s'écraser contre son torse, tandis que son parfum venait caresser ses narines. Un combiné de deux sensations qui déclencha immédiatement son érection.

Il se dépêcha de s'écarter d'elle, pour ne pas qu'elle s'en aperçoive, et lui tourna rapidement le dos pour filer de nouveau vers la cuisine.

Ce qui l'empêcha de voir l'air un peu déçu d'Angélique, et son regard anormalement brillant.

Il revint au bout d'une minute, avec un verre de vin blanc dans chaque main. Au même moment, sortant des deux petits hauts parleurs, retentirent les premiers accords d'une autre chanson de Ferré : *C'est extra*, un *slow* superbe, langoureux, aux paroles d'un érotisme torride.

Des bas qui tiennent haut perchés

Comme les cordes d'un violon

Et cette chair que vient troubler

L'archet qui coule ma chanson

C'est extra

Et sous le voile à peine clos

*Cette touffe de noir Jésus
Qui ruisselle dans son berceau
Comme un nageur qu'on n'attend plus...*

Angélique décida que la coïncidence était trop belle pour qu'elle la laisse passer. Si elle voulait « remonter en selle », c'était maintenant ou jamais.

— Pose tes verres et fais-moi danser... murmura-t-elle, en accentuant encore la suavité naturelle de sa voix et en cambrant involontairement les reins.

Gérard Valois se figea et, l'espace d'un instant, Angélique crut qu'il allait refuser.

Mais il se ressaisit, posa les verres sur la table basse et s'approcha d'elle, avec un regard intense qui parut à la jeune femme d'excellent augure...

Elle ne put s'empêcher de frissonner lorsqu'il la prit dans ses bras. Aussitôt, elle s'abandonna à lui, appuyant ostensiblement son corps presque nu contre le sien et enfouissant son visage au creux de son épaule et de son cou.

En sentant la barre de chair dure qui venait de s'incruster contre son ventre, elle réprima un petit cri de triomphe : Gérard bandait comme un seigneur ! Et il bandait pour elle, c'était certain !

La « remise en selle » était bel et bien pour ce soir...

Angélique laissa échapper un petit soupir de bien-être, lorsque les mains caressantes de son cavalier descendirent doucement de ses épaules à son dos, puis de son dos au creux de ses reins cambrés, jusqu'à effleurer la naissance de ses fesses rondes et fermes.

Pendant ce temps, la voix chaude et insidieuse de Ferré leur fournissait à tous les deux un « carburant érotique » supplémentaire :

*Des cheveux qui tombent comme le soir
Et de la musique en bas des reins
Ce jazz qui jazzouille dans le noir
Et ce mal qui nous fait du bien
C'est extra
Ces mains qui jouent de l'arc-en-ciel
Sur la guitare de la vie
Et puis ces cris qui montent au ciel
Comme une cigarette qui prie...*

Gérard Valois sentait le corps de sa cavalière vibrer contre le sien, en

épouser étroitement tous les contours. Il se disait qu'elle ne pouvait pas ne pas sentir la proéminence dure de son sexe s'écrasant contre son ventre.

Et, pourtant, elle ne le repoussait pas, ne semblait pas choquée de cette érection intempestive.

Au contraire...

À mesure que leur danse se déroulait, pratiquement sur place, il avait l'impression qu'elle se collait de plus en plus contre lui ; que tout son corps appelait à l'amour, à l'étreinte, à la possession physique.

Lentement, le feu aux tempes, Gérard tourna la tête vers sa partenaire. Elle fit exactement la même chose au même moment, et c'est tout naturellement que leurs lèvres se rencontrèrent.

Le baiser d'Angélique fut passionné, sauvage, presque violent, au point de décontenancer Gérard, qui mit une seconde ou deux avant de le lui rendre pleinement.

Il eut un sursaut de tout le corps lorsque, presque tout de suite, il sentit la main d'Angélique se faufiler entre leurs deux corps soudés et empoigner son sexe à travers le tissu de son pantalon, pour le malaxer avec une sorte de fièvre, d'importement fébrile.

Sans cesser de l'embrasser, il s'enhardit à son tour et plongea ses doigts entre les pans largement écartés du peignoir, pour s'emparer de l'un des seins lourds de la jeune femme. Le mamelon en était dardé et dur.

Il crut qu'il allait se mettre à crier, quand Angélique, après avoir fait descendre le zip de son pantalon, parvint, d'une seule main, à amener son sexe raide et gonflé à l'air libre. Avant de le caresser fébrilement, d'un mouvement rapide du poignet.

L'esprit totalement tourneboulé, il écarta violemment les pans du peignoir, arrachant presque la fine ceinture de satin qui les maintenait encore.

La lourde poitrine dénudée, d'une blancheur de lait, frissonna légèrement, mais reprit fièrement sa place, pointes dressées, d'un rouge sombre.

Plus bas, en baissant les yeux, Gérard découvrit une forêt luxuriante et sombre, vision qui augmenta encore son excitation : Angélique n'était visiblement pas une adepte du rasoir à cet endroit-là...

Il glissa sa seule main libre entre ses cuisses, qu'elle écarta complaisamment, et plongea ses doigts impatients au cœur de cette toison épaisse qui le fascinait et l'attirait.

Il eut l'impression affolante de s'engloutir dans une sorte de fournaise étroite et débordante de miel.

En même temps, Angélique avait momentanément délaissé sa verge tendue pour malaxer doucement les lourds testicules nichés entre ses cuisses maigres.

Sa main était incroyablement douce, s'égarant parfois très loin vers ses

fesses, avant de revenir empoigner les bourses frémissantes et chaudes.

De ses doigts fébriles, Gérard parvint à débusquer le petit bouton dur et gonflé, fiché tout en haut de la corolle féminine, de plus en plus inondée. Il le fit doucement rouler entre le pouce et l'index, tandis que son autre main s'insinuait, par derrière, dans le profond sillon séparant les fesses rebondies de sa partenaire.

Lorsqu'il saisit son clitoris, Angélique fut prise d'un frisson de tout le corps, ayant la violence d'une décharge électrique. Elle rejeta la tête en arrière :

— Oh ! oui, mon chéri ! caresse-moi ! branle-moi ! J'en ai tellement besoin !

Ce fut comme si on venait soudain de verser un seau d'eau glacé sur la tête de Gérard Valois ; ou, plus exactement, à *l'intérieur* de sa tête.

Cette voix, rauque et implorante, avec des accents que l'excitation rendait presque vulgaires, c'était exactement celle qu'avait Aurélia lorsqu'ils...

Et même les mots crus qu'Angélique venait d'employer étaient ceux qui jaillissaient de la bouche d'Aurélia quand il s'emparait d'elle...

L'espace d'une seconde, tout se brouilla dans le cerveau de Gérard Valois. Comme dans un cauchemar, ou un mauvais film d'horreur, il eut l'impression que, pendant un très bref instant, le visage d'Aurélia venait de prendre la place de celui d'Angélique, leurs traits respectifs se fondant les uns dans les autres, jusqu'à engendrer une nouvelle femme, inconnue, effrayante.

Il sauta en arrière, comme si un insecte venait de le piquer, et contempla Angélique avec une sorte d'épouvante au fond de ses yeux très clairs.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda celle-ci, l'air inquiet, d'une voix redevenue normale.

Gérard Valois revint à lui, aussi rapidement qu'il avait « dévissé », une seconde plus tôt.

— No... on, rien, je... C'est que... Écoute, je crois qu'il est préférable que je remonte chez moi... Pardon, je... À plus tard, ne sois pas fâchée, je t'en supplie !

Et, avant qu'Angélique, dépitée, frustrée, encore palpitante du désir qu'il avait fait naître en elle, ait eu le temps d'ajouter un mot, son voisin avait déjà disparu du salon.

Elle entendit claquer la porte de son appartement et se laissa retomber sur le canapé, sans force, le corps frémissant encore, les seins douloureusement durcis.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer dans la tête de Gérard, alors que, une seconde plus tôt, il semblait possédé par un désir amoureux au moins aussi intense que le sien ?

Durant quelques brefs instants, juste avant qu'il ne s'enfuie, elle avait eu

l'impression très déplaisante de s'être muée à ses yeux en un véritable objet d'horreur...

CHAPITRE IV



Charlie Badolini prit le temps d'allumer une nouvelle Job Spéciale au mégot qui lui brûlait les doigts, avant de faire part de sa décision aux trois personnes assises de l'autre côté de son grand bureau Empire.

— Bien, évidemment, il faut que vous partiez aujourd'hui même pour Toulouse, Boris, dit-il de sa voix éraillée par plusieurs décennies de tabagisme offensif. Vous emmènerez Mademoiselle Hébert avec vous, et...

Sous le coup de la joie qui l'envahissait, à l'idée de partir en mission avec Corentin, Géraldine se mit à battre des mains comme une gamine. Sous le regard légèrement courroucé du commissaire divisionnaire, elle cessa immédiatement cette manifestation intempestive...

— Et Brichot restera à Paris pour continuer à suivre activement le dossier des trois filles assassinées, compléta Charlie Badolini, en guise de conclusion.

Du coin de l'œil, Boris vit que son coéquipier ne pouvait s'empêcher de faire une petite grimace de désappointement. Être supplanté auprès de lui par une « jeunesse » comme Géraldine devait lui rester un peu en travers de la gorge...

Le commissaire divisionnaire dut s'en apercevoir aussi car, bon prince, il s'empressa d'ajouter à l'intention de Brichot, d'une voix conciliante :

— Vous comprenez bien qu'entre Mademoiselle Hébert et vous, sur un

dossier aussi sensible et complexe, il ne peut pas y avoir d'hésitation... En plus, j'ai besoin d'un inspecteur expérimenté et fiable, afin d'assurer une liaison constante entre l'équipe qui part et les différents services.

Aimé Brichot fit semblant d'être flatté par le compliment du patron. Non sans jeter un regard oblique peu amène sur sa droite, en direction de la jolie rouquine qui, elle, ne faisait rien pour cacher sa joie.

Comme, en plus, il était foncièrement honnête, Aimé Brichot se disait qu'après tout, sur cette affaire, Géraldine avait mérité de partir avec Boris au moins autant que lui.

La journée de la veille avait été entièrement consacrée par les trois policiers à chercher l'identité de la fille ligotée et bâillonnée, sur la photo trouvée au domicile de Sylvie Prévault par le lieutenant Philippe Carnot.

Et c'est justement Géraldine Hébert qui, en consultant méthodiquement le fichier central de la PJ, et en épluchant toutes les affaires de mœurs des six derniers mois, notamment en province, avait fini par décrocher la timbale. Il était près de six heures du soir.

— Bingo ! je crois que je l'ai ! s'était-elle exclamée, en sautant sur son fauteuil à roulettes comme un cabri.

Venez voir, les hommes...

Boris Corentin et Aimé Brichot avaient quitté leurs bureaux respectifs pour la rejoindre derrière le sien. Juste au moment où le visage souriant et agréable d'une jeune femme brune s'affichait en plein écran sur l'ordinateur.

— Pas de doute, c'est effectivement elle : bravo, ma belle, beau boulot !

— Merci, Grand chef... avait murmuré Géraldine, rosissant de plaisir sous le compliment.

— Angélique Couvelaire, 27 ans, préparatrice en pharmacie... avait commencé de lire Aimé Brichot, après avoir remonté ses lunettes de myope léger le long de son nez busqué.

Le reste de la fiche reprenait de larges extraits du rapport effectué par les policiers toulousains presque quatre semaines plus tôt, après le triple viol dont la jeune femme avait été victime, à son domicile de la rue de Périgord.

— Trois hommes cagoulés... avait tout de suite noté Boris Corentin, les sourcils froncés. Je vous parie ce que vous voulez que la photo trouvée chez Sylvie Prévault a été prise le soir du viol...

— Mais alors... prise par qui ? demanda aussitôt Géraldine Hébert, sans quitter son écran des yeux.

— Peut-être par un complice qui, lui n'a pas participé au viol ? suggéra mollement Aimé Brichot.

De tout temps, Corentin et lui avaient fonctionné comme ça, de façon parfaitement spontanée : Brichot commençait par lancer une hypothèse au hasard, même si elle lui paraissait à lui-même hautement improbable, ce qui

permettait à Boris de rebondir et d'affiner sa propre perception des choses, de définir ses impressions.

C'est ce que Brichot, souvent, appelait « faire le mur de squash ». Avec Corentin dans le rôle du joueur...

— Ça m'étonnerait, Mémé, avait aussitôt répondu Boris. Plus je regarde notre photo et plus je pense que le photographe devait être planqué quelque part. Et qu'il a pris ce cliché *à l'insu* des trois violeurs cagoulés.

— C'est une hypothèse intéressante, approuva Géraldine. Et qui devrait bien intéresser nos collègues de Toulouse qui sont sur l'affaire, non ?

— Vous m'ôtez les mots de la bouche, intervint Aimé Brichot avec un petit sourire en coin. J'étais en train de me dire que ça vaudrait le coup qu'on se fasse offrir une petite virée dans la Ville rose...

Et voilà comment, le lendemain matin, les trois policiers se retrouvaient dans le bureau de Charlie Badolini, nantis d'un ordre de mission pour Toulouse. Ordre qui, à sa grande déception, ne concernait pas Aimé Brichot.

Lorsqu'ils furent de retour aux Affaires recommandées, et profitant d'une courte absence de Boris Corentin, Géraldine Hébert s'approcha de son « rival », avec une petite moue désolée. Ce qui n'empêchait pas ses admirables yeux émeraude, derrière ses petites lunettes rondes cerclées d'or, de briller de contentement...

— Mémé, ça m'emmerderait qu'on reste sur un malentendu, vous et moi... commença-t-elle, d'une voix murmurante.

Aimé Brichot releva la tête lentement, et lui répondit sans sourire :

— Moi, ce qui m'ennuie surtout, c'est de vous entendre employer des verbes d'une grossièreté confondante !

— Oh ! ça va, le rembarra gentiment Géraldine, avec un large sourire qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite, ne vous faites quand même pas plus coincé que vous ne l'êtes ! Ce que je veux dire, c'est que Baba a raison, au fond : je n'aurais pas les épaules assez solides pour assurer le boulot qu'il vous a confié, ici...

Cette fois, Aimé Brichot s'autorisa un petit sourire en coin, assez ironique :

— Ne vous croyez surtout pas obligée de me tartiner de pommade ! De toute façon, je suis certain que si Baba avait demandé son avis à Boris, il aurait choisi de partir avec vous plutôt qu'avec moi, alors...

Aimé Brichot se tut brusquement. Il venait de prendre conscience du ridicule puéril de son argumentation. Il était en train de sombrer dans une petite jalousie de cour de récré, et ça le mit d'encore plus mauvaise humeur.

— Bon, là-dessus, je vais aller me prendre un café au bistrot du coin ! lança-t-il en se levant précipitamment de son bureau pour filer vers la porte, plus honteux qu'autre chose, assez en colère contre lui-même.

Il croisa Boris Corentin qui revenait, et disparut sans lui adresser un mot.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? s'enquit Boris. Il est malade ou quoi ?

— Pas malade : jaloux ! répondit Géraldine avec une petite moue navrée. Je crois qu'il supporte assez mal que ce soit moi qui parte avec toi à sa place. C'est normal, remarque : ça fait tellement d'années que vous bossez ensemble qu'il doit se dire que nous...

— Eh ! oh ! stop ! la coupa Corentin, sur un ton un peu agacé. On n'est plus au cours préparatoire, si ? C'est toi qui pars avec moi dans l'intérêt de l'enquête, point barre ! Et si Mémé en est fâché, eh bien, il se défâchera, et puis c'est tout !

Boris se radoucît instantanément et ajouta d'une voix plus calme, avec un petit sourire :

— Crois-moi, je le connais comme si je l'avais fait : à l'heure qu'il est, il doit déjà s'en vouloir de sa petite crise !

*

* *

Il était un peu plus de cinq heures de l'après-midi, lorsque Boris Corentin et Géraldine Hébert sortirent de l'airbus A 320 d'Air France, en provenance de Roissy, pour s'engouffrer dans l'aérogare de Toulouse-Blagnac.

Chacun était repassé rapidement chez soi pour se préparer un sac de voyage avec des affaires pour quelques jours. Des sacs qu'ils avaient fait passer en « bagages cabine », de façon à ne pas être obligés de les attendre à l'arrivée.

— Comment ils s'appellent, déjà, nos deux *cicérone* ! demanda Géraldine, tandis que, parmi la cinquantaine de voyageurs du même vol qu'eux, ils remontaient le large couloir conduisant au portillon de la douane.

Un coup de fil de Charlie Badolini, avant leur départ, avait suffi pour que son homologue du SRPJ de Toulouse l'assure de sa « pleine et entière collaboration ». Et détache une équipe de ses inspecteurs pour réceptionner leurs deux « chers collègues » parisiens.

— Capitaine Romain Lapierre et lieutenant Jean-François Loisel, récita Boris Corentin, qui avait mémorisé les deux noms sans même s'en apercevoir.

— Tu crois que ça va bien se passer avec eux ? s'enquit la jeune femme.

— Va savoir... soupira Boris. En général, c'est tout l'un ou tout l'autre, avec les collègues de Province. Soit on tombe sur des gars ravis qu'on vienne débrouiller le sac de nœuds à leur place, auquel cas on est reçu de façon extrêmement aimable, voire amicale...

— Soit, ils pensent qu'on va tirer les marrons du feu et récolter toute la

gloire, en les traitant comme des ploucs, enchaîna Géraldine. Et, là, ils nous accueillent avec la cordialité et l'affabilité de mecs qui s'apprêtent à se faire sodomiser sans vaseline, et sans même un petit bisou avant ! C'est à peu près ça, ou j'ai tout faux ?

— Je ne l'aurais peut-être pas formulé en termes aussi poétiquement imagés, répondit Corentin, en essayant de rester sérieux, mais en gros c'est ça, oui...

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à cinq ou six mètres du portillon de la douane, il fit un discret mouvement de tête en avant :

— Tiens, je te parie que ce sont eux, nos joyeux duettistes, dit-il à mi-voix. Les deux types sur la droite, juste après le portillon. Ils sentent le flic à plein nez...

Géraldine découvrit deux hommes aussi bruns l'un que l'autre, l'un d'environ 35 ans, le deuxième assez nettement plus jeune, et aussi plus petit, vêtus comme n'importe quels types lambda et sans signe particulier.

Mais la jeune femme comprit instantanément ce que Corentin avait voulu dire. Bien que les deux hommes aient une attitude générale dégagée, comme indifférente, ils ne pouvaient empêcher leurs yeux de suivre les passagers qui défilaient devant eux, de les soupeser du regard, d'évaluer ce qu'ils pouvaient être ou ne pas être, etc.

Bref, de faire, presque inconsciemment, leur boulot de policiers.

Sûr de son coup, Boris Corentin marcha droit sur eux et tendit la main au plus âgé, avec un large sourire :

— Bonjour ! Je suis le commandant Boris Corentin. Et voici ma coéquipière, le lieutenant Géraldine Hébert.

En découvrant la silhouette pulpeuse et le visage avenant de Géraldine, les deux inspecteurs toulousains se détendirent très nettement. Brusquement, on sentait que, pour eux, le « rapprochement entre les services » était en train de devenir une réalité palpable.

Hautement, délicieusement palpable, même...

— Capitaine Romain Lapierre, fit le plus âgé, avec un accent du sud à couper au couteau, en serrant énergiquement la main à Boris. Je suis bien content que vous soyez là ! J'espère que le vol s'est bien passé ?

Quant au lieutenant Jean-François Loisel, il lui fallut plusieurs secondes avant de revenir sur terre, fasciné qu'il semblait être par sa collègue parisienne. Laquelle, avec un brin de coquetterie, se laissa admirer complaisamment durant plusieurs secondes avant de lui tendre la main, qu'il saisit avec un empressement presque comique.

— Allez, venez, on va passer déposer vos bagages à votre hôtel, décréta Romain Lapierre, en les entraînant vers la sortie de l'aérogare. On vous a réservé deux chambres à l'hôtel Saint-Semin. Petit, confortable et tranquille,

et surtout pas loin du commissariat ni du centre-ville.

Le capitaine crut bon d'ajouter, avec un petit clin d'œil à l'adresse de Boris :

— Son seul défaut, c'est qu'il n'y a pas de chambres *communicantes* !

Mais, devant le regard froid de Corentin, et celui plutôt sombre de Géraldine Hébert, il n'insista pas dans cette voie et s'engouffra au volant de sa Renault Mégane de service. Tandis que son jeune collègue ouvrait le coffre afin que les deux Parisiens puissent y déposer leurs sacs.

Boris ouvrait déjà la porte avant à Géraldine, mais Jean-François Loisel se précipita :

— Mademoiselle, installez-vous plutôt à l'arrière, vous serez beaucoup mieux ! dit-il très vite, au mépris de toute logique, et en rougissant légèrement.

Puis, comprenant sans doute qu'il venait de dévoiler ses batteries un peu vite, il crut bon d'ajouter, avec un petit sourire finaud :

— Laissons nos deux chefs d'équipes en tête de cortège, sinon ils risquent de mal le prendre !

— Mais pas du tout, je suis sûr que je serai très bien derrière ! glissa Corentin, un brin sadique, en s'efforçant de ne pas éclater de rire.

Charitable, Géraldine remercia Loisel d'un petit signe de tête et s'engouffra à l'arrière de la voiture, dont le moteur tournait déjà. Dès qu'ils furent installés tous les quatre, Romain Lapierre démarra et prit la route de Toulouse-centre.

On était à l'heure de sortie des entreprises et la circulation était très dense. Quant au temps, il était sensiblement le même que celui que Boris et Géraldine avaient laissé à Paris : ensoleillé, froid et sec.

— J'espère qu'on va pouvoir débloquer cette affaire grâce à la photo que vous avez dégotée, fit soudain le capitaine Lapierre, tandis que la voiture remontait l'allée de Barcelone, dont les voies circulaient de part et d'autre du canal de Brienne. Parce que, jusqu'à maintenant, je dois vous avouer qu'on piétine salement, sur cette histoire de viol...

— Et si vous commenciez par nous en parler un peu, de cette affaire, justement ? suggéra aimablement Corentin.

— Pas grand-chose à en dire, malheureusement, soupira le capitaine Lapierre. Comme ils étaient cagoulés, Angélique Couvelaire n'a pu donner le signalement d'aucun de ses trois agresseurs, hormis que l'un d'entre eux était noir et qu'un autre avait... comment dire ?...

— Une petite bite, compléta Géraldine, d'une voix égale, le visage impassible.

— C'est à peu près ça, oui... On a évidemment fait la traditionnelle enquête de voisinage, mais personne n'a rien vu ni rien entendu. Quant à

savoir pourquoi ces trois types ont jeté leur dévolu précisément sur Mademoiselle Couvelaire plutôt que sur une autre femme...

— Étant donné qu'elle exerce un métier au contact du public, ils peuvent être absolument n'importe qui, précisa le lieutenant Loisel, sur un ton légèrement pontifiant, en tournant la tête vers Géraldine.

— En fait, si je résume, fit Boris Corentin, le seul truc un peu bizarre, jusqu'à présent, c'est le fait qu'aucune des trois portes que les violeurs avaient à franchir n'ait été forcée. Ce qui pourrait vouloir dire, soit que, par une extraordinaire coïncidence, elles étaient restées toutes les trois ouvertes, soit que...

— Soit que l'un des agresseurs au moins était un familier d'Angélique Couvelaire, qui avait accès à son immeuble puis à son appartement, compléta Géraldine.

— Vous avez creusé de ce côté-là ? s'informa Corentin, cependant que la voiture quittait le boulevard de Strasbourg, juste avant la place Jeanne-d'Arc, pour obliquer à droite dans la petite rue Saint-Bernard, en direction de la basilique Saint-Semin.

— Évidemment, qu'est-ce que vous croyez ? répondit Romain Lapierre, avec une pointe d'agacement dans la voix. Mais ça n'a rien donné non plus : Angélique Couvelaire ne se connaît aucun ennemi, ni amoureux frustré, ni petit copain largué, etc. En fait, d'après tout ce qu'on a pu recueillir sur elle, elle mène une vie vraiment sans histoire, sort très peu, sauf de temps en temps, avec les deux ou trois mêmes copines.

— Elle doit quand même bien s'envoyer en l'air de temps en temps, non ? fit observer Géraldine.

— Elle a eu un petit copain durant près de deux ans, ils ont rompu il y a presque un an, la renseigna Jean-François Loisel avec empressement. Depuis, d'après elle, elle serait « sage comme une image »...

— Et le petit copain en question ? demanda Boris Corentin. Il est toujours dans les parages ?

— Contrat de deux ans pour enseigner, en tant qu'assistant de français, dans une université américaine, répondit laconiquement le capitaine Lapierre. À l'heure où son ex-petite amie se faisait violer à Toulouse, il était chez lui, dans le Massachusetts...

— Je vois...

Après une petite minute de silence, ce fut Géraldine qui relança la discussion :

— Et l'hypothèse soulevée par Mémé, hier, on l'oublie un peu, non ?

— Mémé ? fit Romain Lapierre.

— Aimé Brichot, mon coéquipier régulier, qui est resté à Paris, le renseigna Corentin. Il pensait qu'il pouvait s'agir de trois cambrioleurs qui se

seraient introduits chez Angélique Couvelaire dans le but de la voler, et qui, la découvrant dans son lit, se seraient alors transformés en violeurs d'occasion. Mais j'ai lu dans votre rapport qu'ils n'avaient rien volé, alors...

— Rien, non, précisa Jean-François Loisel : ils ont quand même embarqué un pistolet du XVIII^e siècle qui, d'après Mademoiselle Couvelaire, vaut quand même un petit peu d'argent...

— Je suppose que vous contrôlez les différents antiquaires de la région, susceptibles d'acheter une pièce de ce type ? s'informa Boris.

— Évidemment... soupira Romain Lapierre. Mais, pour l'instant, c'est *nada*[10]...

Alors qu'ils avaient maintenant en ligne de mire l'admirable chevet de la basilique Saint-Semin, avec ses neuf absidioles et son majestueux clocher octogonal, Romain Lapierre arrêta sa voiture de service le long du trottoir de la rue Saint-Bernard, juste devant l'entrée du petit hôtel Saint-Semin.

Alors que Boris Corentin et Géraldine Hébert étaient déjà sortis de la Renault Mégane, le capitaine se pencha par sa vitre ouverte :

— Ah ! j'allais oublier : au cas où vous auriez envie de commencer par elle, ce qui me semblerait logique, Angélique Couvelaire nous a informés, ce matin, lorsqu'on l'a avertie de votre visite probable, qu'elle serait absente toute la soirée, mais que, ne travaillant pas demain matin, elle ne bougerait pas de chez elle...

Boris Corentin retint un soupir d'exaspération. Il avait horreur de perdre du temps, surtout lorsqu'il se trouvait « loin de ses bases », comme maintenant. Mais, enfin, il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Pas de problème, assura-t-il, avec un petit sourire : on va profiter de cette soirée libre pour essayer de se remettre du décalage horaire ! On se voit demain ?

— D'accord, on la joue comme ça, répondit Lapierre, avant de redémarrer.

— Dis donc, espèce d'allumeuse, fit Corentin, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls sur le trottoir : tu n'as pas honte d'avoir chauffé comme ça ce pauvre petit lieutenant, alors que tu n'as bien sûr pas l'intention de lui accorder ce qu'il attend visiblement de toi ?

Géraldine eut un petit sourire mutin et, regardant Boris par en dessous, elle murmura :

— Et qu'est-ce que tu en sais, Grand chef, si je ne n'en ai pas l'intention, justement ?

À sa propre surprise, tandis que sa jeune collègue s'engouffrait dans l'hôtel, Corentin s'aperçut que l'idée d'un rapprochement charnel entre Jean-

François Loisel et Géraldine lui était tout sauf agréable...

CHAPITRE V



Julie Carrez prit Corinne Sablon par les épaules et l'entraîna vers l'entrée du long et large couloir aux murs ripolinés de jeune clair.

— Viens, murmura-t-elle, en appuyant sa hanche contre celle de la petite brune grassouillette, il est temps que tu fasses connaissance avec nos pensionnaires. Qui, à partir de demain, seront aussi les tiens !

Cela faisait déjà trois ans que Julie Carrez travaillait comme infirmière spécialisée aux « Papillons blancs », une clinique psychiatrique « de luxe », située en bordure de la forêt de Bouconne, sur la route d'Auch, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Toulouse.

Et c'est en tant qu'« ancienne » que le Docteur Adrien Luzancy, le patron des Papillons blancs, lui avait demandé de guider les premiers pas de Corinne Sablon, qui venait tout juste de rejoindre l'équipe et dont c'était le premier poste en institut psychiatrique. Ce qui l'impressionnait beaucoup.

Dans un premier temps, lorsque Mademoiselle Plessis, l'infirmière-chef, lui avait annoncé sa nouvelle mission, Julie avait un peu tiré la tronche : cornaquer une petite nouvelle, qui allait probablement lui poser un tas de questions stupides, ça n'était vraiment pas son truc.

Mais, lorsqu'elle avait découvert la petite brune, avec ses cheveux courts et bouclés, ses formes pleines et ses lèvres rouges comme deux cerises mûres,

elle avait radicalement changé d'avis et s'était empressée de prendre Corinne sous son aile. Avec l'espoir de ne pas en rester là avec elle.

Car Julie Carrez, si elle ne boudait pas les étreintes masculines, à l'occasion, avait quand même une nette préférence pour les filles. Si, avec un peu de chance, la nouvelle partageait cette inclination, il y aurait peut-être moyen d'occuper agréablement les gardes nocturnes qu'elles seraient forcément amenées à effectuer ensemble...

Lorsqu'elle était encore au lycée, Julie s'était vue affublée d'une réputation de « chaudasse », qu'elle trouvait, quant à elle, parfaitement injustifiée. Ou, en tout cas, pas mal exagérée.

Bon, d'accord, elle avait couché avec une dizaine de garçons du bahut, et alors ? Est-ce qu'elle était la seule ? Est-ce que c'était de sa faute si ses longs cheveux blonds, son visage rieur et sensuel, sa croupe ronde et ses seins proéminents les attiraient comme des mouches ? C'était un péché de ne pas vouloir faire de peine et d'éprouver les pires difficultés à dire non ?

Du reste, sa réputation de chaudasse n'avait été vraiment établie que lorsque ses copines l'avaient surprise dans les douches, un jour où il y avait gym, en train d'embrasser à pleine bouche la petite Lydie, la main enfouie entre ses cuisses. Ce que les gens peuvent être méchants, parfois...

Julie, elle, se considérait comme une grande fille toute simple, qui aimait l'amour, et prenait son plaisir où il se trouvait et quand il se présentait. Ni plus, ni moins.

N'empêche qu'elle se disait qu'elle n'aurait rien contre un gros câlin avec cette petite Corinne qui venait de lui tomber du ciel...

Pour le moment, les deux infirmières s'étaient engagées dans le couloir désert, sur lequel s'ouvraient une dizaine de portes, disposées en quinconce de part et d'autre. Portes toutes fermées et munies d'un guichet amovible, afin de pouvoir à tout moment jeter un coup d'œil sur la personne qui occupait chacune des chambres individuelles.

Elles étaient là dans le secteur des malades qu'on ne laisse pas se mêler aux autres dans les salles communes, pour différentes raisons. Soit parce qu'ils sont incapables de se déplacer de manière autonome, soit parce qu'ils ne supportent pas la présence des autres et entrent aussitôt en crise si on essaie de les y mêler, ou encore parce qu'ils peuvent présenter un réel danger pour eux.

Bref, Julie et Corinne venaient d'entrer dans le secteur B, celui des malades les plus sévèrement atteints. Incurables pour la plupart. S'ils restaient là, c'était parce que leurs familles payaient chaque mois une somme fort coquette pour être débarrassées d'eux...

— La plupart ne reçoivent jamais la moindre visite, était en train d'expliquer Julie à sa jeune stagiaire. On a l'impression qu'ils sont complètement oubliés de tout le monde. Enterrés vivants, presque...

— C'est odieux... murmura Corinne, sans s'apercevoir que, le bras toujours autour de ses épaules, Julie la serrait de plus en plus contre elle.

— Oui et non... il faut comprendre les familles, aussi, tempéra Julie, forte de ses trois années d'expérience aux Papillons blancs. Quand ils viennent ici, ils se retrouvent face à des personnes qui ne les reconnaissent même pas. Des hommes et des femmes qui ne sont plus que les horribles caricatures de ceux qu'ils ont aimés lorsqu'ils avaient encore tous leurs esprits. C'est très dur à vivre...

— Mais qu'est-ce qu'ils font, toute la journée, s'ils ne sortent pas ? s'enquit Corinne, visiblement très impressionnée par l'ambiance étrange du secteur B.

Il régnait dans le long couloir un silence presque sépulcral, au milieu duquel leurs pas résonnaient de façon exagérée. Un silence parfois déchiré par un cri, une plainte sourde, un gémissement à peine humain, des bribes de paroles incompréhensibles, fusant de derrière l'une ou l'autre des portes closes.

— Ce qu'ils font ? répondit Julie. Rien. Ou alors des choses sans queue ni tête, de façon répétitive. Tiens, celle-là, par exemple...

Elle s'était arrêtée devant la porte de la chambre n°8, et en ouvrit le guichet, en le faisant coulisser vers la droite.

Corinne Sablon découvrit une jeune femme vêtue d'une longue et ample chemise blanche, ressemblant un peu à une tunique de prêtre antique, qui n'avait rien à voir avec la tenue habituelle des pensionnaires des papillons blancs. Elle était assise en tailleur à la tête de son lit.

Son teint était très pâle, d'une blancheur presque irréaliste. Ses yeux sombres étaient surmontés par des sourcils épais. Elle avait de très longs cheveux noirs. Elle était occupée à les séparer en grosses mèches, qu'elle enroulait ensuite sur le dessus de sa tête, avant de les laisser retomber puis de recommencer.

— Elle s'appelle Aurélia, indiqua Julie Carrez. Elle ne supporte aucun autre vêtement que cette tunique. Elle passe le plus clair de ses journées à enrouler et dérouler ses cheveux. Sauf de temps en temps où, brusquement, elle se jette sur son lit et se met à mimer l'acte sexuel avec un réalisme très impressionnant. Tu auras l'occasion de la voir faire, forcément... Ça s'arrête aussi brusquement que ça a commencé, et elle se remet à enrouler et dérouler ses cheveux comme si de rien n'était. Elle n'a pas prononcé le moindre mot, depuis sept ans qu'elle est là.

— Pauvre fille... murmura Corinne, qui ne parvenait pas à détacher ses yeux d'Aurélia. Je me demande ce qui peut bien se passer dans sa tête... Et, elle non plus, personne ne lui rend visite ?

— Si, justement, elle est l'une des rares à en recevoir. Toujours la même, d'ailleurs : son frère cadet. C'est lui qui paie son séjour ici, je crois qu'elle n'a

pas d'autre famille que lui. Il vient environ une fois tous les deux ou trois mois ; parfois un peu plus ; il passe une heure avec elle, dans sa chambre, puis il repart, sans avoir réussi à lui faire prononcer le moindre mot. Par contre, il...

Julie se mordit la lèvre inférieure et s'interrompit brusquement.

— Par contre il quoi ? demanda Corinne, en levant les yeux vers elle.

— Non, rien, tu comprendras toute seule, plus tard, ce que je veux dire... éluda Julie, un drôle de petit sourire sur ses lèvres pulpeuses et rouges.

À ce moment, son biper se mit à sonner, dans la poche droite de sa blouse.

— Ah ! on dirait qu'on a besoin de moi... fit-elle, en se dirigeant vers le téléphone mural, près de la porte du couloir, docilement suivie par Corinne.

— Oui, Mademoiselle, dit Julie, après un court silence. On arrive tout de suite.

Elle raccrocha et se tourna vers Corinne :

— Justement, on parlait de lui : le frère d'Aurélia vient d'arriver pour une visite...

*

* *

— Surtout, s'il se passe quoi que ce soit d'anormal, ou même si vous avez simplement besoin de quelque chose, vous n'hésitez pas à me sonner...

Gérard Valois ne prit même pas la peine de répondre à la jeune infirmière blonde, qui était venue le chercher dans le bureau du Docteur Luzancy, pour le conduire jusqu'à la chambre n°8 du secteur B.

Cette chambre aux murs bleu ciel, qui constituait tout l'univers d'Aurélia depuis sept ans révolus.

Il sursauta légèrement, en entendant le claquement sec de la porte se refermant dans son dos.

Il resta un très long moment, sans doute plusieurs minutes, immobile sur le seuil de la chambre, frottant nerveusement ses longues mains l'une contre l'autre, à observer sa sœur, toujours assise en tailleur sur son lit, dans la grande tunique blanche qui gommait presque entièrement les formes de son corps, occupée à dénouer ses longs et épais cheveux noirs.

Elle n'avait même pas tourné la tête à son entrée, enfermée à double tour dans son monde intérieur. Un monde dans lequel personne n'était parvenu à pénétrer, à part lui.

Et encore, en utilisant une clé bien particulière. Un moyen d'accès que les gens « normaux » jugeraient à coup sûr « contre-nature », s'ils venaient à être

au courant...

— Aurélia... c'est moi... murmura-t-il très doucement, en faisant un pas à l'intérieur de la chambre.

Le visage de la jeune femme, aussi pâle qu'un spectre, ne bougea pas d'un millimètre. Simplement, elle cessa de triturer sa crinière sombre et laissa ses mains blanches retomber sur la tunique qui recouvrait ses cuisses.

Ses narines s'étaient mises à palpiter imperceptiblement, comme si elle attendait quelque chose.

Gérard Valois s'avança jusqu'au bord du lit, silencieusement, avec des précautions infinies. À travers la fenêtre fermée lui parvenaient, assourdis, comme confondus les uns avec les autres, les chants des oiseaux, qui peuplaient les grands arbres dépourvus de feuilles du parc, et que certains pensionnaires des Papillons blancs s'amusaient à nourrir de graines de tournesol, plusieurs fois par jour, en poussant de petits cris de joie, comme des enfants.

Gérard Valois se pencha sur sa sœur, prit son visage entre ses mains, et releva doucement sa tête vers lui. Il frissonna lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de sa sœur. Ces grands yeux noirs qu'il avait connus crépitant de vie, et qui étaient maintenant vides et mornes.

Comme s'il n'y avait rien ni personne, derrière. Comme si ce corps splendide n'était plus qu'une vieille maison désertée par ses habitants. Une coquille vide.

Une fois de plus, il fut violemment frappé par l'étonnante ressemblance qu'il y avait, entre Aurélia et Angélique, sa voisine de la rue de Périgord. Comme si les deux jeunes femmes étaient sœurs.

Mais, alors que l'une était pleine de vie, de santé, d'appétits en tous genres, l'autre n'était plus qu'une pauvre morte vivante, hantée par d'atroces fantômes...

— Je suis revenu, Aurélia, murmura Gérard Valois, la voix nouée et les yeux au bord des larmes. Je ne t'abandonnerai jamais... Jamais...

Lentement, il approcha son visage de celui de sa sœur, tout en caressant doucement ses longs cheveux brillants. Il eut l'impression de voir son regard mort s'animer d'une faible flammèche de vie, et ses lèvres minces et pâles s'entrouvrir imperceptiblement.

Une brusque chaleur l'envahit tout entier. Il sentit tout le passé remonter à la surface de son esprit, avec ses ombres et ses lumières, ses joies surhumaines et ses terrifiants cauchemars ; intact, terriblement vivant.

Alors, doucement, le corps pris d'un tremblement fiévreux, Gérard Valois approcha ses lèvres de celles d'Aurélia...

À l'intérieur de l'infirmierie d'étage, Corinne Sablon était occupée à préparer les petits gobelets de plastique contenant les différents médicaments que les pensionnaires devaient prendre, au moment du repas du soir.

C'était une tâche facile à exécuter, mais qui demandait une grande attention : il fallait suivre pas à pas la liste des malades et les prescriptions correspondant à chacun, en faisant gaffe de ne pas se tromper, en donnant à l'un ce qui était prévu pour l'autre !

La jeune infirmière était si concentrée sur son travail que, d'abord, elle n'entendit pas les deux petits coups frappés au carreau de la porte vitrée.

Il fallut que Julie Carrez cogne une deuxième fois, nettement plus fort, pour qu'elle lève enfin la tête.

De son index replié, Julie lui fit signe de la rejoindre dans le couloir. Mais Corinne lui fit comprendre, par gestes et mimique appropriés, qu'elle devait d'abord terminer ce qu'elle était en train de faire.

Julie ouvrit la porte d'un air impatient :

— Laisse tomber tout ça : je t'aiderai à finir après. Si on se grouille pas, tu vas rater le plus intéressant ! Allez, bouge ton cul, ma belle...

Domptée, Corinne suivit son aînée. Aînée surtout dans le métier : en réalité, pour l'état-civil, les deux infirmières n'avaient que deux ans d'écart...

Julie entraîna de nouveau sa stagiaire vers le secteur B, celui des malades consignés dans leur chambre. Et se dirigea droit vers la chambre n°8, celle occupée par la jeune femme nommée Aurélia.

Le couloir était toujours aussi désert ; il ne s'animerait que plus tard, au moment du dîner, lorsque les aides-soignantes passeraient avec leurs chariots fumants et agréablement odorants.

Car on mangeait plutôt bien, aux Papillons blancs : le docteur Luzancy y veillait personnellement...

— Surtout, ne fais pas le moindre bruit et ne dis rien, chuchota Julie, avec un drôle de petit sourire. Si on se faisait repérer, ça risquerait de chauffer pour notre matricule, je te le dis !

Avec un grand luxe de précautions, très lentement, elle entrouvrit le guichet de la porte d'une dizaine de centimètres seulement.

Puis, elle s'écarta vers la gauche, pour permettre à Corinne de regarder à l'intérieur de la chambre.

— Surtout, pas un bruit ! lui recommanda-t-elle pour la seconde fois, à voix très basse.

L'injonction n'était pas superflue car, effectivement, la jeune stagiaire faillit pousser un cri de stupeur en découvrant le tableau, à l'intérieur de la

chambre.

Par rapport à tout à l'heure, Aurélia, la pensionnaire, était toujours dans la même position sur son lit. Mais, à présent penchée sur elle, un homme l'embrassait à pleine bouche, tandis que ses mains fourrageaient sous son ample tunique.

Un homme qui n'était autre que son propre frère.

Corinne se retourna vers Julie, qui s'était placée juste derrière elle, afin de profiter du spectacle, et l'interrogea du regard.

— Plus tard, répondit la blonde, à sa question muette. Pour l'instant, regarde ! Sinon, tu vas rater le meilleur. Car on n'en est qu'au commencement...

Corinne reporta son attention vers ce qui se passait à l'intérieur de la chambre.

Comme pour donner raison à Julie, Gérard Valois était en train de débarrasser sa sœur de sa tunique. Aurélia avait docilement levé les bras pour lui permettre de la dénuder plus facilement.

Corinne vit apparaître un corps délié, aux proportions parfaites, à la peau d'une blancheur éblouissante, sur laquelle tranchait violemment le rouge sombre des larges aréoles de la poitrine, et le noir de jais du pubis incroyablement fourni.

Sa propre nudité sembla agir comme un électrochoc sur Aurélia. Soudain, elle sembla sortir de son apathie coutumière, de sa longue et profonde léthargie.

Son visage s'anima, reprit vie, des couleurs se formèrent sur ses pommettes légèrement saillantes, et une ébauche de sourire se dessina sur ses lèvres minces.

Puis, Corinne la vit déployer lentement son corps, le redresser, avec la grâce naturelle d'une Vénus émergeant de l'océan prénatal.

Aurélia avait de longues jambes très fines, magnifiquement galbées, et surmontée par une croupe ronde, d'une fermeté parfaite et d'un irréprochable dessin.

Sous les yeux incrédules de Corinne, la jeune femme noua ses bras autour du cou de son frère et plaqua ses lèvres contre les siennes, tandis que son corps nu se frottait amoureusement sur le sien.

Le baiser, violent, sauvage presque, ne dura pas très longtemps. Très vite, Aurélia s'écarta de Gérard et se laissa glisser à genoux devant lui.

De ses longs doigts, elle entreprit de défaire un à un les boutons de son pantalon... et y parvint fort bien.

Lorsque le membre viril jaillit à l'air libre, tendu et gonflé à l'extrême, Aurélia leva les yeux vers le visage de son frère et lui offrit son sourire.

Un sourire dans lequel il ne subsistait plus la moindre trace de sa folie

ordinaire.

Le sourire d'une femme amoureuse, simplement.

Corinne frissonna légèrement, lorsque deux mains frémissantes se posèrent sur ses épaules et qu'elle sentit un corps souple entrer en contact avec le sien.

Mais, totalement prise par l'étrangeté et l'érotisme trouble qui se dégageaient du tableau qu'elle contemplait, elle ne songea pas à se scandaliser des manœuvres d'approche de Julie. Bien que, déjà, deux de ses futures collègues, « bien intentionnées » évidemment, s'étaient fait un devoir de la mettre en garde contre les mœurs « spéciales » de Julie Carrez...

Dans la chambre, les choses se précipitaient. Aurélia avait empoigné à pleines mains les fesses de son frère et les malaxait avec une sorte de fièvre, son regard débordant de ferveur toujours levé vers lui.

Puis, son visage s'abaissa lentement, jusqu'à ce que sa bouche entre naturellement en contact avec la lourde verge qui oscillait juste sous ses yeux. Alors, Aurélia entrouvrit les lèvres et, lentement, engloutit le membre fièrement dressé jusqu'au fond de sa gorge.

Corinne perçut nettement le rôle de plaisir émis par Gérard Valois, qui vint se mêler à la respiration rauque de Julie, dans son dos, étroitement collée à elle.

De ses épaules, les mains de l'infirmière blonde avaient glissé insensiblement jusqu'à ses seins, qu'elles palpaient doucement, à travers la fine blouse blanche. Sans que Corinne ne prenne vraiment conscience de ce qui était en train de lui arriver : pour la première fois de sa vie, elle se laissait caresser par une autre fille.

Et elle trouvait ça plutôt agréable...

Les yeux exorbités, elle continuait de dévorer du regard l'incroyable scène se déroulant dans la chambre.

Tandis que sa sœur continuait d'engloutir son sexe dur, Gérard Valois s'était penché en avant et avait emprisonné les seins de sa sœur dans ses mains, en faisant rouler les mamelons dressés entre le pouce et l'index.

Petit à petit, Corinne sentait une chaleur insidieuse prendre possession d'elle, sa respiration s'accélérait, son ventre s'imbiber d'une douce humidité...

Les mains de Julie se faisaient de plus en plus impérieuses, ses caresses de plus en plus précises, sans qu'elle songe à s'en offusquer.

Au contraire, ses reins se cambraient malgré elle, sa croupe se tendait, afin d'accentuer le contact avec le ventre de Julie, plaquée contre elle, comme un amant viril qui aurait cherché à la pénétrer.

Soudain, dans la chambre, le tableau changea, à l'initiative d'Aurélia. La jeune femme abandonna le membre qu'elle suçait voluptueusement, se redressa de toute sa magnifique taille, avant de se jeter à quatre pattes sur le

lit, reins creusés et croupe tendue vers le sexe jaillissant de son frère.

Aussitôt, le visage écarlate, Gérard grimpa à son tour sur le lit, empoigna les hanches d'Aurélia, dont tout le corps fut pris de tremblements.

Corinne vit la tête gonflée de sa verge disparaître dans le fouillis de poils noirs qui envahissait le profond sillon niché entre les fesses rondes de la jeune femme.

Puis, après un coup de reins vigoureux, ce fut tout le membre viril qui s'engloutit d'une seule poussée dans le ventre offert et palpitant.

Au même instant, les doigts de Julie, qui s'étaient doucement fauflés à l'intérieur de la petite culotte de Corinne, atteignirent sa toison intime, et le bout de son index se posa sur le clitoris gonflé et dur.

Ce contact agit sur la petite brune comme une décharge électrique qui lui secoua tout le corps. Mais, du même coup, il sonna pour elle le retour à la réalité.

Se rendant brusquement compte de ce qui était en train de se passer, de ce que lui faisait Julie, elle lui saisit le poignet et l'arracha de sa culotte avec une certaine violence, avant de faire un bond en arrière.

— Je ne veux pas ! gronda-t-elle, en s'efforçant de ne pas crier pour ne pas les faire repérer par le frère et la sœur incestueux, de l'autre côté de la porte. C'est... C'est... Enfin, je ne veux pas que tu me touches !

Le visage encore empourpré par le désir qui l'avait brutalement embrasée, Julie eut un petit sourire ironique et répondit sans se démonter :

— Ah ouais ? C'est curieux, ce n'est pas l'impression que j'avais, il y a encore trente secondes ! Je te signale, ma belle, que tu mouillais comme une petite folle !

Pour le coup, ce fut Corinne qui fut totalement désarçonnée. Car elle savait, au fond, que Julie avait raison, et qu'elle-même n'était pas très nette sur ce coup-là..

— Je... C'est possible, mais ce n'est pas... Enfin, c'est eux, là, dans la chambre qui... Et toi, tu en profites pour... Je crois qu'il vaut mieux que je file !

Et, sans laisser le temps à Julie de reprendre l'avantage sur elle, Corinne pivota sur ses talons et s'enfuit littéralement vers le bout du couloir, vers sa délivrance.

Julie la regarda disparaître avec un peu de nostalgie au fond de ses grands yeux bleus.

« Dommage, songea-t-elle, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, c'était plutôt bien parti, je trouve... Enfin, je n'ai pas dit mon dernier mot, ma petite ! »

À ce moment, une sorte de long râle masculin de plaisir lui parvint, de l'intérieur de la chambre n°8 : apparemment, le frère et la sœur en étaient à

l'ultime conclusion de leur étreinte.

Julie se dépêcha de quitter le secteur B, avant d'être surprise en train de jouer les voyeuses...

*

* *

Lorsque Gérard franchit la grande porte d'entrée des Papillons blancs, il fut surpris de constater que la nuit était tombée sur le parc, et qu'un petit vent glacial agitant mollement la cime des grands arbres dénudés.

Il descendit les cinq marches de pierre du vaste perron en titubant presque, sans rien voir des gens qui allaient et venaient autour de lui.

Sa tête le brûlait, comme à chaque fois.

Il avait envie de hurler le dégoût qu'il s'inspirait à lui-même, après ce qu'il venait de faire.

Après ce qu'il faisait à chacune de ses visites à Aurélia, depuis sept ans.

En même temps, il ressentait une sorte de joie surhumaine, un sentiment de triomphe indestructible.

Parce que, ces étreintes coupables dans lesquelles ils s'abîmaient ensemble constituaient le seul moment de rémission dans l'effrayante apathie de sa sœur. Une rémission dont il n'avait bien entendu jamais eu le courage de parler au Docteur Adrien Luzancy. Ni à personne d'autre, d'ailleurs.

Et c'était aussi les seuls moments où il se sentait pleinement, entièrement un homme.

Quoi qu'il fasse, quoi qu'il ait pu tenter avec telle ou telle, la réalité ne changeait pas : Aurélia restait à ce jour la seule femme avec laquelle il puisse se comporter comme un mâle à part entière.

Gérard Valois rejoignit sa vieille Clio, garée sur le côté du château qui abritait les Papillons blancs. Avant de s'installer au volant, il se retourna et contempla longuement la troisième fenêtre à partir de la droite, au premier étage du bâtiment de brique rose du XVI^e siècle.

Derrière ce rectangle de lumière jaune, Aurélia devait avoir déjà repris sa position habituelle, en tailleur sur son lit, le visage impassible et le regard atrocement mort, avalant docilement les cuillerées de soupe qu'une aide-soignante lui mettait dans la bouche, les unes après les autres.

Il n'y avait qu'elle, il n'y avait jamais eu qu'elle. Il avait pourtant tout tenté, pour échapper à cette malédiction, y compris le plus invouable, le plus dangereux.

Mais rien n'y avait fait.

À part Aurélia, dès qu'il se retrouvait en face d'une femme qui s'offrait à lui, après une première phase d'excitation intense, le poids de la culpabilité et de la honte faisait retomber son sexe, comme une pauvre chose molle, inutile...

Gérard Valois démarra nerveusement, en faisant crisser ses pneus sur les gravillons blancs de l'esplanade.

Il remonta lentement la longue et majestueuse allée bordée de grands marronniers, éclairée par de petits lampadaires, à un mètre du sol.

D'un geste machinal, une fois sur la route de Toulouse, il tourna le bouton de l'autoradio. Et, comme par hasard, ce fut une chanson de Léo Ferré qui vint frapper ses oreilles :

Comme une louve sous son loup

Quand je vous ferai des petits

Vous banderez vos yeux jaloux

Avec un loup de satin gris

Je vous engouffrerai de sang

Pendant que vous serez charmée

Et je vous donnerai l'enfant

Que vous n'avez jamais été...

La voix chaude du chanteur fit surgir le visage de sa voisine du dessous à son esprit.

Angélique...

Elle était son dernier espoir. Il n'y avait plus qu'elle qui, peut-être, sans même le savoir, pouvait encore le sauver de lui-même et de ses fantômes.

Mais, pour cela, il avait encore du travail à accomplir. Beaucoup de travail...

CHAPITRE VI



— Tu sais quoi, Grand chef ? Depuis tout à l'heure, j'éprouve une sensation assez bizarre : j'ai l'impression d'être devenue vieille, comme ça, d'un coup !

Boris Corentin sourit à la remarque de Géraldine Hébert, et répondit avec un gros soupir :

— Qu'est-ce que je devrais dire, moi : je suis sûr que si je glisse la main dans ma poche, je vais en sortir une carte Vermeil !

De fait, à neuf heures et demie du matin, les petites rues étroites du centre de Toulouse étaient déjà encombrées par une foule bigarrée.

Dont la moyenne d'âge devait à grand-peine atteindre 22 ou 23 ans...

Ce qui, dans une ville dont un habitant sur quatre était étudiant, était somme toute assez normal. Mais cette présence massive de la jeunesse avait plusieurs conséquences. La première, Géraldine venait de l'exprimer : à 26 ans, une fille commençait à se sentir plus vieille que la moyenne, sensation assez inhabituelle pour elle. Quant à un presque quadragénaire comme Corentin, là, il avait l'impression d'être quasiment à la porte de l'hospice...

La deuxième conséquence, Boris l'avait tout de suite notée, était une sorte de déséquilibre dans le paysage urbain : certains commerces courants des villes étaient quasiment absents, ou en tout cas beaucoup plus rares qu'ailleurs

– c'était le cas notamment des boucheries, quincailleries, salons de coiffure, bijoutiers, etc-, tandis que d'autres étaient surreprésentés, comme les sandwicheries, les boutiques de fringues, magasins de sport, cybercafés, et ainsi de suite.

De l'ensemble, cela dit, se dégagait une atmosphère sympathique, chaleureuse, bon enfant, qui se mariait très bien avec le charme « Renaissance » de la ville historique.

Après s'être réveillé assez tôt, Boris Corentin avait tout de suite téléphoné à Angélique Couvelaire, pour arranger une entrevue le plus tôt possible dans la matinée. Il avait été un peu désappointé d'apprendre que la jeune femme ne pourrait pas le recevoir avant onze heures, un imprévu l'obligeant à sortir en début de matinée.

Ensuite, Boris avait réveillé Géraldine, dans la chambre d'à côté et, ensemble, ils étaient allés prendre leur petit déjeuner dans l'un des grands cafés qui faisaient face au Capitole, sur la place du même nom, sous les arcades que l'on appelait ici *la Galerue*, dont le plafond à caissons était orné de sérigraphies de Moretti, racontant l'histoire de la ville, depuis le martyre de saint Semin jusqu'à Claude Nougaro.

Ensuite, pour tuer le temps jusqu'à l'heure de leur rendez-vous avec Angélique Couvelaire, ils avaient décidé de flâner un peu dans le quartier, se perdant dans les petites ruelles tortueuses et pourtant animées, découvrant, au hasard des portes cochères ouvertes, de magnifiques hôtels particuliers, datant pour la plupart de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècles, l'âge d'or de Toulouse, lorsque la ville s'était incroyablement enrichie, grâce à la culture et au commerce du pastel.

En passant par la rue du Taur, le principal axe de Toulouse à l'époque médiévale, Géraldine avait tenu à s'arrêter à la pâtisserie *Chez Régál's*, pour y goûter au fénétra, une spécialité toulousaine à base de pâte d'amande meringuée et de citron confit.

— Ça tient au corps, avait-elle sobrement commenté, après avoir avalé la dernière miette de son gâteau.

— Surtout quand on vient tout juste de finir son petit déjeuner ! avait ajouté Boris, un brin caustique.

Après ça, lestée de pâte d'amande, Géraldine avait décrété qu'elle voulait aller voir la Garonne. C'est pourquoi, laissant le Capitole derrière eux, ils étaient en train de descendre la rue Gambetta, en direction de la place de la Daurade, appuyée sur le bord du fleuve.

Le ciel était d'un bleu uniforme, resplendissant, mais il faisait toujours aussi froid.

C'est alors que le téléphone portable de Corentin se mit à sonner, dans la poche de son blouson.

En prenant la communication, Boris identifia tout de suite la voix grave, à

l'accent chantant, du capitaine Romain Lapierre, leur *cicerone* toulousain.

— Boris, c'est toi ? Romain, à l'appareil...

La veille, au cours du dîner rapide qu'ils avaient pris ensemble dans un petit restaurant situé à l'ombre de l'église Saint-Pierre-des-Chartreux, les quatre policiers avaient décidé d'un commun accord de se tutoyer et de s'appeler par leurs prénoms respectifs.

Ce qui avait comblé d'aise le lieutenant Jean-François Loisel, qui avait passé la soirée à s'adresser presque exclusivement à Géraldine...

— Oui, c'est moi, répondit Corentin, sans cesser de marcher. Que me vaut le plaisir ?

— On a du nouveau qui pourrait vous intéresser, Géraldine et toi : ce matin, à l'ouverture de son magasin, un antiquaire de la rue du Languedoc s'est vu proposer un pistolet du XVIII^e siècle par un type « un peu louche », d'après ses propres termes. Comme il avait été averti par nos services, il a aussitôt passé un coup de fil chez nous. Ensuite, il a retenu le gars, sous prétexte de marchandage et d'expertise, jusqu'à ce que nous arrivions pour serrer le type.

— Et alors ? fit Corentin, qui sentait l'excitation bien connue du chasseur s'emparer de lui.

— Alors, il est là, au commissariat ! répondit Romain Lapierre avec une certaine fierté dans la voix. J'ai pensé que ça vous intéresserait qu'on vous attende pour l'interrogatoire...

— Je veux, que ça nous intéresse ! s'exclama Boris, faisant sursauter la vieille dame à chien qu'il était en train de dépasser, sur le trottoir étroit. On est là dans dix minutes, un quart d'heure, gardez-le au frais !

— On dirait qu'il y a du nouveau, à cette heure... commenta Géraldine, lorsqu'il eut coupé la communication. Tu as la mine gourmande du lion qui vient de repérer une antilope un poil faiblard, Grand chef !

— Tu ne crois pas si bien dire, ma belle ! Allez, en route : direction la « maison poulaga », comme aurait dit le regretté San-Antonio !

Quatorze minutes plus tard, très exactement, Boris et Géraldine arrivaient devant l'entrée du commissariat de Toulouse.

L'hôtel de police était un bâtiment flambant neuf, de couleur rose comme il se doit, tout en longueur et flanqué à chaque extrémité d'une grosse tour en demi-cercle, abritant des bureaux. Il était situé le long du canal du Midi, dans un quartier en pleine rénovation, où les bâtiments en construction alternaient avec les terrains vagues, qui ne devaient pas être destinés à le rester très longtemps – vagues.

Après avoir montré patte blanche aux deux policiers en uniforme en faction devant la double porte grise, Boris et Géraldine pénétrèrent dans le

hall d'accueil. Où les attendait le lieutenant Jean-François Loisel.

Lequel se précipita droit sur Géraldine, en rosissant de plaisir. Avant qu'elle ait le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il la prit par les épaules, l'attira à lui et lui plaqua deux baisers appuyés, un sur chaque joue.

— Quel accueil agréable ! minauda Géraldine, avec quand même une petite lueur moqueuse dans son œil émeraude. Je sens que je vais venir plus souvent ici...

— Venez, on vous attend... c'est au premier étage... bafouilla Loisel, au comble du bonheur, après avoir rapidement serré la main de Corentin.

Celui-ci profita de ce que le jeune inspecteur fonçait vers l'escalier, pour se rapprocher de sa jeune collègue et lui glisser à l'oreille :

— Tu n'as pas honte, dis ? Donner de faux espoirs à ce malheureux garçon qui a l'air fou amoureux !

— Il n'est pas « fou amoureux », comme tu dis, il a juste envie de me sauter... répliqua calmement Géraldine. Tout ça pour pouvoir raconter à tous ses collègues, après notre départ, que les fliquettes parisiennes sont vraiment des allumées du réchaud et que c'est lui qui en a profité ! Non, crois-moi : quand un homme est *vraiment* amoureux d'une fille, il la regarde dans les yeux. Il s'y noie, même. Tandis que, lui, il ne mate que mon cul et mes nichons, depuis hier !

— Tu es une vraie romantique, finalement... soupira Boris, en se retenant de rire.

— Et puis, je vais te dire une chose, Grand chef : je ne vois pas pourquoi il n'y aurait que les hétéros qui auraient le droit de jouer les allumeuses !

— Vu comme ça, évidemment...

À la suite de Jean-François Loisel, ils pénétrèrent dans un bureau bien éclairé, donnant sur le canal du Midi et le boulevard de l'Embouchure. Ils découvrirent le capitaine Lapierre, assis derrière l'un des trois bureaux de la pièce, les deux autres étant inoccupés. Et, dans le coin gauche, assis sur une chaise et menottes aux poignets, un homme d'une trentaine d'années, petit mais très râblé, les cheveux noirs, sourcils broussailleux, traits grossiers, lèvres épaisses, les yeux petits et enfoncés dans leurs orbites.

Après avoir serré la main de ses deux collègues parisiens, Romain Lapierre leur désigna son prisonnier :

— Je vous présente le citoyen Sylvain Corrian, annonça-t-il d'une voix théâtrale. Un garçon méritant qui essaie de se faire une situation dans la vente d'objets anciens !

— Et alors ? C'est pas interdit, que je sache ! se rebiffa le dénommé Sylvain Corrian, en essayant de prendre un ton détaché.

— C'est pas interdit quand on vend des objets *qui vous appartiennent* ! gronda Romain Lapierre, en s'approchant de lui, les deux poings serrés.

Boris Corentin comprit qu'il risquait de braquer leur prisonnier, avec ses manières de flic « à l'ancienne », et il s'interposa entre eux. Mieux valait essayer d'instaurer un climat plus détendu, on gagnerait du temps. D'autant que, au premier regard, il avait jugé que Sylvain Corrian n'était qu'un petit escroc minable, sans envergure, et qu'il ne tarderait pas à leur dire tout ce qu'ils cherchaient à savoir. Suffisait d'un minimum de doigté...

— Bon, ça ne sert à rien de s'énerver, hein ? fit-il sur un ton conciliant, en arborant son plus bienveillant sourire. Je suis sûr que tout va très bien se passer... Et si on commençait par se débarrasser de ces bracelets disgracieux, hmm ?

Romain Lapierre comprit quelle tactique son homologue parisien souhaitait employer et il s'empessa de défaire les menottes de Corrian.

— T'as raison, ajouta-t-il pour faire bonne mesure. Après tout, il a plutôt l'air d'un brave gars, non ? Pas le genre à s'obstiner et à nous mettre en colère...

Les regards de Sylvain Corrian allaient de l'un à l'autre, très vite. Il était visiblement mal à son aise.

— Alors, attaqua Boris, en attirant une chaise à lui, pour s'asseoir en face de son interlocuteur, d'où est-ce qu'il sort, ce fameux pistolet ?

— Je l'ai trouvé... répondit Sylvain Corrian, sans prendre la peine d'y mettre la moindre conviction.

— Tu Tas trouvé où ?

— Ben... dans la rue...

— C'est évident ! railla Géraldine, qui s'était rapprochée. On trouve sans arrêt des pistolets de collection du XVIII^e siècle dans les rues ! Spécialement à Toulouse, d'ailleurs : la ville est connue pour ça...

— Tu sais, ça serait bien si tu arrêtais tout de suite de nous prendre pour des cons... soupira Romain Lapierre, en laissant tomber sur leur prisonnier un regard navré.

— Mais je vous assure que...

— Mon collègue a raison, soupira gentiment Boris Corentin. Tu te rends bien compte que plus tu nous balades, comme tu es en train de le faire, et plus tu aggraves ton cas... Tiens ! pour t'aider, je vais te mettre un peu sur la voie : ce ne serait pas rue de Périgord que tu l'aurais trouvé, ce joli petit pistolet ?

Sylvain Corrian devint brusquement très pâle, puis tout rouge, juste après.

— Ferme la bouche, mon biquet : t'as vraiment l'air demeuré, comme ça ! lui conseilla Géraldine.

— Alors ? insista Boris Corentin, très calmement. Tu veux que je te donne le numéro de la rue, ou tu te décides à nous raconter tout de suite ?

Le corps de Sylvain Corrian s'affaissa d'un coup, avec un gros soupir, faisant penser à un pneu trop gonflé que l'on vient de transpercer.

— Bon, ça va, ça va... grommela-t-il, les yeux obstinément baissés vers ses baskets. OK, je l'ai chouré, ce flingue. Chez une meuf que je venais de sauter avec des potes : au moment de repartir de chez elle, j'ai pas pu résister. Franchement, avec ce qu'on a fait pour elle, je pensais pas qu'elle aurait le culot de porter plainte, cette salope !

Les quatre policiers se regardèrent les uns les autres, avec la même stupéfaction dans les yeux.

C'était à n'y rien comprendre : ce type était en train d'évoquer le triple viol d'Angélique Couvelaire, comme s'il s'agissait d'une innocente partie de jambes en l'air ! Soit c'était le prince des bluffeurs, soit...

Le premier, Boris Corentin devina qu'il se passait quelque chose de pas normal. Une dimension de l'affaire venait brusquement de surgir, qui, jusqu'à présent, était restée totalement dans l'ombre. Il décida d'oublier complètement le pistolet pour repartir à zéro.

— La « meuf » en question, elle s'appelait bien Angélique Couvelaire, c'est ça ?

— Ouais, il me semble que c'est le nom qui était marqué sous la sonnette de sa porte... répondit Corrian sans s'émouvoir plus que ça.

Ses paroles furent accueillies par un lourd silence, finalement rompu par Géraldine :

— Attendez, attendez, il y a un truc que je ne pige pas là : vous venez de nous dire que vous étiez chez cette personne pour coucher avec elle, et, deux minutes plus tard, vous prétendez que vous ne connaissiez pas son nom ?

— Ben... non. En fait, je connaissais que son pseudo, exactement comme les deux autres gars : La Fille du Feu, elle se faisait appeler...

— Mais, enfin, où est-ce que vous l'avez rencontrée, cette femme ? explosa Romain Lapière, qui semblait complètement largué.

— Je crois que je commence à comprendre, fit alors Boris Corentin. C'était de la drague par internet, c'est ça ? Cette fameuse Fille du feu, tu l'as « levée » sur un *chat* du réseau, je me trompe ?

— Non, c'est exactement ça ! s'empressa de répondre Corrian, visiblement content de voir qu'on le comprenait enfin. Et les deux autres gars, c'est la même chose. Bonne affaire, d'ailleurs : elle était chaude comme l'enfer, ce soir-là ! Et quand elle nous a déballé ce qu'elle avait en tête, son petit scénario tordu, évidemment on a marché à fond...

— Et si tu nous le racontais, ce petit scénario tordu ? proposa calmement Boris Corentin.

Sans se faire prier, Sylvain Corrian leur décrivit le fantasme très particulier de leur correspondante, il leur raconta comment s'était déroulé le rendez-vous à Saint-Semin, avec les deux autres hommes, et leur arrivée chez la mystérieuse Fille du feu, me de Périgord.

— Et après ? insista Corentin, ça s'est passé comment, entre vous ?

— C'est-à-dire... c'est quand même un peu délicat... murmura Corrian, en jetant des regards furtifs en direction de Géraldine, debout à sa gauche.

— Tu peux y aller, va, je connais la vie et je ne suis pas spécialement coincée, côté cul ! le rassura cette dernière, avec un petit sourire en coin.

Muni de cette autorisation verbale, Sylvain Corrian raconta dans le détail tout ce que lui et les deux autres avaient fait subir à Angélique Couvelaire.

— Et elle, elle réagissait comment à tout ça ? demanda Corentin, lorsqu'il eut terminé.

— Ah ! ça, il faut dire qu'elle jouait vachement bien son rôle ! s'exclama Corrian. Vous l'auriez vue se tortiller dans ses liens, gigoter pour essayer de nous échapper, vous auriez jamais cm qu'elle était en train de prendre son pied !

— Peut-être parce qu'elle ne le prenait pas... murmura sombrement Géraldine.

Sylvain Corrian eut l'air étonné, presque scandalisé d'une telle supposition.

— Et qu'est-ce qui vous permet de croire un truc pareil, dites donc ? s'insurgea-t-il, en se redressant comme un petit coq piqué au vif. Avec l'autre, là, le Michel, je dis pas : il était chibré ouistiti et, du coup, elle a pas dû sentir grand-chose. Mais avec moi, elle avait de quoi s'amuser, je vous le dis sans me vanter ! Et je ne vous parle même pas du braquemart féroce du bamboula...

Il s'interrompit brusquement, dévisagea les quatre policiers tour à tour, avant de demander, d'une voix moins assurée :

— Mais, au fait, comment que ça se fait que vous vous intéressez à ce point-là à cette histoire de cul ?

Boris Corentin se pencha vers lui et plongea son regard froid dans le sien.

— Pour une raison toute bête, articula-t-il très calmement. Parce que, dès le lendemain matin, Mademoiselle Couvelaire a porté plainte pour viol contre les trois hommes cagoulés qui avaient abusé d'elle durant une partie de la nuit ! Accusation à laquelle on s'est permis d'ajouter la violation de domicile, pour faire bon poids...

Il eut l'impression que Sylvain Corrian allait se liquéfier sur place. Ses traits s'étaient brusquement affaissés, il était devenu d'une pâleur de cadavre, sa mâchoire inférieure tremblait et ses pupilles étaient dilatées par une sorte de stupeur horrifiée.

— Non mais... Non mais ça va pas la tête ! coassa-t-il, après avoir avalé sa salive avec la plus grande difficulté. Porté plainte pour viol ? Mais c'est elle qui nous a racolés sur Internet, je vous dis ! Elle nous avait même ouvert les deux portes de l'immeuble, plus celle de son appart, le soir où elle nous a

donné rendez-vous ! Alors ? C'est quand même bien le signe qu'on était attendu, ça, non ? C'est même pour ça qu'on y est allé franco, nous autres ! Parce que, au début, on était quand même un peu hésitant, faut bien le dire... On craignait un peu le coup fourré...

— Cette conversation que vous avez eue, sur Internet, avec votre... Fille du feu : vous étiez chez vous ? demanda Boris Corentin. Je veux dire : vous vous êtes connectés depuis votre ordinateur personnel ?

— Ben, oui... pourquoi ?

— On ne répond pas à une question par une autre question ! surtout dans ta situation ! le sermonna Jean-François Loisel, qui n'avait encore rien dit, mais prenait des tas de notes dans un petit carnet « Claire-fontaine » vert.

Boris Corentin fit un signe discret à Romain Lapierre et sortit dans le couloir. Il fut rejoint par le capitaine, et aussi par Géraldine, dévorée de curiosité.

— C'est vraiment une histoire de dingues ! soupira le Toulousain, en s'épongeant le front du revers de la manche droite.

— Reste à déterminer qui est vraiment dingue, dans cette histoire, répliqua Boris, le visage fermé. Romain, sans vouloir jouer les petits chefs, je crois que tu devrais dès maintenant envoyer une équipe au domicile de ce zigoto, afin de récupérer le disque dur de son ordinateur. Si on y trouve la trace de sa conversation avec cette fameuse Fille du feu, on saura qu'il nous a très probablement dit la vérité. Ce dont, entre nous, je suis déjà à peu près persuadé.

— Moi pareil, appuya Géraldine. Sinon, il n'aurait pas de lui-même évoqué cette soirée.

— Je m'en occupe tout de suite, s'empressa Romain Lapierre, en disparaissant à l'intérieur de son bureau.

— Cela dit, fit remarquer Géraldine lorsqu'elle fut seule avec Boris, j'ai comme l'impression que plus on découvre de trucs et plus cette affaire s'assombrit au lieu de s'éclaircir...

— Précise ta pensée... développe... l'encouragea Corentin, qui prenait goût à ce rôle de Pygmalion, avec sa jeune coéquipière.

— C'est simple, reprit Géraldine. Au départ, on avait une jeune femme agressée par trois violeurs qui s'étaient introduits chez elle, point barre. Ensuite, on découvre la photo de cette même jeune femme, visiblement prise au moment du viol en question, mais par un quatrième larron, dont personne n'a encore mentionné l'existence. Et on la trouve où, cette photo ? Sous le lit d'une prostituée parisienne qui vient d'être la troisième victime d'un tueur en série. Et, enfin, cerise sur le gâteau, on met la main sur l'un des violeurs, qui nous affirme tranquillement que s'ils se sont introduits chez leur victime, c'est parce que celle-ci leur avait demandé de venir, et leur avait même fixé les règles du scénario pervers qu'elle leur souhaitait voir mettre en œuvre avec

elle.

— Et tu en tires quoi, comme conclusions ? la relança Boris Corentin.

— Je ne sais pas trop... j'hésite... Peut-être qu'en effet c'est Angélique Couvelaire qui a manigancé tout ça et que, le lendemain matin, elle a été prise de remords et a balancé les trois autres aux flics.

— Ça ne tient pas, répliqua Boris, d'un ton catégorique. Dans ton cas de figure, elle se serait doutée que les policiers auraient eu vite fait de la confondre. Donc, *elle n'aurait pas* porté plainte ! Même si, par exemple, elle avait voulu se venger du type qui lui a barbé le pistolet de collection.

— Alors ? le pressa Géraldine, qui s'attendait presque à voir la solution surgir tout armée du cerveau de Corentin.

— Alors... rien ! répondit celui-ci. Je suis comme toi, je patauge. Il y a quand même une chose dont je suis à peu près certain : c'est que les trois violeurs ne sont que des pions, dans cette histoire. Ceux qui comptent, ce sont Angélique Couvelaire et l'inconnu qui a photographié le viol.

— Son complice ? suggéra Géraldine.

— Peut-être. Et je pense que le mieux serait de filer dès maintenant rue de Périgord pour en parler avec la principale intéressée, tu ne crois pas ?

— On est parti, Grand chef !

CHAPITRE VII



— Tu es certaine que tu ne m'en veux pas, pour hier soir ? demanda pour la deuxième fois Gérard Valois, le front baissé vers le tapis du salon.

Occupée à glisser un CD dans le chargeur de la platine, Angélique Couvelaire se retourna vers lui et le regarda avec un sourire attendri.

— Mais non, voyons, tu es bête ! dit-elle de sa voix naturellement douce et chaude. Et puis, c'est de ma faute : j'ai dû vouloir aller trop vite. J'ai été trop...

— Non, non, c'est moi ! s'empessa Gérard. Je ne sais pas ce qui m'a pris... Et pourtant, depuis que je te connais je suis attiré par toi, tu sais... Comme il y a bien longtemps que je ne l'avais pas été... C'est peut-être pour ça que j'ai... flanché, hier : il y avait trop longtemps que...

Il n'acheva pas et eut un geste vague de la main, un geste de découragement.

Angélique mit le disque en marche et vint s'asseoir tout contre lui, dans le canapé.

La voix chaude et un peu voilée de Serge Reggiani s'éleva dans la pièce :

Il suffirait de presque rien

Peut-être dix années de moins

Pour que je te dise je t'aime...

Gérard laissa sa tête aller contre l'épaule d'Angélique, qui se mit à caresser doucement ses cheveux blonds clairsemés. En se disant que rien n'était irrémédiablement gâché, entre son voisin et elle. Qu'ils pouvaient encore...

La sonnerie un peu grêle de la porte d'entrée les fit sursauter tous les deux.

— Tu attends quelqu'un ? demanda Gérard Valois en se redressant brusquement.

— Merde ! les deux flics : je les avais complètement oubliés, ceux-là !

— Des flics ? Mais quels flics ?

— Ils viennent de Paris, apparemment, répondit Angélique en se levant. Exprès pour me voir ! Toujours pour mon histoire, évidemment...

— Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien te vouloir ? fit Valois, sur un ton légèrement inquiet.

Angélique haussa les épaules, tout en se dirigeant vers l'entrée :

— J'en sais rien, moi ! Je suppose qu'ils vont me le dire rapidement...

Demeuré seul, Gérard Valois serra les poings. Ses paupières s'étaient mises à papilloter plus vite. Il n'avait aucune envie de rencontrer ces deux flics. Ni aucun autre flic, d'ailleurs. Il ne les avait jamais aimés...

Il se mit debout, au moment où Angélique revenait, accompagnée par un grand type brun à la carrure d'athlète et une jeune rouquine, plutôt jolie et appétissante. Qui, tous deux, eurent l'air surpris de le trouver là.

— Gérard... mon voisin du dessus, et aussi un ami... présenta rapidement Angélique. Je vous fais un café ?

— Non, merci, répondit Boris Corentin, avec un sourire. Mademoiselle, nous avons du nouveau à vous annoncer : l'un de vos... de vos agresseurs a été arrêté ce matin.

— Arrêté ? Mais c'est impossible ! s'exclama alors Gérard Valois, avant de se reprendre : je veux dire... comment est-ce que c'est possible, alors que les enquêteurs affirment depuis le début à Mademoiselle Couvelaire qu'ils n'ont pas le moindre indice ?

Il s'efforça de sourire et ajouta, sur un ton rasséréné :

— Enfin, ce ne sont pas mes affaires d'ailleurs, excusez-moi ! Angélique, je remonte chez moi. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je compte aller faire des courses tout à l'heure...

— Merci, Gérard, tu es un amour ! À plus tard...

Boris Corentin attendit que Valois fût sorti, et qu'Angélique eut coupé la

musique, pour lui raconter de quelle manière les policiers avaient mis la main sur Sylvain Corrian. Angélique l'écoula avec un intérêt passionné, ses narines palpaient et, par moments, un rictus de haine tordait ses lèvres pulpeuses.

Si elle jouait la comédie, pensait Corentin, elle la jouait vraiment très bien...

— J'espère que, grâce à ce salaud, vous allez rapidement mettre la main sur les deux autres ! gronda-t-elle, lorsque Boris se tut.

— Je l'espère aussi, répondit-il, sans se compromettre. Puis, sans transition : Vous connaissez Gérard de Nerval, Mademoiselle Couvelaire ?

Elle le regarda avec une certaine stupeur, avant de répondre, d'une voix mal assurée :

— Euh... oui... enfin, surtout de nom : je crois bien n'avoir jamais rien lu de lui, j'avoue ! Mais pourquoi est-ce que vous me demandez ça ?

— Les Filles du feu, ça ne vous dit rien ? insista Boris sans lui répondre.

— C'est le titre d'un de ses bouquins, non ? Mais, encore une fois, je ne comprends pas très bien...

Corentin l'avait observée attentivement, durant ce court échange. Angélique Couvelaire avait l'air sincèrement désarçonnée par ses questions bizarres, mais elle restait parfaitement sereine. Placide, même.

De deux choses l'une : soit elle était une comédienne consommée, soit elle ne comprenait réellement rien à ses allusions « nervaliennes ». Boris décida de mettre les pieds dans le plat.

— Mademoiselle Couvelaire, nous nous trouvons en fait devant un problème assez étrange, en se plantant juste en face d'elle. Sylvain Corrian, l'homme que nous avons arrêté ce matin, en possession de votre pistolet de collection, n'a fait aucune difficulté pour nous révéler que lui et les deux autres hommes cagoulés avaient des rapports avec vous.

— Il en a même parlé spontanément, sans que nous ayons besoin d'aborder le sujet, précisa Géraldine.

— Et il a vraiment eu l'air de tomber des nues, lorsque nous lui avons appris que vous aviez porté plainte pour viol... compléta Corentin.

Un air d'incompréhension totale se peignit sur les traits réguliers et sensuels d'Angélique.

— Mais... Qu'est-ce que... Qu'est-ce que ça veut dire ? balbutia-t-elle, en roulant des yeux égarés de l'un à l'autre des deux policiers.

— Ça veut dire que, toujours d'après Sylvain Corrian, reprit Boris, ce serait vous, sous le pseudonyme de « Fille du feu », qui les auriez dragués tous les trois sur internet et leur auriez donné rendez-vous à votre domicile, ce fameux soir. En leur décrivant minutieusement la manière dont vous souhaitiez voir se dérouler la... la rencontre : ligotage, bâillon, simulacre de viol, etc. Bref, pour Sylvain Corrian, ses deux acolytes et lui n'auraient rien

fait de plus que vous aider à réaliser un fantasme...

Angélique Couvelaire resta un moment comme statufiée, bouche ouverte, regard fixe. Puis, elle explosa :

— Mais c'est odieux ! Vous n'avez quand même pas cru une histoire aussi ignoble ?

De grosses larmes avaient jailli de ses yeux, son visage était devenu écarlate, elle était visiblement au bord de la crise de nerfs. Géraldine la prit par les épaules et la força doucement à s'asseoir sur le canapé, afin de l'aider à se calmer. Ce qu'Angélique réussit à faire plus ou moins, au bout d'une minute ou deux.

— Excusez-moi pour ma réaction, murmura-t-elle, d'une voix à peine audible. Mais c'est tellement atroce ! Penser que j'aurais pu, moi-même... Non, c'est insupportable !

Boris Corentin et Géraldine Hébert échangèrent un regard entendu : à moins d'être la plus grande simulatrice que la terre ait jamais portée, il leur semblait évident à tous les deux qu'Angélique Couvelaire n'était pas à l'origine de ce qui s'était passé, et qu'elle s'était réellement fait violer.

Ce qui ne contribuait pas à éclairer leur lanterne...

Boris poussa néanmoins le raisonnement à son terme, ne voulant négliger aucun détail :

— Ce qui est troublant, dans cette affaire, Mademoiselle Couvelaire, c'est que, comme l'avait promis la Fille du feu en question, les deux portes d'entrée de l'immeuble étaient ouvertes... et également celle de votre appartement !

Angélique réfléchit une seconde ou deux, les yeux dans le flou, avant de répondre :

— Pour les deux portes du bas, ça n'a rien de vraiment étonnant : moi-même, ça m'arrive régulièrement, en rentrant, de les trouver mal fermées, au moins l'une des deux. Quant à la porte de chez moi, là j'avoue que je ne comprends pas. Peut-être que je l'avais mal fermée ?

— Mais la personne qui a « convoqué » vos trois violeurs chez vous ce soir-là ne pouvait pas le savoir, fit observer Géraldine. En tout cas, elle ne pouvait pas tabler là-dessus. Il n'y aurait pas une de vos amies, ou un membre de votre famille, à qui vous auriez donné un double de vos clés ?

— Mais non, jamais ! répondit Angélique avec certitude. Vraiment je ne comprends pas...

Il restait à lui porter le dernier choc, et ce fut Corentin qui s'y colla :

— Mademoiselle Couvelaire, il nous reste encore une chose à vous apprendre... et pas la plus agréable, dit-il doucement, en la regardant dans les yeux.

Et, avec autant de ménagements que possible, il lui expliqua comment et pourquoi ils étaient venus de Paris pour la rencontrer, à cause de la photo de

son viol, trouvée sous le lit d'une prostituée sauvagement assassinée.

Bizarrement, Angélique reçut ce nouveau coup sans paraître y accorder la moindre importance. Comme si sa réserve d'émotion était d'ores et déjà épuisée et que rien ne pouvait plus l'atteindre.

— Une photo ? De moi et de ces... murmura-t-elle, d'une voix neutre. Mais, enfin, c'est impossible ! Qui donc l'aurait faite, cette photo ?

— C'est justement ce qu'on aimerait bien arriver à savoir, répondit Géraldine, en soupirant.

— Est-ce que nous pourrions voir votre chambre, Mademoiselle Couvelaire ? demanda Boris. Je veux dire : la pièce où...

— J'avais compris, assura Angélique, en se levant du canapé. Venez, c'est par là...

En entrant dans la chambre, Boris et Géraldine repérèrent tout de suite ce qu'ils cherchaient.

En face du lit, située très haut, quasiment au ras du plafond, se trouvait une fenêtre, partiellement masquée par deux petits rideaux jaune foncé, en tissu épais.

Une fenêtre qui donnait manifestement sur la cage d'escalier de l'immeuble. Boris Corentin la désigna à Angélique Couvelaire :

— C'est de là qu'a été prise la photo dont je vous parlais. De derrière cette fenêtre... Par un homme ou une femme qui est resté en dehors de l'appartement.

— Mais... Mais pourquoi ? bafouilla Angélique, en se tordant les mains nerveusement. Je ne comprends rien à tout ça ! Et ça me fait peur...

Boris Corentin la prit par les épaules, et la jeune femme se laissa aller contre lui, sans qu'il l'ait voulu.

— Je vous promets que nous allons éclaircir toute cette affaire rapidement, murmura-t-il à son oreille. Et vous n'avez aucune raison d'avoir peur !

Mais, pour ce qui était de sa dernière affirmation, il était loin d'en être persuadé lui-même.

*

* *

— Ah ! vous tombez bien, tous les deux ! s'exclama le capitaine Romain Lapierre, en voyant entrer Boris et Géraldine dans son bureau. Nos petits génies de l'informatique viennent de faire parler le disque dur de l'ordi de Sylvain Corrian et de m'installer le tout sur ma propre bécane ! Ça vous intéresse, qu'on découvre ça ensemble ?

— À ton avis ? répliqua Corentin, en sortant son paquet de cigarettes légères de sa poche. Au fait, on a encore le droit de fumer, dans votre commissariat ?

— Non, mais on s'en tartine le fondement... répondit tranquillement le Toulousain, en se fichant une gitane sans filtre dans le bec.

Comme s'il avait été averti par un sixième sens de l'arrivée de Géraldine, Jean-François Loisel fit irruption dans le bureau en moins de deux minutes. Il attrapa une chaise à la volée et vint s'installer près de la jeune femme. Vraiment tout près...

Groupés autour de l'ordinateur du capitaine Lapierre, les quatre policiers commencèrent à décrypter la longue conversation électronique que Sylvain Corrian avait eue, tout juste quatre semaines auparavant, avec la mystérieuse « Fille du feu ».

Après un échange de propos assez anodins, histoire que chacun des deux interlocuteurs prenne ses marques, « sente » son correspondant, on entrait dans le vif du sujet.

Rapidement, Boris Corentin comprit que Sylvain Corrian ne leur avait pas menti : c'était vraiment la Fille du feu qui lui avait proposé la soirée qui les intéressait. Et en avait fixé les règles avec précision et autorité.

À un moment, un détail attira son attention.

— Attends ! reviens un peu en arrière, s'il te plaît... demanda-t-il à Romain Lapierre, qui maniait la souris de l'ordinateur. Non, encore un peu avant... Voilà, ici !

Ensemble, ils relurent le paragraphe qui avait fait tiquer Corentin. C'était justement celui où la Fille du feu donnait ses instructions à ses trois correspondants :

Vous allez vous retrouver tous les trois, après demain soir, à onze heures et demie, à Saint-Semin, avait-elle écrit. Avec un exemplaire d'Intra-muros roulé à la main droite, pour vous reconnaître. Vous viendrez chez moi, rue de Périgord. Les deux portes du bas seront ouvertes, et celle de mon appart, au deuxième, également. Vous mettrez des cagoules sur vos visages, comme si vous étiez des cambrioleurs et vous entrerez, en principe pour me voler.

Là, en pénétrant dans ma chambre, vous me découvrirez endormi sur mon lit. Sans vous occuper de mes protestations ou de mes gestes de défense, vous me bâillonnerez et m'attacherez les mains, pour que je sois complètement à votre merci. Puis, vous abuserez de moi, tous les trois, de toutes les manières que vous voudrez. Mais, surtout, en faisant toujours comme si vous étiez de vrais violeurs, sans me parler, ni rien de tout ça !

Quand vous vous serez bien vidés les couilles, vous repartirez en me laissant attaché et bâillonné, comme des salauds de violeurs que vous êtes !

— Vous ne remarquez rien de bizarre ? demanda Boris aux trois autres.

— Euh... a priori, non... répondit Jean-François Loisel qui, sous prétexte de se rapprocher de l'écran, en profita pour s'appuyer contre l'épaule de Géraldine.

Celle-ci, les sourcils froncés, occupée à relire attentivement le passage en question, ne parut même pas s'en apercevoir.

— Bingo ! je crois bien que j'ai trouvé, Grand chef ! s'écria-t-elle brusquement. Il y a deux phrases qui ne vont pas. Celle-ci, d'abord : *Là, en pénétrant dans ma chambre, vous me découvrirez endormi sur mon lit*. Et, ensuite, celle-là : *Quand vous vous serez bien vidés les couilles, vous repartirez en me laissant attaché et bâillonné, comme des salauds de violeurs que vous êtes !*

— Et qu'est-ce qui te choque, là-dedans ? demanda Corentin, avec un petit sourire satisfait, tout fier que sa jeune coéquipière ait trouvé avant les deux autres.

— Les fautes d'accord ! répondit Géraldine, tout sourire. « Endormi », « attaché » et « bâillonné » devraient être au féminin...

— Exact ! fit Boris Corentin.

— C'est peut-être une simple faute d'inattention, fit remarquer Romain Lapierre. Vous savez, quand on pianote sur un clavier, on ne fait pas toujours attention à la grammaire ! Surtout quand on est en plein délire érotique, je suppose...

— Sauf que, si on reprend le reste du texte, on s'aperçoit que notre Fille du feu semble au contraire faire très attention à la manière dont elle écrit le français, le contra Géraldine. Sauf erreur de ma part, il n'y a pas une seule faute.

— Donc... l'encouragea Boris.

— Donc, je serais assez tentée d'en déduire qu'en fait c'est un homme qui a écrit ça ! triompha Géraldine. Au début de la conversation il a, en effet, fait attention à accorder ses participes au féminin. Et puis, peut-être en effet sous le coup d'une certaine excitation, il est revenu malgré lui à la forme masculine à laquelle il est habitué.

— C'est exactement ce que je pense, je n'aurais pas mieux dit ! l'appuya Boris, avec un petit clin d'œil, qui la fit rosir de plaisir et de fierté.

— En tout cas, chapeau : tu es drôlement forte, pour avoir repéré un truc pareil ! souffla Jean-François Loisel, en enveloppant sa jolie collègue parisienne d'un regard langoureux et béat.

— Du coup, enchaîna Romain Lapierre – qui, lui, ne se laissait pas distraire par les charmes de Géraldine –, il pourrait s'agir du même type qui a

pris la fameuse photo que vous avez trouvée sous le lit de la pute assassinée...

— De la prostituée ! rectifia Géraldine, sur un ton assez sec.

— Et alors ? Qu'est-ce que j'ai dit ? fit le Toulousain, sans paraître comprendre le sens de la remarque.

— Plus tard, les querelles sémantiques ! trancha Boris Corentin, avec un large revers de main. Là, on tient quelque chose d'intéressant, je trouve. Si Géraldine et moi voyons juste, on serait donc en présence d'un homme se faisant passer pour une femme désireuse de se faire violer. De se faire violer « pour rire », si je puis dire. Maintenant, on est évidemment face à trois questions essentielles. Les deux premières sont évidentes : qui est cet homme, et dans quel but a-t-il manigancé toute cette histoire compliquée ?

— Et la troisième ? demanda Jean-François Loisel. J'avoue que je ne vois pas...

— Moi, je crois que si, fit Géraldine : pourquoi est-ce que c'est tombé sur Angélique Couvelaire ? Autrement dit : est-ce que le piège a été conçu spécialement pour elle, ou, au contraire, est-ce qu'elle a été prise comme victime au hasard, seulement après la conception de l'intrigue ?

— Personnellement, il y a un détail qui me ferait plutôt pencher pour la première hypothèse, fit alors Boris, en écrasant son mégot dans le cendrier, à sa droite.

— Ah oui ? Et lequel ? s'enquit Romain Lapierre, qui semblait un tantinet largué, depuis quelques minutes.

— Le prénom de Mademoiselle Couvelaire, répondit Corentin : Angélique...

— Et alors ? fit le lieutenant Loisel.

— Alors, si mes souvenirs du lycée ne me trahissent pas, Angélique est le titre de l'une des nouvelles du célèbre recueil de Gérard de Nerval, répondit Boris, les yeux fixes et les traits durcis.

Il prit une profonde inspiration, avant de laisser tomber, d'une voix plus sombre :

— Angélique est l'une des « Filles du feu »...

CHAPITRE VIII



— Dépêche-toi un peu, mon gros chéri : Nanny n'a pas que toi à s'occuper, tu sais ! il y a d'autres enfants qui ont besoin de moi, aujourd'hui...

Assise sur le canapé du salon, Anita Lussan lissa machinalement les pans de sa blouse blanche immaculée et rajusta la petite coiffe de même couleur, posée sur ses cheveux blonds. Pour tromper son impatience, elle se leva et alla se planter face à la fenêtre, d'où elle pouvait découvrir la Seine, quatre étages plus bas, avec, sur la gauche, l'île de la Jatte et, un peu plus loin, les tours de la Défense. Une vue qui l'avait incitée, trois ans plus tôt, à acheter un trois-pièces dans cet immeuble moderne du front de Seine, à Levallois-Perret.

— Voilà, je suis prêt, Nanny... fit une voix masculine étouffée, venant du petit couloir conduisant aux autres pièces de l'appartement.

Anita Lussan se dirigea à grandes enjambées vers la salle de bains, où l'attendait son dernier « bébé » de la journée. Après celui-là, elle pourrait profiter d'un repos bien mérité. En tout cas à ses yeux.

Elle ouvrit la porte et se retrouva face à un homme d'environ 50 ans, au corps mou, aux épaules fuyantes, à la tête ronde et précocement dégarnie. Ses traits étaient flottants, incertains, impression encore renforcée par le léger strabisme de ses yeux délavés. Sa lèvre inférieure, perpétuellement humide, pendait légèrement. Bref, Jérôme Xantrailles était tout sauf un mâle

appétissant.

Mais Anita Lussan s'en fichait royalement. Pour elle, cet homme représentait deux cents euros facilement et rapidement gagnés, rien de plus.

Car Anita Lussan, 32 ans, pratiquait le plus vieux métier du monde, depuis quatre ans. Avant cela, elle avait exercé une profession plus « sortable » : puéricultrice. Jusqu'au jour où sa vie avait brusquement bifurqué, à la suite de sa rencontre avec un homme aux fantasmes érotiques très particuliers. En le fréquentant, elle avait soudain pris conscience qu'elle gagnerait beaucoup plus d'argent, et se fatiguerait bien moins, en recevant chez elle des hommes partageant la même passion, des « pervers » très particuliers, assez peu nombreux, bien sûr, mais parfaitement ciblés, pas emmerdants, pas agressifs pour deux sous et payant bien.

Et c'est justement l'un d'eux qui se tenait à présent face à elle, debout au milieu de la salle de bain carrelée de bleu pâle, uniquement vêtu d'une couche pour adulte.

Un bébé.

Un bébé de 50 ans, mais un bébé tout de même.

Un bébé tout disposé à lui lâcher deux cents euros, voire plus, pour, une demi-heure ou une heure durant, être réellement traité comme tel.

Pour le moment, Jérôme Xantrailles dévorait sa « nanny » des yeux, la lèvre inférieure humide, ne perdant rien des gestes qu'elle faisait pour disposer la grande serviette éponge rose sur la gigantesque table à langer, qu'elle s'était fait fabriquer exprès par un artisan de Saint-Ouen : conscience professionnelle oblige...

Juste à côté se trouvait une large cuvette de plastique jaune, remplie d'une eau légèrement fumante, sur laquelle flottait une grosse éponge, du même rose que la serviette : Anita Lussan avait le sens de l'harmonie...

— Allez, en place ! déclara soudain Anita, avec ce sourire tendrement maternel qui faisait fondre la plupart de ses « bébés ». On va le faire tout beau tout propre, ce gros poupon rose !

Avec des mouvements un peu fébriles, Jérôme Xantrailles grimpa sur la planche et s'installa à plat dos sur la serviette, d'une douceur tiède, délicieuse. Puis, ramenant les talons vers ses fesses, il écarta les genoux et ne bougea plus.

Totalement passif, aussi béatement confiant qu'un authentique nourrisson.

Avec des gestes d'une délicatesse qui lui faisait honneur, mais en même temps d'une précision toute professionnelle, Anita commença à défaire un à un les adhésifs qui maintenaient la couche que son client venait tout juste d'enfiler, avant qu'elle ne le rejoigne dans la salle de bain.

Jérôme Xantrailles sentit son sexe durcir et gonfler, à l'intérieur de la cellulose épaisse et moelleuse de son étrange sous-vêtement.

En tournant légèrement la tête sur le côté, il pouvait apercevoir les deux gros seins blancs et un peu mous de sa nanny, jouant librement sous sa blouse blanche.

Il ne put résister au désir de tendre le bras et de plonger sa main dans l'échancrure, afin de palper cette chair douce, moelleuse, veloutée, agrémentée de deux larges aréoles presque brunes.

Avec un petit sourire indulgent, Anita lui prit le poignet et écarta cette main baladeuse de son opulente poitrine.

— Est-ce que tu vas rester tranquille, petit vicieux ? le gronda-t-elle, d'une voix caressante. Ces jeux-là ne sont pas encore de ton âge, vilain !

En même temps, ses doigts habiles continuaient d'écarter les pans entrecroisés de la couche. Lorsqu'elle replia le dernier entre les cuisses de son « bébé », le sexe dur et noueux de Jérôme jaillit à l'air libre et, comme un ressort brusquement lâché, vint frapper son ventre rebondi et blanc, avec un claquement mou.

— Mais regardez-moi donc ce gros zizi tout dur ! s'exclama joyeusement Anita, en effleurant la verge frémissante du bout de l'index. On dirait la bite d'un vrai petit homme, ma parole ! Bon, il va s'agir de nettoyer tout ça...

Anita saisit la grosse éponge rose dans la cuvette et la pressa légèrement, avant de l'approcher du bassin de Jérôme, qui tremblait littéralement d'impatience.

Il ne put retenir un sourd gémissement, lorsque sa nanny pressa doucement l'éponge contre son membre viril, tendu à l'extrême.

Anita entreprit de le laver, sur toute sa longueur, s'attardant à plaiser sur les zones les plus sensibles, montant jusqu'à l'extrémité de la verge dure, avant de redescendre vers les bourses frémissantes, nichées entre les cuisses un peu grasses de Jérôme Xantrailles.

Parfois, elle s'aventurait encore plus loin, allant presser son éponge dégoulinante contre le petit œillet brun et plissé, dissimulé entre les fesses grasses et blanches de son grand et gros bébé. Ce qui, à chaque fois, provoquait chez lui un sursaut de tout le corps.

Lorsqu'elle estima que le lavage avait assez duré, Anita rejeta l'éponge dans la cuvette et saisit une petite serviette éponge rose, afin de procéder au séchage.

Le contact du tissu moelleux était si doux que Jérôme crut qu'il allait jouir séance tenante. Ce qui lui était déjà arrivé deux ou trois fois, et il en avait ressenti une très nette frustration. À cause de l'argent « foutu en l'air », mais pas seulement : il tenait à vivre l'intégralité de son petit scénario...

Anita sentit que son client était particulièrement « énervé », comme elle disait, et elle abrégua la cérémonie du séchage autant qu'elle le put.

À mesure qu'elle officiait, sa respiration était devenue plus courte. Sa

lourde poitrine montait et descendait plus rapidement sous sa blouse, et ses joues rondes s'étaient colorées de rouge, tandis que son regard devenait plus fixe, plus intense, lorsque ses yeux se posaient sur le membre épais qu'elle caressait au moyen de la serviette.

Car même en passant « professionnelle », Anita ne s'était pas blasée pour autant. Et, avec certains clients particulièrement gentils, il lui arrivait encore de ressentir elle-même un certain trouble, un émoi diffus dans toute sa personne qui était de l'ordre de l'excitation érotique.

— Bon ! voilà, on est tout propre à présent ! murmura-t-elle, en posant la serviette sur le bord de la baignoire. Il n'y a plus qu'à talquer ces petites fesses-là, pour éviter de vilaines rougeurs à mon gros poupon rose...

Anita saisit le tube de talc, en fit sauter le bouchon, et l'inclina au-dessus du sexe gonflé à bloc de Jérôme. Elle tapota le fond du récipient de plastique, et une fine pluie blanche se répandit sur la verge noueuse et sur les testicules.

Lorsqu'elle jugea qu'il y en avait assez, elle reposa le tube sur la desserte du lavabo. Puis, après avoir frotté ses paumes l'une contre l'autre, elle saisit délicatement la virilité impatiente et entreprit de la masser. Doucement, d'abord, par un lent mouvement tournant, comme si elle manipulait un gros boudin de pâte à modeler, qu'elle aurait voulu rendre plus long et plus mince.

Puis, remplaçant ce geste par un mouvement de va-et-vient plus classique, elle accéléra sensiblement les mouvements de son poignet.

Au même moment, Jérôme tendit le bras et plaqua sa main sur la croupe large et rebondie de sa nurse, palpant ses grosses fesses à travers le fin tissu de sa blouse.

Cette fois, Anita le laissa faire. Même, elle se pencha légèrement en avant et écarta ses cuisses pleines, cambrant les reins pour faire saillir sa croupe imposante et profondément fendue.

Souvent, à ce stade de leur petit scénario, elle espérait confusément que son partenaire allait enfin s'enhardir un peu, glisser sa main sous sa blouse et prendre possession de son ventre en feu. Espoir toujours déçu : Jérôme se contentait de palper ses fesses par-dessus le tissu. Comme si, en tant que « bébé », il n'avait même pas l'idée qu'il aurait pu, éventuellement, aller plus loin...

Au frémissement qui agitait tout le corps de son client, Anita comprit que le dénouement était proche. Elle accéléra encore le va-et-vient de son poignet, serrant les doigts plus fort autour de la hampe noueuse et chaude.

Le résultat ne se fit pas attendre. Le corps de Jérôme se raidit, il émit un long gémissement rauque, et le plaisir jaillit de sa verge gonflée, retombant en une fine pluie laiteuse, dont les gouttes allèrent se perdre dans le blanc plus éclatant du talc qui parsemait son ventre.

— Eh bien ! on dirait qu'il ne me reste plus qu'à le laver de nouveau, ce gros vilain ! murmura Anita, le visage rouge et les yeux brillants.

Elle passa un petit bout de langue rose sur ses lèvres brillantes, se pencha en avant et happa délicatement dans sa bouche la virilité encore dure et gonflée, en léchant la tête tuméfiée avec une sorte d'avidité gourmande.

En se disant que, dès que Jérôme Xantrailles aurait quitté son appartement, excitée comme elle l'était maintenant, elle en serait quitte pour une petite séance de caresses en solo, sur le canapé du salon...

*

* *

Anita Lussan venait tout juste de se laisser tomber dans son canapé, lorsqu'on sonna à sa porte. Comme Jérôme Xantrailles était parti depuis moins de deux minutes, elle crut que c'était lui qui revenait parce qu'il avait oublié quelque chose, ce qui lui était déjà arrivé une fois. Et comme il s'agissait de ses clés de voiture, il avait bien été obligé de remonter...

Persuadée de se trouver face à son client, elle alla ouvrir dans la tenue qui était la sienne, à savoir sa blouse déboutonnée, largement ouverte sur son corps intégralement nu.

Elle fut très surprise de se retrouver face à face avec un petit homme moustachu, dont le visage lui était vaguement familier, bien qu'elle sache avec certitude qu'il ne s'agissait ni d'un voisin ni d'un de ses « bébés ».

Son visiteur rougit violemment, en découvrant ce corps de femme opulent, quasiment offert, juste sous ses yeux. Anita rabattit précipitamment les pans de sa blouse devant son ventre et sa poitrine, et se sentit rougir également.

— Monsieur ? Qu'est-ce que... Je peux faire quelque chose pour vous ? baffouilla-t-elle, avec un sourire forcé.

Le petit homme plongea la main dans sa poche et la ressortit avec une plaque de policier, qu'il lui exhiba sous le nez :

— Capitaine de police Aimé Brichot. J'aimerais avoir une petite conversation avec vous, Mademoiselle Lussan... Puis-je entrer, s'il vous plaît ?

Brusquement, tout reprit sa place dans l'esprit d'Anita et elle « remit » son visiteur. C'était un flic de la Brigade mondaine ! Le coéquipier de ce superbe gosse... Comment s'appelait-il, déjà ?... Ah ! oui : Corentin ! Boris Corentin. Celui-ci, il n'avait rien d'un « bébé », mais, à l'époque où elle avait eu affaire à lui, Anita ne lui aurait quand même pas fait de mal...

Boris Corentin et Aimé Brichot étaient venus la trouver à propos de son tout premier « bébé », celui qui avait, ensuite, décidé de son changement de métier : Lionel Cortambert. Lequel avait assassiné sa femme, avant de péter complètement les plombs. [11]

Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien lui vouloir, aujourd'hui ? se demandait Anita, en l'escortant jusqu'au salon.

— Je peux vous servir quelque chose à boire, inspecteur ? proposa-t-elle, avec un sourire engageant.

J'allais justement m'octroyer un petit whisky...

— Merci, « jamais pendant le service », comme disent mes pseudos collègues dans les téléfilms policiers ! répondit Aimé Brichot, un peu ironique, en l'invitant d'un geste à s'asseoir dans le canapé.

Lui-même s'installa dans le fauteuil de velours rouge qui lui faisait face.

— Mademoiselle Lussan, attaqua Aimé Brichot, je viens vous voir au sujet de votre amie, Sylvie Prévault...

Anita Lussan sursauta et le regarda d'un air vaguement soupçonneux :

— Et comment vous savez que nous sommes amies, Sylvie et moi ?

— C'est un peu notre boulot, de savoir ces choses-là, vous savez...

— Et qu'est-ce qu'elle a bien pu faire, Sylvie, pour que la Brigade mondaine s'intéresse à elle ?

Visiblement, Anita Lussan ne savait pas encore que son amie avait été assassinée. Elle allait probablement avoir un choc. C'était le genre de nouvelles qu'Aimé Brichot ne s'était jamais complètement habitué à devoir annoncer...

— Mademoiselle Lussan, Sylvie Prévault a été assassinée, il y a trois joins, probablement par un de ses clients...

Dans un premier temps, Anita Lussan resta sans réaction, son regard n'exprimant rigoureusement rien. Puis, son visage devint écarlate et de grosses larmes se mirent à couler le long de ses joues rondes.

— Merde ! c'est pas vrai... murmura-t-elle, la gorge serrée, en tournant la tête vers la grande fenêtre donnant sur la Seine. Mais pourquoi ? Comment ?

Sans attendre la réponse, Anita Lussan se leva brusquement du canapé et se dirigea vers le petit bar d'angle, situé entre la fenêtre et la télévision à écran plat. Elle en sortit une bouteille de whisky Glenfiddich, déjà bien entamée. Elle se tourna vers Aimé Brichot :

— Vous êtes sûr que vous n'en voulez pas une petite goutte, inspecteur ?

Brichot déclina pour la seconde fois, d'un geste de la main droite.

— Eh bien ! moi, si ça ne vous fait rien, je vais m'en servir une rasade : j'en ai vraiment besoin...

Brichot la vit remplir le verre d'un bon tiers... et le vider cul sec, avant de se resservir la même dose.

Anita revint s'asseoir dans le canapé, son verre à la main, et elle parut se tasser sur elle-même, comme une petite vieille, le regard dans le vague et les traits inexpressifs.

Soudain, tout son corps se tendit, ses yeux devinrent fixes et ses lèvres s'ouvrirent d'elles-mêmes.

— Quand est-ce que vous m'avez dit qu'elle était morte ? souffla-t-elle, d'une voix changée.

— Il y a exactement trois jours, répondit Aimé Brichot. Entre huit heures du soir et minuit, d'après le rapport du médecin légiste. Pourquoi ?

Anita avala sa salive avec difficulté, avant de répondre, d'une voix de plus en plus nouée :

— Parce que je suis allée la voir chez elle, justement ce soir-là ! répondit-elle dans un souffle.

Aimé Brichot se redressa et se pencha vers elle, en proie à une excitation nouvelle.

— Vous avez vu Sylvie Prévault le soir de sa mort ? insista-t-il, sur un ton pressant.

— J'ai dit que j'étais allée la voir, pas que je l'avais vue ! corrigea Anita Lussan, qui se reprenait rapidement et retrouvait sa maîtrise d'elle-même.

— Vous seriez bien aimable de vous expliquer...

— C'est tout simple. Ce soir-là, j'avais un peu le moral dans les chaussettes et j'ai décidé de sortir. Une fois dehors, comme j'avais pas envie de traîner toute seule, je me suis dit que je pourrais aller débaucher Sylvie et l'emmener vider deux ou trois verres dans un endroit sympa.

— Et alors ?

— Alors, je suis arrivée devant son immeuble aux alentours de neuf heures et demie. Au moment où un type appuyait sur l'un des boutons de l'interphone. Et je l'ai entendu dire : « Sibylle ? C'est moi... » La porte s'est ouverte et le mec a disparu dans le hall de l'immeuble. Comme Sibylle est le nom de guerre de Sylvie quand elle bosse, j'ai pigé que le type était un client à elle, qu'elle se faisait un petit extra en nocturne, ce qui n'est pas son genre. Elle est comme moi, Sylvie, en principe : les mêmes horaires qu'un fonctionnaire ! Moi, je dis toujours...

— Bref ! la coupa Aimé Brichot.

— Donc, je suis allée prendre un verre au bistrot encore ouvert le plus proche, en me disant qu'elle n'en aurait sans doute pas pour très longtemps à expédier son client. Je suis revenue environ trois quarts d'heure plus tard, j'ai sonné... et personne ne m'a répondu. J'en ai déduit que Sylvie avait dû sortir, une fois son client reparti et je suis rentrée chez moi.

Anita Lussan passa sa main sur son front, avant d'ajouter à voix basse :

— Quand j'y pense maintenant : elle était peut-être déjà morte, quand j'ai sonné...

— C'est probable, fit doucement Aimé Brichot. Dites-moi, ce client : il était comment ? Vous pourriez me le décrire ?

— Je l'ai pas vu beaucoup, et à moitié de dos, mais enfin, je veux bien essayer... Il n'était pas très grand, à peu près comme moi, je dirais... Blond, pas mal dégarni, un visage très fin, pour ce que j'ai pu en voir.

— Quel âge ? demanda Aimé Brichot, qui notait tout ce que lui disait la prostituée, dans le petit calepin de moleskine noire qui ne le quittait jamais.

— Je dirais une trentaine d'années, répondit Anita Lussan, après une courte réflexion. Peut-être un petit peu plus, c'est difficile à dire...

Puis, elle ajouta :

— Ce que j'ai bien remarqué, par contre, c'est qu'il avait de très belles mains, grandes, avec de longs doigts fins... Les femmes sont très sensibles aux mains des hommes, vous saviez ça, inspecteur ?

Aimé Brichot se surprit à jeter machinalement un coup d'œil rapide à ses propres mains...

— Vous croyez que c'est ce type qui a tué cette pauvre Sylvie ? demanda la prostituée. C'est vraiment affreux, quand j'y repense... Et il l'a tuée comment ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, répondit Brichot assez sèchement.

Il n'avait pas très envie de rentrer dans les détails de ce meurtre particulièrement horrible, au risque de voir son interlocutrice piquer une crise de nerfs.

— C'est un secret d'État ? tenta d'ironiser la jeune femme, mais on sentait que le cœur n'y était pas.

— Ça vous apporterait quoi, de savoir ce genre de choses ? se contenta de demander doucement Aimé Brichot, bien décidé à ne pas perdre de temps en s'attardant chez la prostituée plus qu'il n'était nécessaire.

En fait, en se félicitant d'avoir retrouvé aussi rapidement la trace d'Anita Lussan – ce qui lui avait pris à peine plus d'une journée –, il n'avait plus qu'une hâte, c'était de sortir de son appartement.

Pour communiquer à Boris Corentin et Géraldine Hébert le signalement qu'il venait d'obtenir de l'assassin présumé de Sylvie Prévault.

Car, plus le temps passait, plus il se sentait d'accord avec les hypothèses de sa flèche.

Le meurtrier des trois prostituées parisiennes devait très probablement venir de Toulouse.

CHAPITRE IX



Parvenu à la petite porte métallique, Gérard Valois s'immobilisa et tendit l'oreille.

Qu'est-ce que c'était que ce bruit sourd et régulier, cette cadence solennelle, presque funèbre, qui trouait la nuit silencieuse, sans qu'il soit capable de déterminer d'où elle venait exactement ?

Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait de son propre cœur. Ou bien du battement du sang à ses tempes, il ne savait pas trop.

En tout cas, ça venait de lui.

Il resta un long moment immobile, les yeux mi-clos, adossé au mur arrière de la grande bâtisse abritant l'institut des Papillons blancs, afin de se calmer.

Il était presque une heure du matin.

L'air froid et sec était parfaitement immobile, et les grands arbres dénudés du parc semblaient comme frappés d'une mort subite, changés en squelettes de pierre, levant vers le ciel étoilé leurs bras tordus et décharnés, innombrables.

Lorsque le battement sourd, à ses tempes, fut redevenu presque inaudible, Valois décida qu'il était temps de poursuivre ce qu'il était venu accomplir. En tremblant légèrement, il posa sa main sur la poignée de la porte.

Qui donc lui avait dit, un jour qu'il était ici en visite, que la petite porte arrière, donnant sur la lingerie, n'était jamais fermée même la nuit ? Il ne s'en souvenait pas, n'empêche que le tuyau était bon.

La porte s'ouvrit, avec un très léger grincement de ses gonds, qui lui parut énorme, dans le silence de la nuit. Plus loin, la seconde d'après, un hibou se mit à hululer doucement. Ce qui, bizarrement, rassura Gérard Valois.

Il se glissa à l'intérieur du bâtiment et referma soigneusement la porte derrière lui.

Maintenant, le plus délicat restait à faire. Il lui fallait traverser la lingerie déserte, rejoindre le hall principal, grimper l'escalier jusqu'au premier étage, puis obliquer à droite dans le secteur B, où se trouvait la chambre d'Aurélia.

Tout ça sans se faire voir de quiconque, sinon son plan entier s'écroulerait d'un coup.

Heureusement, à une heure aussi avancée, même les infirmières de garde devaient lire ou somnoler dans leur local. Mais il suffirait que l'un des malades se mette à hurler pour que l'une ou l'autre en sorte... et tombe nez à nez avec lui.

Il fallait jouer serré...

En fait, Gérard Valois atteignit la double porte du secteur B sans le moindre problème, ce qui lui parut du meilleur augure pour la suite.

Il remonta le large couloir sombre, uniquement éclairé par les veilleuses situées au-dessus de chaque porte de chambre, dans un silence absolu. Il avait pris soin de se chausser de baskets – alors qu'il avait horreur de ça –, afin de ne pas se faire bêtement repérer en marchant.

Arrivé devant la chambre n° 8, il s'arrêta un instant, histoire d'évacuer une nouvelle fois la tension nerveuse qui s'était accumulée en lui.

Puis, après avoir pris une profonde inspiration, il poussa le verrou, abaissa la poignée de la porte et entra dans la chambre silencieuse, et faiblement éclairée par les petits lampadaires de l'esplanade, un étage plus bas.

Aurélia dormait, sur le côté, face à lui, le bras gauche replié sous sa tête, le corps légèrement en chien de fusil. Ses longs et épais cheveux noirs faisaient comme une large corolle de nuit autour de son visage très pâle. Sa longue tunique blanche s'était retroussée sur tout un côté et laissait voir les jambes parfaites de la dormeuse, jusqu'au haut de ses cuisses pleines.

Une fois de plus, Gérard fut frappé par l'incroyable beauté de sa sœur aînée.

Une beauté qui l'avait frappé pour la toute première fois, avec plus de violence que n'importe quelle foudre, exactement quinze ans plus tôt.

Une nuit de fin d'hiver, exactement semblable à celle d'aujourd'hui...

Il était quelques minutes avant minuit, ce soir-là, lorsque Gérard Valois s'était éveillé en sursaut, en proie à une sourde inquiétude, dans son lit

d'adolescent, au premier étage du petit hôtel particulier familial, situé me Mage, dans le quartier de la cathédrale Saint-Étienne.

Il avait 16 ans.

Il avait d'abord eu un mauvais rêve, dont il ne conservait d'ailleurs aucun souvenir.

Gérard était sur le point de se rallonger, lorsque le bruit qui l'avait éveillé recommença. C'était comme des pas furtifs, dans le couloir, faisant légèrement craquer le vieux parquet.

L'adolescent se dit qu'il devait être le jouet de son imagination, qu'il dormait encore à moitié, lorsque, soudain, les craquements du parquet s'accompagnèrent de chuchotements à peine perceptibles.

Ils durèrent si peu de temps, et furent tellement faibles que, une fois encore, Gérard se dit qu'il avait dû rêver. Que le fait d'être seul avec sa sœur dans la grande maison devait le rendre plus réceptif à tous les bruits ordinaires.

Ses parents étaient partis passer la soirée chez leurs amis d'Avrencourt, à une trentaine de kilomètres de Toulouse, et, au départ, il était prévu que Gérard les accompagne, tandis qu'Aurélia, d'un tempérament foncièrement solitaire, avait choisi de rester seule à la maison. Mais, au dernier moment, Gérard s'était senti un peu « patraque » et il avait préféré demeurer avec sa sœur.

Il se recoucha, s'efforçant au calme. Déjà ses paupières s'alourdissaient, lorsqu'un cri bref, nettement perceptible cette fois, déchira l'air chaud et confiné de sa chambre.

Un cri poussé par Aurélia, sa sœur de deux ans plus âgée que lui, ça ne faisait pas le moindre doute.

Gérard tendit l'oreille, pour écouter si elle allait crier de nouveau, mais rien ne se produisit. Il s'apprêtait à se rendormir, en se disant qu'elle avait dû rêver elle aussi, mais une sorte d'instinct le poussa finalement à sortir du lit.

Pieds nus, en pyjama, le cœur battant un peu trop vite, il se glissa dans le long corridor qui rejoignait l'escalier de chêne, en passant devant la chambre de sa sœur.

Cette fois, il perçut très nettement une sorte de remue-ménage étouffé, en provenance, précisément, de la chambre d'Aurélia.

Dont la porte était entrebâillée.

Il s'avança lentement, en frôlant le mur lambrissé du couloir, et risqua un œil par le mince entrebâillement.

Ce qu'il découvrit le cloua littéralement sur place de stupeur et d'effroi, et il eut l'impression que son cœur allait s'arrêter de battre séance tenante.

Il y avait trois hommes, dans la chambre d'Aurélia. Trois inconnus au visage cagoulé.

L'un d'eux était encore complètement habillé, tandis que le deuxième, torse nu, était en train de dégrafer son jean. Quant au troisième, il était déjà entièrement nu.

Et, debout au bord du lit, arborait sans la moindre gêne une incroyable érection.

Gérard comprit évidemment tout de suite ce que les trois intrus avaient l'intention de faire.

Car Aurélia, sa sœur, se tordait sur son lit, les mains liées à l'un des montants de bois sculpté, un bâillon sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Et, surtout, elle était entièrement nue, sa chemise de nuit brodée gisant, déchirée, au pied du lit.

Dans le cerveau frappé de stupeur de l'adolescent, des injonctions contradictoires se mirent à fuser :

Fonce sur ces trois types et délivre ta sœur !

Va te planquer !

Descends téléphoner à la police !

Sauve-toi avant d'être repéré !

Mais Gérard Valois restait cloué là, incapable de détacher ses yeux du corps de sa sœur, qu'il découvrait pour la première fois, en tout cas depuis que, devenue adolescente, elle avait cessé de se balader nue devant lui.

Ses regards caressaient fiévreusement les deux seins ronds et fermes, s'attardant sur les aréoles rose tendre et les adorables petits boutons fichés en leur centre. Puis, ils descendaient le long du ventre sinueux et blanc, pour tenter d'aller percer le mystère dense et noir de la toison qui s'épanouissait entre les cuisses d'Aurélia. Avant de remonter vers la courbe moelleuse de la poitrine à la perfection toute juvénile.

Et puis, surtout, il y avait les trois intrus cagoulés. À présent, ils étaient nus tous les trois, leurs sexes pointés en direction du corps sans défense de leur future victime.

— C'est que c'est du gibier de premier choix, ça, Madame ! s'exclama l'un d'eux, d'une voix grasse, en s'asseyant au bord du lit et en posant sa grosse main aux phalanges noires de poils en haut de la cuisse d'Aurélia, qui rua dans ses liens pour lui échapper.

— Ouais, t'as pas tort, Hector ! ricana un autre, en se penchant pour frotter son membre épais et dur contre la tendre poitrine de l'adolescente. Je crois qu'on va pas s'emmerder...

— Dommage qu'on soit obligé de la laisser bâillonnée, pour ne pas rameuter le voisinage, fit remarquer le troisième : j'aurais bien planté ma

queue entre ces jolies lèvres, moi !

— T'auras qu'à te dédommager dans son petit cul ! lui lança le premier qui avait parlé : à cet âge-là, elle a encore jamais dû se faire enculer et elle doit être bien étroite, et tout et tout !

C'est alors que Gérard prit conscience d'une chose qui le frappa avec violence.

Les trois hommes parlaient à voix haute, sans se gêner le moins du monde.

Comme s'ils pensaient êtres seuls dans la maison avec leur victime.

Or, justement, ils *auraient dû* l'être. Si Gérard était allé dîner comme prévu, avec ses parents, chez les d'Avrencourt. Ce qui signifiait que ces trois hommes, ou au moins l'un d'entre eux, étaient au courant de la vie de famille des Valois.

Que, peut-être, *ils faisaient partie de leurs proches*. Ce qui expliquait aussi les cagoules, destinées à dissimuler un ou des visages facilement identifiables par Aurélia.

Anéanti par cette idée, Gérard voulut faire demi-tour et aller se cacher au plus profond de la maison. Pour ne plus penser à ce cauchemar.

Mais, au même moment, ses yeux se posèrent de nouveau sur le corps nu et sans défense de sa sœur.

À l'instant précis où, après lui avoir soulevé les jambes et écarté largement les cuisses, l'un des hommes en cagoule venait de pénétrer son sexe, de toute la puissance de sa virilité formidablement érigée.

Cette vision, totalement nouvelle pour lui, mais à laquelle il rêvait pratiquement chaque soir, avant de s'endormir, cloua Gérard sur place.

Bouche ouverte, pupilles dilatées, front moite de transpiration, il regardait l'énorme piston de chair noueuse aller et venir dans l'intimité distendue d'Aurélia, tandis que l'un des deux autres types continuait de frotter sa verge entre ses seins, qu'il pressait à deux mains, en soufflant comme un bœuf à l'attelage.

Et, à sa grande honte, Gérard sentit son propre sexe s'ériger dans son pantalon de pyjama. Au point qu'il dut faire un effort pour ne pas y glisser sa main...

— Attends, on va faire autrement, décréta le troisième homme, qui ne faisait encore rien. Mets-toi sur le dos et prends cette salope sur toi : ça me permettra de m'occuper de son petit cul en même temps.

— Ça joue ! fit le premier, en se retirant du ventre d'Aurélia, avec un bruit de succion qui acheva d'enfiévrer l'esprit et le corps de Gérard, derrière la porte entrebâillée.

Le violeur roula sur le dos et, empoignant sa victime à bras-le-corps, il la plaça sur lui, à plat ventre. Puis, empoignant son sexe d'une main, il le braqua

au jugé en direction du mystère touffu qu'il avait commencé de violenter. Et, d'un seul coup de rein, il s'y enfonça de nouveau.

Aussitôt, celui qui avait parlé se plaça à genoux entre les cuisses de ses complices, saisit Aurélia sous le ventre afin de lui surélever la croupe.

Puis, l'agrippant aux hanches, il pointa sa verge noueuse et brune vers le petit anneau plissé, niché entre ses fesses rondes et fermes.

D'un seul mouvement de hanche, il s'engloutit jusqu'à la garde, entre les reins encore inviolés de sa victime. Laquelle eut un terrible soubresaut, sous le coup de fouet de la douleur. Mais, solidement maintenue par ses deux violeurs, prise en tenaille entre leurs deux corps massifs, elle ne parvint pas à se soustraire au double assaut qui la perforait de toutes parts.

De son poste d'observation, Gérard pouvait voir les deux virilités, qui lui semblaient énormes, aller et venir dans le ventre et entre les fesses de sa sœur, en cadence, sur un rythme de plus en plus soutenu.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le troisième homme se caressait à pleine main, tout en frottant l'extrémité de son sexe sur les joues baignées de larmes d'Aurélia.

À la fois horrifié et fasciné par ce spectacle bestial, monstrueux, c'est à peine si Gérard se rendit compte que sa main se glissait entre son ventre et l'élastique de son pyjama. Lorsqu'il en prit finalement conscience, il était en train de se masturber frénétiquement, et déjà au bord de la jouissance.

Une jouissance qui le faucha exactement en même temps qu'elle atteignait les deux violeurs de sa sœur, qui se répandirent en elle en poussant d'affreux râles de plaisir.

Quelques secondes après, le troisième homme jouit à son tour, aspergeant le visage ravagé d'Aurélia de longs et épais filaments blanchâtres.

Le corps encore frémissant de l'orgasme qui venait de le secouer, Gérard se dépêcha de rejoindre sa chambre. Il plongea dans son lit, le cœur battant à tout rompre, comme s'il allait éclater et jaillir tout sanglant de sa poitrine, en lui déchirant les côtes au passage.

Dans sa tête, tout se mêlait, inextricablement : la honte, la peur, le remords avec l'excitation. Une excitation qui, malgré l'impétueux jaillissement de sa semence, quelques secondes plus tôt, n'avait pas faibli le moins du monde.

Tout cela ne formait plus qu'une bouillie épaisse, engluant son cerveau, le surchauffant, au point qu'il crut qu'il allait définitivement perdre la raison.

Mais ce n'était pas à lui qu'il était échu de devenir fou, à l'issue de cette terrible nuit...

Bientôt, il entendit du bruit dans le couloir, puis des voix d'hommes, qui, persuadés d'être seuls dans la maison, ne se gênaient pas pour parler fort.

Et, en plus, ils riaient. De ce rire gras et satisfait des hommes en bande qui

viennent de prendre leur plaisir. Un rire que leur crime rendait ignoblement complice.

Gérard entendit leurs pas faire gémir les marches de l'escalier, puis claquer sur le vieux carrelage du hall. Enfin, il perçut le léger grincement de la porte d'entrée en train de s'ouvrir, puis le bruit sec qu'elle faisait toujours lorsqu'on la refermait derrière soi.

Les trois hommes étaient partis.

Gérard bondit hors de son lit et se précipita à la fenêtre, dont il écarta prudemment la lourde tenture bordeaux. De dos, il vit les violeurs de sa sœur s'éloigner tranquillement vers le fond du parc. Et il se dit qu'ils allaient s'en aller par l'impasse du Canard, qui bordait l'arrière de la propriété, pour rejoindre ensuite la rue du même nom, donnant sur la place des Carmes. Ni vus ni connus.

Après avoir encore attendu quelques minutes, des fois qu'ils auraient l'idée saugrenue de revenir sur leurs pas, Gérard Valois se décida enfin à sortir de sa chambre.

Il était temps d'aller rejoindre Aurélia.

Il la découvrit dans la même position : bâillonnée et les poignets liés à l'un des montants du lit, entièrement nue, le corps secoué de sanglots silencieux.

Il avait prévu de s'exclamer, de jouer la surprise, l'incompréhension, l'horreur, etc., mais rien ne lui vint. Il se contenta de se précipiter vers le lit, de dénouer les mains de sa sœur et de lui ôter son bâillon.

Aussitôt, Aurélia se précipita dans ses bras et le serra contre elle à lui faire mal.

— Gérard, si tu savais ! murmura-t-elle, d'une voix entrecoupée. J'ai eu tellement peur qu'ils aillent jusqu'à ta chambre et qu'ils te fassent du mal !

L'adolescent eut l'impression que la honte pénétrait dans son cerveau comme un fer rouge. Ainsi, pendant qu'elle subissait ce triple viol monstrueux, Aurélia n'avait pensé qu'à lui ! À lui qui, pendant tout ce temps, dévorait le « spectacle » des yeux en se masturbant frénétiquement...

En quelques courtes phrases à peine cohérentes, la jeune fille raconta ce qu'elle venait de subir, à son frère qui le savait déjà, pour n'en avoir pas perdu une miette...

— Viens ! couche-toi près de moi et serre-moi fort ! le supplia-t-elle pour finir, sans paraître se soucier de sa complète nudité. Je ne supporterai pas de rester seule, après ce... avec ces...

Le cœur battant à tout rompre, le sang à la tête, Gérard se glissa près d'elle sous la couette et lui ouvrit ses bras. Lorsque le corps tiède et moelleux vint se serrer contre le sien de tout son long, lorsqu'il sentit sa poitrine s'écraser doucement contre son torse, il crut qu'il allait jouir une deuxième fois. Dans

la pénombre de la chambre, il se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang, dans l'espoir que la douleur qu'il s'infligeait parviendrait à chasser l'excitation terrible qui continuait de le tenailler.

Gérard parla longuement à sa sœur, autant pour tenter de chasser les pensées érotiques qui le taraudaient que pour essayer d'apaiser Aurélia.

— N'ais pas peur, petite sœur... lui murmurait-il tout près de l'oreille, tandis que ses narines palpaient de sentir l'odeur de sa peau. Papa et Maman vont bientôt rentrer... On va tout leur raconter, et Papa prendra les choses en mains. Ces ignobles porcs seront arrêtés et ils paieront pour ce qu'ils t'ont fait, je te le jure...

Le frère et la sœur finirent par s'endormir, étroitement enlacés. La dernière pensée consciente de Gérard, avant de sombrer dans un sommeil lourd et agité, fut une véritable prière aux allures de blasphème :

« Mon Dieu, je vous en supplie, faites qu'Aurélia ne s'aperçoive pas à quel point je bande... »

Ils furent réveillés en sursaut peu après quatre heures et demie du matin. Par le carillon de la porte d'entrée, résonnant avec une insistance étrange, inquiétante, dans toute la maison silencieuse.

Aussitôt, Aurélia, que son sommeil avait écartée de son frère, se précipita à nouveau dans ses bras. Tout son corps tremblait de manière convulsive.

— C'est eux ! souffla-t-elle, d'une voix méconnaissable, au bord de la crise de nerfs. Ils reviennent pour me prendre ! Ça va recommencer !

Gérard se rendit compte que, contrairement à sa sœur, il se sentait en pleine possession de ses moyens, la tête froide et les idées claires.

— Ne dis pas de bêtise, Aurélia, dit-il d'une voix très calme, en caressant doucement ses longs cheveux noirs. Tu crois que s'ils avaient décidé de revenir, ils sonneraient à la porte ?

L'argument frappa la jeune fille et eut le don de la calmer presque instantanément.

— Mais alors... qui est-ce que ça peut être, à une heure pareille ? Et pourquoi est-ce que ni Papa ni Maman ne vont voir ? Ils doivent pourtant être rentrés !

Brusquement, tandis qu'il sortait du lit de sa sœur, Gérard eut la certitude que quelque chose d'épouvantable allait leur tomber dessus. Quelque chose d'encore pire que ce qu'avait subi Aurélia, quelques heures plus tôt.

Une certitude que les deux policiers, en bas, ne purent que lui confirmer.

Monsieur et Madame Valois avaient eu un grave accident, deux heures plus tôt, en rentrant de chez leurs amis. En voulant éviter un motard qui venait en sens inverse et s'était déporté sur leur voie de circulation, ils avaient quitté la route et étaient allés percuter le mur d'enceinte d'une maison, à pleine vitesse.

Madame Valois était morte sur le coup.

Quant à son mari, il était décédé peu après son arrivée à l'hôpital de Toulouse, sur la table d'opération où les chirurgiens tentaient l'impossible pour enrayer les multiples hémorragies internes dont il souffrait.

En quelques secondes, cette nuit-là, Aurélia et Gérard Valois s'étaient retrouvés orphelins.

Seuls au monde.

Seuls avec le terrible secret du viol de la jeune fille, qu'ils ne pourraient plus, désormais, partager avec personne...

Dans la pénombre de la chambre d'Aurélia, au premier étage des Papillons blancs, Gérard Valois dut faire un réel effort pour extraire ses pensées de ce passé qui ne parvenait pas à passer. Qui n'y parviendrait sans doute jamais.

Aurélia et lui étaient restés seuls, dans la grande maison de la rue Mage. Comme la jeune fille était majeure, qu'ils n'avaient plus aucune famille, et que leurs parents leur laissaient largement de quoi subvenir à leurs besoins, il n'y avait pas eu de problème particulier avec la Justice.

Sur le plan personnel, c'était autre chose...

Dès le soir suivant, Aurélia avait décrété qu'elle se sentait incapable de dormir seule. Et Gérard, dès lors, avait pris l'habitude de partager le lit de sa sœur.

Chaque fois qu'il s'allongeait auprès d'elle, les mêmes images revenaient l'assaillir : celles d'Aurélia, nue, ligotée et bâillonnée, subissant les assauts virils de ses trois violeurs. Et, chaque fois, au lieu d'en ressentir de l'horreur, Gérard sentait son sexe s'ériger.

Ce qui ne pouvait que se produire avait fini par arriver, un soir de décembre. En venant se glisser entre les bras de son frère, comme elle le faisait parfois lorsque ses propres angoisses étaient trop fortes, Aurélia avait appuyé sa cuisse sur sa virilité dure et gonflée.

L'espace d'une seconde ou deux, le cœur battant très vite, Gérard s'était dit qu'Aurélia allait le chasser de son lit. Peut-être même que, scandalisée, dégoûtée, elle allait le rejeter hors de sa vie...

Il avait eu le souffle coupé, lorsque les doigts d'Aurélia s'étaient lentement glissés entre son ventre et l'élastique de son pyjama, pour venir s'enrouler doucement autour de sa verge palpitante.

La suite s'était déroulée comme la chose la plus naturelle du monde. Leurs bouches s'étaient cherchées et trouvées ; Aurélia avait ouvert ses jambes pour accueillir sur elle le corps nerveux de son frère ; elle avait poussé un long soupir de bonheur lorsque le membre frémissant avait pris possession de son intimité en feu.

Un peu plus tard, ils s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre, Aurélia serrant toujours dans sa main la virilité qui venait de la faire jouir intensément. Et sans éprouver ni l'un ni l'autre le moindre soupçon de culpabilité pour la consommation de cet inceste.

Depuis la mort de leurs parents, ils se considéraient comme seuls, au milieu d'un monde uniformément hostile. Par conséquent, il leur semblait parfaitement naturel que « ça » aussi, reste exclusivement entre eux deux.

Ils s'étaient endormis sans se douter que le prix à payer allait être terrible.

Tout en caressant très doucement les cheveux de sa sœur endormie, Gérard Valois se rendit compte que de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Sa pauvre sœur au regard vide, folle, définitivement absente d'elle-même.

Leur liaison secrète avait duré quelques années. Mais, plus le temps passait, plus Aurélia se rongait de culpabilité. Et comme elle n'avait jamais parlé à personne du triple viol qu'elle avait subi, le soir même de la mort de ses parents, elle continuait d'y penser chaque jour, presque chaque heure, d'une manière de plus en plus douloureuse.

C'est la conjonction de cette souffrance lancinante et de sa culpabilité morale qui avait fini par la faire basculer de l'autre côté du miroir, plonger dans cette folie muette dont elle n'était plus ressortie depuis.

Après avoir tenté, durant plusieurs mois, de la garder auprès de lui, dans la grande maison familiale, qui devenait de plus en plus sinistre, avec son parc à l'abandon, Gérard avait compris qu'il ne pouvait plus s'occuper de la malade tout seul, qu'il allait y laisser ses dernières forces.

Alors, il avait cherché ce qui se faisait de mieux, en matière d'accueil des gens qui, comme Aurélia, avaient perdu pied dans le monde réel. Et il avait trouvé les Papillons blancs.

Pour pouvoir payer chaque mois les sommes très élevées que lui réclamait l'institution, il avait dû vendre la maison de la rue Mage et se réfugier, comme locataire, dans le petit appartement de la rue de Périgord. Et, en plus de l'argent qu'il avait tiré de cette vente, presque tous les revenus du capital laissé par ses parents passaient dans l'entretien d'Aurélia. Qui, enfermée dans un monde où personne qu'elle n'avait accès, ne se rendait compte absolument de rien...

Quant à Gérard, il payait également d'une autre manière, bien plus lourde à supporter encore. Depuis quinze ans, depuis ce premier soir où il s'était enfoncé avec délices dans le ventre brûlant de sa sœur, il n'avait jamais été capable de faire l'amour à une autre fille qu'elle. Et ce n'était pas faute d'avoir persévéré.

Autant d'essais, autant d'échecs.

Pour échapper à ce qu'il tenait pour une authentique malédiction, il avait tout tenté. Y compris les choses les plus extrêmes, les plus dangereuses. Mais rien, jusqu'à présent, n'y avait fait. Aujourd'hui, il ne lui restait plus qu'un mince, un très mince espoir.

Un espoir qui s'appelait Angélique Couvelaire.

Angélique, si douce, si gentille, si compréhensive, si sensuelle ; Angélique qui ressemblait tellement à Aurélia qu'elle devait lui avoir été donnée pour la remplacer. Rien que son prénom était déjà un signe.

Un signe qui, peut-être, lui était envoyé depuis l'au-delà par sa mère, amoureuse de la prose de Nerval, au point d'avoir baptisé son fils comme lui, et sa fille comme l'une de ses plus troublantes héroïnes...

Mais, s'il voulait enfin que se termine ce long cauchemar, Gérard savait qu'il lui restait une dernière chose à accomplir. Pour qu'Angélique puisse réellement prendre la place d'Aurélia, il devait avoir la force de ce dernier geste.

Il caressa avec un peu plus d'insistance le visage très pâle de sa sœur, qui ouvrit les yeux. Ses yeux si beaux, mais au regard si terriblement vide...

— Aurélia, mon bel amour... murmura Gérard, tandis que la pauvre folle, le reconnaissant, se serrait convulsivement contre lui. Ma petite chérie, je suis venu te dire adieu... Nous ne nous verrons plus sur terre... Il le faut, tu comprends ? Sinon, je sens que je vais devenir fou à mon tour... Je vais aller rejoindre Angélique, tu sais, je t'ai déjà parlé d'elle. Mais, pour ça, pour que je puisse être heureux, peut-être, il faut que tu acceptes le sacrifice que je suis venu te demander. Il le faut, Aurélia, ma douce ! Il le faut... il le faut... Il le faut...

CHAPITRE X



La Peugeot 307 gris métallisée, mise à disposition de Boris Corentin et Géraldine Hébert par leurs collègues toulousains, remontait lentement la majestueuse allée bordée d'une double rangée de platanes, faisant crisser les petits gravillons blancs sous ses pneus.

Au moment où les deux policiers parisiens débouchaient sur la large esplanade, un gros soleil pâle émergea au-dessus du toit des Papillons blancs.

Devant le perron étaient stationnées trois voitures de police non banalisées, et le remue-ménage, un peu partout, semblait considérable.

— Je crois qu'on est arrivé... murmura Boris Corentin, en coupant le contact.

— On dirait bien, oui... répondit en écho Géraldine, avant de sortir de la voiture.

Partout, aux fenêtres, on voyait apparaître et disparaître les têtes des pensionnaires de l'institut, pour qui tout ce remue-ménage inhabituel devait constituer une source d'excitation pour les uns, peut-être aussi de peur pour les autres ; en tout cas d'intérêt.

Après avoir montré leurs plaques aux deux policiers en faction près de l'entrée du bâtiment, chargés de filtrer les allées et venues, Boris et Géraldine pénétrèrent dans le hall. Ils furent accueillis par un homme d'une bonne

quarantaine d'années, mince, les yeux clairs, très blond, dont le visage juvénile s'ornait d'un mince collier de barbe.

— Docteur Adrien Luzancy, se présenta-t-il, d'une voix presque trop grave pour son physique de jeune homme. On m'a prévenu de votre arrivée. Je n'ai pas très bien compris pourquoi la Brigade de répression du proxénétisme s'intéressait à la mort de l'une de mes pensionnaires, mais je suppose que vous allez me l'expliquer...

Il était un peu moins de huit heures du matin lorsque Boris Corentin avait reçu un appel du capitaine Romain Lapierre sur son portable, alors que Géraldine Hébert et lui prenaient leur petit déjeuner, dans la chambre de la jeune femme.

— Boris ? Il s'est produit cette nuit un truc qui pourrait vous intéresser, lui avait annoncé le policier toulousain. Une pensionnaire de l'institut psychiatrique des Papillons blancs a été assassinée cette nuit, dans sa chambre. Une certaine Aurélia Giuliani. Et tu sais comment on l'a tuée ?

Le cerveau de Corentin s'était mis aussitôt en branle, pour fournir la réponse la plus plausible :

— On lui a crevé les deux yeux jusqu'à atteindre le cerveau ? avait-il suggéré au bout d'une seconde ou deux.

— Exact, avait confirmé Lapierre. D'après le médecin légiste, qui est déjà sur place, ça a dû se produire entre onze heures du soir et trois heures du matin, il sera plus précis après autopsie, bien sûr...

— Et tu dis que la morte s'appelle ?...

— Aurélia Giuliani, pourquoi ?

— Pour rien. Bon, on file sur place, Géraldine et moi. On se tient au courant, d'accord ?

Depuis, Boris Corentin ne cessait se demandait si le nom de la victime était un effet du hasard ou non.

Aurélia : encore le prénom de l'une des héroïnes de Gérard de Nerval...

Une Fille du feu.

Le directeur des Papillons blancs et les deux policiers venaient d'être rejoints par une jeune infirmière blonde, au visage agréable et sensuel, au regard brillant, dont la blouse moulait les formes épanouies d'une manière qui ne pouvait pas relever du simple hasard...

En s'approchant, elle gratifia Géraldine d'un regard appuyé, et, après un rapide examen de toute sa personne, un sourire engageant se dessina sur ses lèvres pleines.

— Tenez, justement, voici Mademoiselle Julie Carrez, l'infirmière qui, cette nuit, était en charge, entre autres, du secteur B, où a eu lieu le... enfin, vous me comprenez, dit le docteur Luzancy. Mais on serait peut-être mieux dans mon bureau, pour discuter...

— On vous suit, opina Boris Corentin, mais Géraldine l'arrêta d'un geste :

— On n'a peut-être pas besoin d'être deux, si ?

J'irais bien faire un tour dans ce fameux secteur B, histoire de voir à quoi ça ressemble...

— Pas de problème, on se retrouve après ici même, acquiesça Corentin, sans pouvoir retenir un petit sourire narquois.

L'échange de regards entre sa coéquipière et la jeune infirmière blonde ne lui avait pas échappé...

— Vous voulez que je vous serve de guide ? proposa Julie Carrez d'une voix douce, presque caressante, dès que les deux hommes se furent éloignés.

— J'allais vous en prier... lui répondit Géraldine sur le même ton, en plongeant son regard émeraude dans les grands yeux bleu clair de l'infirmière, dont les pommettes rondes rosirent légèrement.

— Venez, c'est au premier...

Dans l'escalier, consciente que Géraldine montait derrière elle, la jeune femme accentua le roulement de sa croupe ferme et rebondie.

L'entrée dans le secteur B était gardée par deux policiers en uniforme, mais la plaque de Géraldine accomplit l'effet sésame qu'on attendait d'elle. Et les deux jeunes femmes purent pénétrer dans la chambre n° 8, où se trouvait le corps d'Aurélia Giuliani.

Autour du lit s'affairaient trois membres de la Brigade scientifique, qui terminaient de passer la pièce au peigne fin. Le médecin légiste – aussi grand et efflanqué que le docteur Flutiaux était petit et rondouillard – était en train d'enlever ses gants de chirurgien. Aux questions de Géraldine, il répondit par monosyllabes, d'un ton contrarié, comme s'il se sentait profondément offensé de devoir collaborer avec la police, et surtout avec la police parisienne.

— Pour le reste, il vous faudra attendre mon rapport d'autopsie, conclut-il, d'une voix franchement désagréable. Si toutefois vos collègues de Toulouse veulent bien vous le communiquer !

— Je vous remercie de votre grande gentillesse... murmura Géraldine, en lui offrant son plus éclatant sourire.

Le médecin quitta la chambre, sans paraître avoir perçu l'ironie du propos.

Géraldine s'approcha du lit, afin d'examiner le corps sans vie d'Aurélia Giuliani. Les traits de son visage très pâle n'avaient pas subi la moindre déformation, et semblaient ceux d'une femme simplement endormie. Mais, à la place de ses yeux, il n'y avait plus que deux horribles trous noirâtres, partiellement obturés par des croûtes de sang séché.

— Putain, c'est pas vrai... balbutia Julie Carrez, qui s'était approchée du lit elle aussi. Je crois que je vais tomber dans les vaps...

Géraldine se retourna vers l'infirmière qui, en effet, était d'une pâleur presque aussi grande que celle de la gisante. Elle s'appuyait d'une main

contre le mur ripoliné et semblait près de tourner de l'œil.

Géraldine la prit par les épaules et l'entraîna de force vers le couloir... sous l'œil un peu ironique des trois policiers scientifiques, habitués à ce genre d'horreur.

Une fois hors de la chambre, Julie se laissa aller contre le corps souple de Géraldine, qui sentit la volumineuse poitrine de l'infirmière s'écraser contre la sienne, vu qu'elles faisaient à peu près la même taille.

Elle referma ses bras autour des épaules de la jeune femme, plus troublée qu'elle ne voulait bien l'admettre.

— Pour une infirmière, vous me paraissez bien sensible... plaisanta-t-elle, histoire de la détendre en peu.

— Je suis infirmière en psychiatrie, répliqua Julie, en s'écartant légèrement de Géraldine. C'est un domaine où on n'a pas tous les jours l'occasion de retrouver l'un de ses malades avec deux trous sanglants à la place des yeux ! Ça vous gênerait qu'on continue notre petite conversation dans le local des infirmières de garde ?

Sans attendre la réponse de Géraldine, elle l'entraîna vers la porte qui se trouvait juste à droite de l'entrée du secteur B. Elle ouvrait sur une pièce claire, dont les deux fenêtres donnaient sur l'esplanade du château. Pièce semblable dans son aménagement à tous les bureaux d'infirmières de tous les hôpitaux que Géraldine avait eu l'occasion de fréquenter.

— Ça, c'est pour le boulot, fit Julie Carrez, avec un drôle de petit sourire, et ça c'est pour piquer un petit roupillon... ou plus, si affinités !

Elle venait d'ouvrir une porte située à gauche, et Géraldine, en s'avançant, découvrit une deuxième pièce, sans fenêtre, avec un petit coin cuisine garni d'étagères, quatre chaises, une table... et un lit à une place.

Julie Carrez alla s'asseoir sur le lit, les bras rejetés vers l'arrière, position qui fit saillir sa volumineuse poitrine, les jambes légèrement ouvertes. Comme les deux derniers boutons de sa blouse n'étaient pas attachés, Géraldine avait une vue plongeante sur les cuisses pleines de l'infirmière, jusqu'au petit triangle bleu ciel de sa culotte.

Elle sentit une bouffée de chaleur venir lui empourprer le visage... et une autre, beaucoup plus troublante, se loger au creux de son ventre.

« Ma fille, du calme ! se gourmanda-t-elle. N'oublie pas que tu es quand même là pour bosser... au moins dans un premier temps ! »

— J'aimerais bien que vous me parliez de cette Aurélia... dit-elle, en essayant de détacher son regard du corps alangui de l'infirmière.

— Vous ne voulez pas venir vous asseoir, d'abord ? murmura Julie, d'une voix engageante. Et puis, ça serait plus *cool* si on se tutoyait, non ?

Prudemment, Géraldine voulut dire qu'elle était très bien debout. Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Par contre, ses jambes la portèrent

directement jusqu'au lit, où elle se laissa tomber, près de Julie.

Vaincue.

— J'aimerais bien que tu me parles de la victime... répéta-t-elle, d'une voix plus sourde, tandis que l'infirmière se rapprochait insidieusement d'elle, jusqu'à ce que leurs cuisses entrent en contact l'une avec l'autre.

Docilement, l'infirmière lui déroula à grands traits la « fiche médicale » d'Aurélia Giuliani, que Géraldine nota en abrégé sur son petit carnet Claire-fontaine.

— Elle recevait des visites ? demanda-t-elle, en essayant de ne pas se laisser saouler par le délicat parfum fruité qui émanait de l'infirmière.

— Très peu, et d'une seule personne : de son frère, Gérard, répondit Julie, en effleurant comme par mégarde la main de sa voisine, qui ne put s'empêcher de frissonner.

Géraldine nota le nom de Gérard Giuliani.

— Ah ! non, tu te goures ! lui fit remarquer Julie, penchée sur elle. Le frangin, il ne s'appelle pas Giuliani, mais Valois. Gérard Valois.

— Comment ça se fait ? s'étonna Géraldine, en s'efforçant de faire abstraction du sein doux et ferme qui s'appuyait avec insistance sur son bras.

— Je me suis posé la même question, quand je suis arrivée ici, il y a trois ans, et je suis allée voir dans le dossier d'Aurélia, répondit Julie Carrez. En fait, ils ne sont frère et sœur que par leur mère. Le père d'Aurélia, Salvatore Giuliani, est mort d'un cancer foudroyant du poumon quand Aurélia avait huit mois. Sa mère s'est remariée presque aussitôt, trois mois après, je crois, avec André Valois, qui a élevé Aurélia comme sa propre fille, mais sans jamais l'adopter, apparemment.

— Ce qui fait qu'elle a gardé le nom de son père biologique, compléta Géraldine, sans cesser de prendre tout en note. Je suppose que le frère a été prévenu : comment ça se fait qu'il ne soit pas là ?

— Le docteur Luzancy essaie de le joindre depuis plus d'une heure maintenant, mais y a pas moyen. Il ne répond ni chez lui, ni sur son portable... répondit Julie, qui semblait de plus en plus agitée.

Elle se tourna vers Géraldine, avança la tête et posa ses deux mains sur ses genoux. Ses yeux brillaient d'un éclat nouveau, et un drôle de petit sourire trouble flottait sur ses lèvres brillantes et charnues.

— Il y a une chose que je ne t'ai pas encore dite, à propos d'Aurélia Giuliani et de son frère... souffla-t-elle sur un ton lourd de sous-entendus.

— Et quoi donc ?

— Certaines fois, quand il venait la voir, ils... ils baisaient ensemble !

Géraldine en resta bouche bée.

— Tu es sûre ? murmura-t-elle.

— Certain : je les ai vus plusieurs fois, par le guichet de la porte de la chambre, assura Julie, le rouge aux joues. C'est même les seuls moments où cette pauvre Aurélia semblait retrouver des réactions humaines. Parce qu'elle jouissait, cette cochonne, excuse-moi de te le dire !

Géraldine rangea son petit carnet dans la poche intérieure de son blouson. En se disant, avec un certain regret, qu'elle allait devoir quitter l'appétissante et aguicheuse infirmière, pour aller rendre compte de tout ce qu'elle venait d'apprendre à Boris Corentin.

— Bon... il va falloir que j'y aille, maintenant... dit-elle, en faisant mine de se lever.

Mais Julie Carrez la saisit par le poignet, la forçant à se rasseoir sur le lit.

— Attends-moi, j'ai fini mon service, murmura l'infirmière, en se levant. Le temps de me changer et je te suis...

Julie défit rapidement les trois boutons de sa blouse et s'en débarrassa d'un simple mouvement d'épaules. Elle apparut uniquement vêtue d'un soutien-gorge à balconnets assorti à sa minuscule culotte, du même bleu pâle que ses yeux.

Sa respiration s'était brusquement accélérée, imprimant à ses seins volumineux et fermes, dont les pointes semblaient prêtes à percer la fine dentelle du soutien-gorge, un mouvement quasi hypnotique.

— Tu sais, je connais bien le docteur Luzancy : il est bavard comme une pie, quand il s'y met... murmura-t-elle, d'une voix plus rauque. À mon avis, tu as tout le temps, avant de retrouver ton collègue...

Bref, elle s'offrait.

Géraldine se dit qu'il était toujours très mal élevé de refuser un cadeau, surtout quand il était fait d'aussi bon cœur.

Elle prit Julie par la main, pour l'inciter à se rasseoir près d'elle.

Tout naturellement, leurs lèvres se joignirent, et Géraldine sentit la main de Julie se faufiler sous son blouson, pour venir emprisonner l'un de ses seins, à travers le tissu de son tee-shirt vert foncé.

Alors, emportée par la vague de sensualité torride qui émanait de Julie pour venir la submerger, elle renversa l'infirmière sur le lit, avec une sorte d'emportement ; à la fois sauvage et douce...

*

* *

Il était près de midi, lorsque Boris Corentin et Géraldine Hébert se retrouvèrent dans le hall d'accueil des Papillons blancs.

Au premier coup d'œil, Boris comprit qu'il s'était passé « quelque chose »

entre sa jeune collègue et l'infirmière blonde et pulpeuse qui descendait l'escalier à sa gauche. Rien qu'à voir la manière dont les deux jeunes femmes ne pouvaient s'empêcher de se regarder.

Des regards furtifs mais intenses, et débordants de reconnaissance...

Il les vit s'embrasser sur les deux joues... mais très près du coin des lèvres. Et il ne fut pas dupe de la manière dont Géraldine enveloppait du regard la silhouette de l'infirmière, tandis que celle-ci quittait les Papillons blancs, d'une démarche souple et sensuelle.

— Alors ? Tu n'as pas perdu ton temps, j'espère ? fit-il gentiment, avec un petit sourire en coin.

Géraldine rougit, se sentit rougir... et, du coup, rougit encore plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Grand chef ? demanda-t-elle, sur un petit ton de défi qui ne sonnait pas tout à fait juste, en remontant du bout de l'index ses lunettes rondes sur son petit nez retroussé.

— Mais... rien de spécial ! répondit innocemment Boris. Je voulais juste savoir si tu avais pu apprendre des trucs intéressants... Pour le reste, ça ne me regarde pas du tout, je t'assure !

Géraldine se détendit d'un coup, inspira une grande goulée d'air et se mit à rire.

— Bon, OK, je vois que t'as déjà pigé que Julie et moi, on a pas mal sympathisé et que...

— Sympathisé, hein ? souligna gentiment Boris, pendant qu'ils se dirigeaient vers leur voiture de service.

— Bon, d'accord : on s'est envoyé en l'air, asséna Géraldine avec un aplomb tranquille. On en avait envie toutes les deux et on n'a pas réussi à trouver une raison valable pour s'en priver. Et, pourtant, on a bien cherché ! C'est un truc que Monsieur le grand séducteur Corentin devrait être capable de comprendre, ça, non ?

— Est-ce que j'ai dit le contraire ? fit mine de s'étonner Boris, en mettant le contact.

Géraldine redevint brusquement sérieuse :

— Tu sais quoi, Grand chef ? C'est la première fois que je refaisais l'amour, depuis que Christelle...

Elle se tut brusquement, et Boris Corentin n'ajouta rien. À la toute fin de l'aventure dramatique qui leur était arrivée quelques mois plus tôt, à Venise, Géraldine s'était fait proprement larguer par Christelle Favart, la jeune femme avec qui elle vivait depuis plus d'un an. [12]

Une blessure qui, même si Géraldine Hébert se montrait étonnamment forte, avait bien du mal à cicatiser. Apparemment, la jeune infirmière blonde représentait un premier signe de guérison, ce qui était en soi une bonne nouvelle, en fin de compte.

Boris Corentin avait déjà passé la marche arrière pour reprendre l'allée gravillonnée en direction de la route de Toulouse, lorsque son portable se mit à sonner.

Rien qu'à son ton de voix, Géraldine devina qu'il devait s'agir du capitaine Romain Lapierre. La conversation dura trois bonnes minutes ; conversation presque à sens unique, puisque Corentin se contenta de quelques brèves questions de relance, tout en griffonnant des notes rapides sur son petit carnet à spirales.

— Alors ? s'enquit Géraldine, lorsque sa flèche eut enfin coupé la communication.

— Alors, pas grand-chose, soupira Boris, en rangeant son carnet dans sa poche. Tu te souviens que j'avais demandé à nos amis de nous fournir des petits dossiers sur les colocataires d'Angélique Couvelaire, rue de Périgord ?

— Oui, bien sûr. Et ?...

— Comme il n'y a que trois apparts, ça a été vite fait. En dehors de la mamie du rez-de-chaussée, qui tape un bon quatre-vingt-huit ans, il y a aussi un couple d'une quarantaine d'années, au troisième, qui était en vacances en Italie au moment des faits, et Gérard Valois, le type que nous avons croisé chez Angélique Couvelaire, l'autre jour. J'ai demandé à ce qu'on envoie tout ça à Mémé par e-mail, des fois qu'il pourrait...

— Attends ! s'exclama soudain Géraldine. Qu'est-ce que tu viens de dire, comme nom, là ?

— Euh... Gérard Valois, pourquoi ?

Géraldine planta dans les yeux de Corentin un regard crépitant d'excitation :

— Bravo, Grand chef, tu as mis dans le mille !

Boris Corentin serra le frein à main de la voiture et se tourna à demi vers elle :

— Ça t'ennuierait d'être un poil plus claire, ma belle ? Ou alors, tu me la joues « suspense insoutenable », façon Aimé Briclot ?

— Pendant mon... mon entretien avec Julie Carrez, l'infirmière, elle m'a expliqué qu'Aurélia Giuliani ne recevait jamais aucune visite, à part celle de son frère. Un frère avec lequel Julie m'a certifié qu'elle avait, dans sa chambre, des rapports incestueux très... poussés, si je puis dire. Un frère qui n'est en fait qu'un demi-frère : la même mère mais pas le même père. Et tu sais comment il s'appelle, ce frangin-qui-aime-un-peu-trop-sa-sœur ?

— Ben... je crois que je devine, oui, répondit Boris, en crispant involontairement ses mains autour du volant : Gérard Valois, je gage ?

— Exact ! souffla Géraldine Hébert, tout excitée. Ce qui veut dire que...

Elle s'interrompit brusquement, les sourcils froncés et la mine devenue grave.

— Ce qui veut dire, reprit Boris Corentin, d'une voix tendue, que le « cher voisin » d'Angélique Couvelaire est probablement aussi l'assassin de sa sœur et de nos trois prostituées parisiennes ! C'est lui qui a perdu la photo du viol d'Angélique, le soir où il a tué Sylvie Prévault, samedi dernier. De là à penser qu'il est également l'instigateur du viol en question, que c'est lui qui a racolé les trois types sur internet grâce à son pseudo de Fille du feu, il n'y a qu'un pas...

— Du coup, ça expliquerait pourquoi les trois violeurs ont trouvé les portes ouvertes : en tant que locataire, Gérard Valois a évidemment les clés des portes d'accès de l'immeuble. Mais pourquoi est-ce qu'il aurait fait tout ça ? Je ne pige pas la logique du truc...

— Moi, non plus, répondit sourdement Corentin, mais, pour l'instant, c'est secondaire. Ce qui m'inquiète, moi, c'est que, après s'être occupé de sa sœur pendant plusieurs années – même si c'est d'une manière un peu spéciale –, il vient de la tuer, comme il l'a fait pour les trois prostituées. Ça veut dire que, pour une raison ou une autre, sa dinguerie vient de franchir un nouveau palier. Donc...

— Donc, il est fort possible qu'Angélique Couvelaire soit en danger. En tout cas, il faut absolument l'avertir, lui dire de n'ouvrir sa porte à personne tant qu'on n'est pas là ! s'exclama Géraldine Hébert.

Boris Corentin avait déjà son téléphone portable en main, et pianotait rapidement sur le clavier, en consultant son petit carnet à spirales du regard.

À la pharmacie où travaillait Angélique Couvelaire, on lui répondit qu'elle ne travaillait pas cet après-midi et que, par conséquent, on ne savait pas où elle pouvait être.

À l'appartement de la rue de Périgord, le téléphone sonna dans le vide une douzaine de fois.

Quant au portable d'Angélique, dont Boris avait pris soin de lui demander le numéro, il était sur messagerie.

— Gérard Valois ! fit soudain Géraldine. Julie m'a dit que le docteur Luzancy avait cherché à le joindre plusieurs fois, ce matin – sans y parvenir, d'ailleurs : ça veut dire qu'il a ses coordonnées...

Boris était déjà dehors et fonçait vers le perron des Papillons blancs. Il revint moins de cinq minutes après, la mine plus sombre que jamais.

— On a ressayé depuis le bureau, annonça-t-il à Géraldine, en reprenant sa place au volant. Personne, portable sur messagerie, etc. Je n'aime pas ça... Pas ça du tout...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Géraldine.

— On n'a pas trop le choix, répondit-il en démarrant un peu trop sèchement : on rentre à Toulouse et on va se poster rue de Périgord. Afin d'intercepter Angélique Couvelaire quand elle rentrera chez elle. Et, en

attendant, tu appelles nos amis Lapierre et Loisel, au commissariat, pour les mettre au courant de tout ça et leur demander de lancer un avis de recherche concernant Gérard Valois.

Tandis que sa coéquipière empoignait son téléphone pour exécuter son ordre, Boris Corentin s'efforçait de se concentrer sur sa conduite. Mais les mêmes pensées sombres revenaient sans cesse l'assaillir.

Géraldine avait raison : pourquoi Gérard Valois, si c'était bien lui, faisait-il tout ça ? Quelle était sa logique ?

Quel rapport pouvait-il bien y avoir, dans sa tête, entre sa sœur folle, sa voisine et les trois prostituées parisiennes qu'il était allé tuer ?

Et pourquoi cette mise en scène démente du viol d'Angélique Couvelaire ?

La première explication qui était venue à l'esprit de Corentin, et qui ne cessait d'y revenir, c'est que Gérard Valois était fou. Fou à lier, malgré l'apparence normale qu'il pouvait donner dans la vie courante.

Fou comme avait fini l'écrivain Gérard de Nerval, autour duquel tout paraissait tourner.

Un fou qui, à tout moment, pouvait se retourner contre Angélique Couvelaire, sa voisine dont il était parvenu à devenir l'ami intime.

Contre celle dont il avait décidé de faire sa Fille du feu...

CHAPITRE XI



Angélique Couvelaire avança une main hésitante vers le sexe masculin totalement érigé, qui oscillait lourdement à quelques centimètres de ses yeux.

Elle enroula ses doigts autour de la hampe, et la pressa doucement, provoquant un sourd gémissement de plaisir chez l'homme qui se dressait devant elle de sa haute et athlétique stature.

Les yeux mi-clos, savourant la chaleur vivante de cette virilité arrogante, Angélique glissa son autre main entre les cuisses musclées et impeccablement bronzées, afin de palper les bourses volumineuses qui s'y trouvaient nichées.

Elle était installée sur son canapé, entièrement nue, les genoux légèrement écartés, afin d'offrir à son partenaire une vision parfaite sur l'épais buisson noir de son intimité.

Elle sentait la verge dure et noueuse palpiter entre ses doigts, contre la paume moite de sa main, lui communiquant un peu de sa force, de sa puissance virile.

Une sensation qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps. Depuis trop longtemps.

— Laisse-moi m'occuper de toi... souffla soudain la voix grave, au-dessus d'elle.

— Avec plaisir ! murmura-t-elle, sans ouvrir les yeux, un léger sourire flottant sur ses lèvres.

Elle lâcha à regret le sexe de son partenaire, qui se laissa tomber en souplesse sur le tapis. Saisissant ses genoux à deux mains, il lui écarta doucement les cuisses et avança son visage vers son ventre.

Angélique fut prise d'un long frisson de satisfaction, lorsque la bouche masculine se posa délicatement juste sous son nombril. D'elle-même, afin de lui faciliter le « parcours », de l'inciter à de plus délicieuses explorations, Angélique posa ses talons sur le bord du canapé et ouvrit ses cuisses aussi largement que possible.

Aussitôt, comprenant ce qu'on attendait de lui, l'homme laissa ses lèvres chaudes et douces descendre le long du ventre frémissant de sa partenaire, jusqu'à l'orée de la petite forêt dense qui masquait presque entièrement la fleur douce et parfumée du sexe.

Dans laquelle, sans attendre, il plongea sa bouche avide, envoyant comme une sorte de décharge électrique dans tout le corps d'Angélique. Qui s'astreignit à se détendre totalement, pour profiter au maximum de cette caresse intime qu'elle avait toujours adorée.

Elle ignorait tout de l'homme qui était en train de la fouiller de la langue, et dont les deux mains s'étaient glissées sous ses fesses, pour les pétrir avec une sorte de fièvre impatiente, un peu rude, virile.

Elle savait qu'il s'appelait Sébastien, qu'il avait 34 ans, qu'il était le patron d'une petite boîte de formation en informatique, c'était tout.

Se donner à un homme qu'elle connaissait si peu, dont elle ignorait même l'existence deux heures plus tôt, c'était une grande première, dans la vie amoureuse et sexuelle d'Angélique Couvelaire.

Mais, plus les jours passaient, et plus elle ressentait le besoin de se « remettre en selle », comme elle disait. Et, puisque Gérard Valois s'était en quelque sorte dérobé à ses avances, elle avait décidé de prendre le taureau par les cornes ; enfin, pas exactement par les cornes, d'ailleurs...

Profitant que son après-midi était libre, elle était allée se promener en ville, fermement décidée à se montrer le moins farouche possible, si des hommes avaient l'idée de l'aborder. Elle était allée s'installer dans l'un des grands cafés de la place du Capitole, avec un magazine féminin quelconque, acheté au kiosque du coin.

Elle en était à parcourir distraitement un article sur la dernière saison de la Star Academy, lorsque Sébastien était entré dans le café.

Angélique avait tout de suite flashé sur sa silhouette à la fois élancée et athlétique, son visage bronzé et ouvert, ses traits énergiques, ses yeux très clairs et l'espèce de décontraction sensuelle qui émanait de sa démarche.

Lorsque leurs yeux s'étaient croisés, elle avait soutenu son regard, en

mettant dans ses yeux le maximum d'intensité... et en reposant ostensiblement son magazine sur la banquette à côté d'elle.

Ayant apparemment reçu ce message muet cinq sur cinq, Sébastien s'était dirigé droit sur sa table, un petit sourire aux lèvres. Le sourire du prédateur qui vient de repérer une proie consentante.

Une heure plus tard, ils quittaient le café pour la rue de Périgord. Sébastien ravi de l'aubaine, Angélique se demandant si elle n'était pas en train de faire une grosse connerie...

— À toi, maintenant... décréta le jeune homme, en se redressant d'entre les cuisses d'Angélique, à qui cet abandon brutal arracha une petite protestation étouffée.

Pour mieux se faire comprendre, Sébastien posa un genou sur le canapé et avança le ventre vers le visage d'Angélique. Ventre plat et musclé, discrètement poilu, d'où jaillissait une virilité au mieux de sa forme.

Angélique reprit en main ce superbe morceau d'homme, qu'elle avait abandonné quelques minutes plus tôt. Elle le caressa légèrement, du bout des doigts, sur toute sa longueur, afin d'en apprécier la finesse du grain de peau, ce délicieux alliage de douceur et de dureté.

— Suce-moi ! gronda Sébastien, à bout de patience, en tendant le ventre en avant.

Avec un petit rire de gorge, toute fière de constater qu'elle savait encore pousser un homme aux confins du désir, Angélique avança sa bouche vers le pieu de chair pointé sur elle. Entrouvrant ses lèvres légèrement humides, elle l'engloutit lentement, centimètre par centimètre, voluptueusement, avidement, ravie de voir que le plaisir qu'elle avait toujours pris à cette caresse était resté intact, malgré...

Non ! elle ne devait pas penser à ce qui s'était passé ! Elle ne devait plus y penser ; en tout cas, pas en ce moment...

Angélique enroula sa langue autour de l'imposante virilité qui envahissait sa bouche, lui faisant comme un fourreau vivant et chaud. Sa main ne restait pas inactive non plus, palpant et caressant les bourses volumineuses de son partenaire, nichées entre ses cuisses.

— Caresse-toi en même temps ! lui intima Sébastien, d'une voix haletante. J'aime bien voir une femme se branler, ça m'excite à mort !

Docile, et aussi excitée à cette idée qu'elle jugeait « obscène », Angélique fit glisser sa main libre le long de son ventre et enfouit ses doigts au centre de la toison drue et noire de son intimité.

Le bout de son index trouva tout naturellement le chemin de son clitoris, gonflé, dur, frémissant d'attente. Un chemin qu'il avait emprunté plus d'une fois, ces dernières semaines, et jamais sans résultat...

Le spectacle de ses doigts fouillant son propre sexe parut avoir un effet immédiat sur la « boîte à fantômes » de son partenaire, dont la virilité se mit à palpiter furieusement entre ses lèvres. Au point qu'elle crut qu'il allait jouir dans sa bouche, ce qui ne faisait pas tellement son affaire.

Mais, parce qu'il avait dû le sentir également, Sébastien s'écarta brusquement d'elle. Angélique vit son sexe battre l'air, tel un métronome saisi de démence, brillant de sa propre salive. Il lui sembla qu'il avait encore gagné en raideur et en volume, ce qui acheva d'embraser son ventre.

Avec une sorte d'emportement viril, Sébastien saisit sa partenaire sous les genoux et lui releva les cuisses en les ouvrant, sans ménagement excessif. Puis, ployant les jambes, il plaça son membre dardé à l'entrée de la corolle humide et parfumée, prête à l'accueillir.

Enfin, d'un mouvement des reins, lent et puissant, il s'enfonça d'une seule poussée dans ce ventre offert, onctueux comme du miel.

C'est alors qu'il se produisit quelque chose, dans l'esprit d'Angélique.

Dans un premier temps, elle accueillit avec une sorte de gratitude heureuse cette virilité imposante qui prenait possession d'elle, qui la comblait, au sens propre du terme.

Mais, soudain, tout son corps se bloqua, devint comme insensible d'un seul coup.

Et, au lieu d'être à demi allongée sur le canapé du salon, avec Sébastien, elle se retrouva brutalement dans sa chambre, ligotée sur son lit et la bouche bâillonnée.

Et ce n'était plus Sébastien qui investissait son ventre, mais un homme cagoulé, dont elle ne pouvait voir que les yeux ; des yeux qui brillaient d'une lueur crépitante, sauvage, impossible à soutenir.

Son corps et son esprit se vidèrent d'un coup de tout désir, et Angélique faillit se mettre à crier et repousser cet homme qui la prenait de plus en plus profondément, à grands coups de reins puissants.

Au prix d'un violent effort sur elle-même, elle réussit à s'en empêcher. Elle ferma les yeux, respira profondément trois ou quatre fois, avant de soulever à nouveau ses paupières.

Elle était de nouveau sur le canapé, avec Sébastien, et elle en ressentit un net soulagement. Mais, désormais, elle se sentait totalement froide, incapable de rattraper son partenaire sur le chemin escarpé menant à la jouissance suprême.

Elle se contenta de se laisser faire, passive, inerte, presque comme morte, tandis que Sébastien, qui ne s'était manifestement rendu compte de rien, continuait de labourer son ventre avec une mâle énergie.

Il explosa en elle, le corps tendu, avec un long râle de délivrance, qu'Angélique aurait préféré ne pas entendre, tant elle le trouva bestial.

Sébastien parut un peu surpris de voir sa partenaire le repousser aussitôt, bondir du canapé pour aller s'enfermer dans la salle de bain. Elle en ressortit au bout de deux ou trois minutes, le corps enroulé dans un peignoir bleu foncé. Et le regarda d'une manière qu'il jugea peu agréable.

— Tu n'es pas encore rhabillé ? demanda Angélique sur un ton froid, presque agressif.

Sébastien la regarda d'un air d'incompréhension et demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as pas aimé ? J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Angélique comprit qu'elle était injuste avec son partenaire. Après tout, c'est elle qui l'avait ramené chez elle, et il n'était pour rien dans ce qui lui était arrivé. Elle s'efforça de sourire et de prendre une voix plus douce :

— Non, non, ça va, rassure-toi ! Mais j'ai... j'ai besoin d'être seule, maintenant. Sois gentil...

Comme la plupart des hommes, une fois qu'ils sont sexuellement repus, Sébastien, au fond, ne tenait pas plus que ça à s'attarder chez sa partenaire d'un moment. Il ne mit pas plus de cinq minutes à s'habiller.

Puis, après un dernier baiser, échangé sans chaleur de part ni d'autre, il disparut à tout jamais de la vie d'Angélique, dans laquelle, au fond, il était si peu entré...

Restée seule, Angélique commença par glisser un disque de Léo Ferré dans le lecteur de CD, comme chaque fois que quelque chose ne tournait pas rond. Léo, c'était son compagnon des jours gris, depuis l'adolescence. Et la voix chaude emplissait la pièce :

*On voyait les chevaux de la mer
Qui fonçaient la tête la première
Et qui fracassaient leur crinière
Devant le casino désert
La barmaid avait dix-huit ans
Et moi qui suis vieux comme l'hiver
Au lieu de me noyer dans un verre
Je me suis baladé dans le printemps
De ses yeux taillés en amandes...*

Mais, cette fois, la vertu apaisante de la voix de Léo ne fut pas suffisante. Après le pitoyable échec qu'elle venait d'encaisser, elle se sentait incapable de rester en place. Il fallait qu'elle bouge, qu'elle s'active, afin de ne pas trop

penser...

Elle se dirigea d'un pas résolu vers la bibliothèque qui couvrait une bonne partie du mur situé à droite du canapé, face aux deux fenêtres donnant sur la rue de Périgord.

Ranger ses livres, les reclasser dans un ordre différent : voilà une activité qui avait toujours eu un pouvoir lénifiant sur elle. Rien de tel pour se calmer.

Angélique commença par ceux qui étaient empilés par terre, à côté des rayonnages. C'était à ceux-ci qu'il fallait d'abord faire une place...

Elle fronça les sourcils, en découvrant, dans le bas de la pile qu'elle venait de défaire, un livre qu'elle ne pensait pas avoir, qui ne lui « disait » rien.

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre : c'était tout simplement l'un des bouquins que Gérard lui avait prêtés, il y avait déjà plusieurs semaines, et qu'elle n'avait pas encore ouverts. Elle le reposa sur le parquet et s'apprêta à en prendre un autre.

Mais son geste s'interrompit en plein milieu, et tout son corps se tétanisa, cependant qu'une sorte de fer brûlant lui transperçait le cerveau. Est-ce qu'elle avait bien lu ?

Le cœur battant, Angélique reprit le livre, une édition de poche relativement usagée. Elle déchiffra de nouveau ce qui était écrit sur la couverture.

Elle eut l'impression qu'un voile se déchirait brutalement devant ses yeux. Pour lui révéler une vérité terrible, la vérité du cauchemar.

Le livre qu'elle tenait entre ses mains, ce livre que son voisin et ami lui avait prêté, c'était *Les Filles du feu*, de Gérard de Nerval.

D'un coup, tout s'ordonna et devint clair, dans l'esprit survolté d'Angélique Couvelaire.

C'était lui !

Lui qui, le soir de son viol, avait ouvert les portes d'entrée aux hommes cagoulés.

Lui qui, probablement, les avait recrutés par le biais d'internet, en prenant ce pseudo nervalien.

Quant à la porte de son appartement... Comment est-ce qu'elle avait pu oublier ça ?

Lorsqu'elle était partie durant une semaine, trois mois plus tôt, elle avait confié sa clé à Gérard, au cas où il se passerait quelque chose d'imprévu. Bien entendu, il la lui avait rendue dès son retour... mais qu'est-ce qui l'avait empêché de s'en faire faire un double, entre-temps ?

Pourquoi Gérard, qui s'était toujours montré si gentil, si attentionné, si tendre même avec elle, avait monté contre elle une machination aussi atroce, c'était une question qu'Angélique décida de remettre à plus tard.

Elle se précipita vers le téléphone. Avec des gestes rendus fébriles par la peur qui s'était emparée d'elle brusquement, elle fouilla dans son agenda pour y retrouver le *Post-it* où elle avait noté le numéro de portable du beau policier parisien qui était venu l'interroger, ce Boris Corentin.

Elle fut incapable de remettre la main dessus et, de rage et d'impatience, jeta l'agenda à travers le salon.

Il ne lui restait plus qu'à appeler le commissariat de Toulouse, ce qu'elle fit aussitôt. Là-bas, ils devaient bien être capables de lui donner le numéro de Corentin...

Elle obtint d'abord le standard, fut baladée durant plusieurs minutes de service en service, pour finir par tomber sur le capitaine Lapierre, le policier qui avait pris sa déposition, le lendemain du viol.

— Ah ! Mademoiselle Couvelaire ! je suis vraiment contente de vous avoir en ligne ! s'exclama le policier, d'une voix où perçait un réel soulagement. Où êtes-vous, en ce moment, s'il vous plaît ?

— Chez moi, mais...

— Mademoiselle Couvelaire, l'interrompt Romain Lapierre, j'ai eu Boris Corentin au téléphone, il y a une dizaine de minutes, il doit être en route pour venir chez vous. Vous ne devez ouvrir votre porte à personne d'autre qu'à lui, vous m'entendez ? *Et surtout pas à votre voisin, Gérard Valois !*

Angélique Couvelaire eut l'impression qu'un bloc de glace venait soudain de se former autour de son cœur, lui bloquant la respiration.

— Justement, c'est... c'est à propos de lui que je vous appelle ! Je suis certaine que...

— Plus tard, Mademoiselle ! la coupa Romain Lapierre. Pour l'instant, il est extrêmement important que vous fermiez votre porte au verrou, si ce n'est pas déjà fait.

— Vous croyez que Gérard pourrait...

— Je ne sais pas, mais il ne faut prendre aucun risque. Sachez que, cette nuit même, Gérard Valois a très probablement assassiné sa sœur, Aurélia, dans sa chambre de l'institution des Papillons blancs.

Angélique en resta sans voix. Elle ignorait complètement que Gérard avait une sœur. Et une sœur enfermée dans une clinique psychiatrique, qui plus est.

— Je vais aller fermer ma porte à clé, dit-elle d'une voix haletante. Mais, surtout, appelez Boris Corentin et dites-lui que je n'ai pas encore...

La communication fut brusquement coupée. En même temps, Angélique perçut un craquement du parquet, dans son dos. Elle se retourna d'un bloc, le cœur battant la chamade.

Pour se retrouver face à Gérard Valois.

Il tenait dans une main le fil du téléphone qu'il venait d'arracher de la prise.

Et, dans l'autre, quelque chose qui ressemblait à un coupe-papier, dont la lame fine étincelait d'une manière terriblement menaçante.

CHAPITRE XII



— Alors, tu vois, je me suis dit qu’après un cassoulet pareil, il valait mieux prendre un dessert du genre léger, histoire de ne pas s’encombrer la panse, était en train d’expliquer le gros Rabert à un Aimé Brichot plutôt distrait. Du coup, j’ai opté pour le millefeuille : rien de plus léger, de plus aérien que le millefeuille, un vrai miracle !

— Sauf que, pour obtenir cette légèreté, cet « aérien », il faut pas pleurer ni le sucre ni le gras, lui fit observer Aimé, qui, faute de surveiller ce qu’il mangeait, à cause de son cholestérol, avait tout de même commencé à potasser les livres de diététique que Jeannette achetait régulièrement. Et plus c’est léger, plus...

Il s’interrompt en entendant la petite sonnerie brève et sourde, produite par son ordinateur. Signe qu’il venait de recevoir un mail.

Celui-ci émanait du commissariat de Toulouse, et il l’ouvrit sans plus tarder. Le message était bref :

Voici la liste des colocataires d’Angélique Couvelaire que Boris Corentin m’a demandé de vous faire parvenir, des fois que...

Sympathies confraternelles !

Aimé Brichot ouvrit le « doc joint ». Il contenait juste trois noms, suivis chacun d'un commentaire de quelques lignes sur le « profil » des locataires habitant le même immeuble qu'Angélique Couvelaire.

Aimé Brichot en était à se demander pourquoi Boris avait tenu à ce qu'il reçoive cette liste, dont il ne pouvait à l'évidence rien faire, depuis Paris.

— Et tu sais que, ce cassoulet, c'est vraiment une des meilleures choses que j'aie avalées depuis un bout de temps, continuait Rabert.

Aimé Brichot s'appêtait à refermer le document électronique, lorsqu'une connexion s'établit dans son esprit, pratiquement malgré lui.

À cause du mot « cassoulet » dont se gargarisait le gros Rabert depuis un moment.

Il revint à l'un des noms, celui du locataire du deuxième étage, qu'il répéta plusieurs fois à mi-voix :

— Gérard Valois... Gérard Valois... Gérard Valois...

— Tu es sûr que tu te sens bien, là ? s'inquiéta Rabert, encore perdu dans ses rêves de bouffe pantagruélique.

Mais, au lieu de lui répondre, Brichot se mit à fouiller frénétiquement dans le tiroir supérieur de son bureau. Il en sortit l'agenda qu'ils avaient récupéré, Boris et lui, chez Chantal Dubreuil, la deuxième prostituée. C'était la seule qui tenait une liste de ses clients, malheureusement pas établie au jour le jour. De plus, elle ne comportait que des prénoms, ou des diminutifs, ou des surnoms, dont quelques-uns étaient suivis d'un nombre à deux chiffres. Un code que ni Corentin ni lui n'avait été capable de percer. Si, toutefois, il s'agissait bien d'un code...

Ouvrant l'agenda par la fin, Aimé Brichot se reporta à l'avant-dernière page, là où se trouvait la liste des clients de Chantal Dubreuil, comportant une petite trentaine de noms, il retrouva facilement celui qu'il avait en tête :

Gérard31.

— C'est ça ! Je suis sûr que c'est lui ! s'exclama-t-il, à l'adresse de Rabert, en frappant son bureau du poing. Gérard pour Gérard Valois, et le nombre 31 pour désigner la Haute-Garonne, c'est-à-dire le département dont la préfecture est ?... est ?...

— Toulouse, répondit machinalement Rabert, qui ne pigeait absolument rien à ce qui se passait, mais faisait un effort pour participer.

— Toulouse, exactement ! La ville du cassoulet ! jubila Brichot, en remontant machinalement ses lunettes. Merci de m'avoir mis sur la voie, avec le récit de tes répugnantes bâfreries, mon vieux !

— Trop aimable, fit Rabert, d'un air de vierge offensée. Après ça, tu peux toujours te brosser pour que je t'invite encore à déjeuner, tiens !

Mais Aimé Brichot ne l'écoutait plus. Il était déjà en train de composer le numéro de portable de Boris Corentin pour l'avertir de ce qu'il venait de trouver.

Car, s'il voyait juste, ça voulait dire que tout danger n'était pas écarté, en ce qui concernait Angélique Couvelaire.

Il n'avait même peut-être jamais été aussi proche d'elle...

*

* *

— Si tu cries, si ta bouche émet le moindre son, sache que je n'hésiterai pas à te transpercer la gorge avec ça... murmura Gérard Valois avec mie étrange douceur, en brandissant son coupe-papier.

Mais il n'y avait pas de danger : Angélique Couvelaire était tellement saisie, tellement tétanisée qu'elle n'avait même plus la faculté d'avoir peur.

Elle était juste la proie d'une immense, d'une intense stupeur, qui paralysait tous ses réflexes.

Elle ne bougea même pas lorsque Gérard marcha vers elle. Elle eut juste un petit frisson, lorsque sa main se posa sur son épaule et l'entraîna, gentiment mais fermement, vers la porte du salon.

— Viens, on va passer dans ta chambre, ce sera beaucoup mieux... murmura-t-il, de cette même voix étrangement bienveillante.

Mais, lorsque le regard d'Angélique croisa le sien, elle réalisa que cette bienveillance n'était qu'un mince vernis. Qu'en dedans de lui, son voisin, cet homme qu'elle avait pris pour son ami, dont elle avait même voulu faire son « fiancé », était en proie à une véritable folie qui le dévorait de l'intérieur.

L'esprit étonnamment froid et lucide, elle décida qu'il valait mieux lui obéir en tout, se montrer coopérative, afin de, peut-être, réussir à endormir sa méfiance.

En passant dans le vestibule, par un rapide coup d'œil en coin, elle constata que Valois avait pris soin de refermer la porte d'entrée au verrou.

Ce qui ne contribua pas à la rassurer...

Lorsqu'ils furent entrés dans la chambre, Gérard referma la porte derrière lui et, de la pointe de son arme improvisée, désigna le lit à Angélique :

— Déshabille-toi et allonge-toi, s'il te plaît.

Angélique tenta de parlementer :

— Gérard, voyons, tu ne vas pas me...

— Sois gentille, ne me force pas à répéter chaque chose, fit-il, avec un sourire d'une infinie tristesse, qui frappa la jeune femme. Nous n'avons plus

beaucoup de temps, à présent, et j'ai beaucoup de choses à te raconter...

Alors, sans insister, Angélique se débarrassa du peignoir bleu qu'elle avait revêtu après son expérience sexuelle malheureuse avec Sébastien.

En se disant que si elle n'avait pas eu la mauvaise idée de le virer aussi vite de chez elle, ça lui aurait sûrement évité de se retrouver dans un guêpier pareil. Comme quoi, on avait toujours intérêt à se montrer gentille avec les hommes qui font l'amour avec vous...

Lorsqu'elle fut nue, elle se tourna face à Gérard, les bras le long du corps, et le toisa avec un petit air de défi. Du style : « *Tu as voulu me voir à poil ? Eh bien ! vas-y, regarde ! mate tant que tu veux, je m'en fous !* »

— Allonge-toi sur le ventre, maintenant... dit Valois, de sa voix anormalement douce.

L'esprit toujours aussi lucide, presque calme malgré la situation, Angélique se demanda s'il avait l'intention de la violer. Et elle se dit que ça serait bien le comble, après l'avoir repoussée lorsqu'elle se donnait à lui, deux jours plus tôt.

Elle s'allongea donc sur le lit, à plat ventre, croupe offerte aux regards de Gérard. Mais les cuisses serrées au maximum : elle n'allait quand même pas lui faciliter le travail...

Elle eut un violent sursaut lorsque Valois sauta sur son dos, afin de l'immobiliser. Mais, malgré sa silhouette plutôt frêle, il pesait son poids et elle ne parvint pas à le désarçonner.

— Gérard, qu'est-ce que tu...

Elle ne put en dire plus : il venait de lui plaquer une sorte de serviette sur la bouche, qu'il nouait à présent étroitement derrière sa nuque.

Elle se retrouva bâillonnée, exactement comme le soir où... le soir que...

Alors, et alors seulement, Angélique sentit la panique l'envahir, avec la force irrésistible d'un véritable tsunami intérieur.

Elle ne fut même pas surprise lorsque Valois lui saisit les poignets et les lia au montant du lit, au moyen de la cordelette qu'il avait extraite de sa poche arrière de pantalon.

Satisfait, il descendit du lit et s'écarta pour mieux contempler son œuvre.

— Comme tu es belle, Aurélia... murmura-t-il, d'une voix débordante d'une sorte d'extase mystique.

Angélique sentit un frisson glacé lui parcourir la colonne vertébrale.

Aurélia...

C'était le prénom que lui avait mentionné le capitaine Lapierre, au téléphone, quelques instants plus tôt.

Celui de la sœur folle de Gérard.

De cette sœur qu'il avait vraisemblablement assassinée, quelques heures

plus tôt !

Cette fois, ce fut une véritable terreur qui envahit la jeune femme. Gérard était devenu complètement dément ! Et, dans sa folie, il semblait la confondre avec sa sœur.

Ce qui était très mauvais signe...

— Quel dommage que nous ne puissions pas être heureux ensemble, ma chérie ! murmura alors Gérard, comme pour confirmer l'épouvante qui s'était saisie d'Angélique.

Il revint s'asseoir au bord du lit et caressa doucement, distraitement, la croupe ferme et ronde de sa prisonnière.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, tu sais... et l'histoire que j'ai à te raconter est bien longue. Bien longue et bien triste...

La nouvelle eut un effet un peu apaisant sur Angélique : si, réellement, l'histoire de Gérard Valois devait durer, ça laissait le temps à Boris Corentin, alerté par le capitaine Lapierre, d'arriver jusqu'à chez elle et de la tirer des griffes de ce dangereux malade.

Peut-être...

Alors, d'une voix lente, monocorde, détimbrée, comme absente, Gérard Valois entreprit de lui raconter ses rapports avec sa demi-sœur, Aurélia, et la manière dont, à partir d'un cybercafé pour ne pas se faire repérer, il avait organisé son viol par trois hommes recrutés sur un *chat* d'internet.

— Tu lui ressemblais trop, tu comprends ? soupira-t-il, sans cesser de caresser distraitement le corps nu d'Angélique. Mais, en même temps, pas assez. Pas assez pour que je puisse vaincre la malédiction... C'est pourquoi, j'ai eu cette idée, qui doit te paraître un peu folle, je suppose. Il fallait que tu sois *vraiment* Aurélia, pour que ça marche, tu vois ? Pour que je puisse devenir enfin un homme libre... Donc, il fallait que tu passes exactement par où elle était passée. Que tu souffres ce qu'elle avait souffert, afin d'être totalement mienne. Que tu connaisses l'épreuve terrible du viol, cette horreur dont l'amour peut et doit jaillir, comme en rédemption...

La main droite de Gérard Valois avait glissé le long du ventre plat d'Angélique, pour venir s'enfouir entre ses cuisses serrées. Ses doigts jouaient négligemment avec les boucles drues de sa toison intime, sans qu'il paraisse s'en apercevoir.

— C'est lorsqu'ils ont commencé à profaner ton corps que l'idée des photos m'est venue, je n'y avais pas pensé avant... reprit-il, d'un air de plus en plus égaré. Je suis allé chez moi pour prendre mon appareil et je suis revenu me poster dans l'escalier, sur mon escabeau, pour immortaliser la scène, à travers la fenêtre de ta chambre. Ensuite, quand j'ai vu qu'ils étaient sur le point d'en finir avec toi, je me suis dépêché de tout remballer et de remonter : ni vu ni connu ! C'est le lendemain que j'ai eu ma plus mauvaise idée, la plus stupide...

La main de Valois avait abandonné l'intimité d'Angélique et caressait à présent sa poitrine, passant d'un sein à l'autre, en pinçant les mamelons l'un après l'autre, non sans une certaine douceur.

— En regardant les photos que j'avais prises de toi, je me suis aperçu qu'elles m'excitaient considérablement, poursuivit-il, toujours sans regarder Angélique, comme s'il ne se parlait qu'à lui-même. Alors, je me suis dit que, peut-être, elles suffiraient pour me guérir ; que je n'aurais pas besoin de toi. C'est pour ça que, le samedi suivant, je suis monté à Paris, pour y rencontrer une prostituée que j'avais trouvée sur Internet. Mais, tu sais quoi ? Au moment crucial, le visage d'Aurélia m'est apparu, comme en surimpression sur celui de cette fille que je m'apprêtais à posséder. Ses traits exprimaient une telle douleur que j'ai instantanément débandé. Et la fille qui était sous moi s'est mise à rire. Elle a eu tort, elle n'aurait pas dû...

Gérard Valois passa une main devant ses yeux, comme pour chasser le souvenir dans lequel il se débattait.

— Elle me contemplait avec une sorte de pitié, reprit-il, d'une voix étranglée. Ça m'a rendu fou furieux. J'ai attrapé ce qui me tombait sous la main, en l'occurrence, ce coupe-papier qui trainait sur la table de chevet, à côté d'une enveloppe déchirée. Et je lui ai plongé dans les yeux, de toute ma force. D'abord dans le droit, puis dans le gauche. Elle n'a même pas crié, elle est morte tout de suite. Ensuite, le samedi suivant, puis celui d'après, j'ai ressuyé, avec d'autres filles, toujours à Paris, pour ne pas risquer d'être reconnu. Ces deux-là aussi, je les ai tuées. De la même façon et avec la même arme, que j'avais prise avec moi, la première fois. Ce n'est qu'après la troisième que j'ai compris dans quelle impasse je m'étais engagé, et j'ai dû me rendre compte de l'évidence : il n'y a que toi qui pouvais vaincre le sortilège d'Aurélia. Et encore, à une condition, essentielle...

Gérard Valois poussa un douloureux soupir et, pour la première fois, regarda Angélique dans les yeux, pour laisser tomber, d'une voix morne :

— Avant de m'unir à toi, il fallait que je tue aussi Aurélia, parce que vous ne pouviez pas être deux, tu comprends ? Et c'est ce que j'ai fait, cette nuit...

*

* *

Comme il était impossible de se garer dans cette partie de la rue de Périgord, où habitait Angélique Couvelaire, Boris Corentin fit carrément grimper sa voiture de service sur le trottoir, devant une porte cochère, sous le regard nettement désapprouvateur de deux vieilles dames promenant leurs chiens respectifs.

Il coupa le contact et, de nouveau, composa l'un après l'autre, les deux

numéros d'Angélique, celui du portable et celui du téléphone fixe de son appartement. Le premier était toujours sur messagerie, et le second sonna une dizaine de fois dans le vide.

— Toujours pas là... grommela-t-il, le visage tendu et le regard fixe.

— Qu'est-ce qu'on fait, Grand chef ? demanda Géraldine Hébert, assise à sa droite.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, ma belle, si Angélique Couvelaire ne se décide pas à rentrer chez elle ? soupira Boris Corentin. On attend patiemment qu'elle se décide à revenir et on l'intercepte au passage. Avec un peu de chance, nos amis du commissariat auront réussi, d'ici là, à mettre la main sur Gérard Valois et...

À ce moment, le téléphone portable de Boris se mit à sonner. Il prit la communication avec une sorte de précipitation :

— Allô ? Tiens, Mémé ! quelle surprise ! Excuse, j'ai pas beaucoup de temps, on est en plein boum, là... Non, pas le temps, je t'expliquerai plus tard. Et toi ? Tu appelles pour quoi, au juste ?

À mesure que Brichot lui parlait, Géraldine voyait le visage de Corentin s'animer et se tendre tout à la fois.

— Merci d'avoir appelé, Mémé, dit-il, à la fin. Tu me confirmes ce que je pensais, exactement au bon moment. Allez, à plus !

Il coupa la communication et se tourna vers sa coéquipière pour lui expliquer brièvement ce qu'Aimé Brichot avait découvert, dans l'agenda de la deuxième prostituée assassinée, Chantal Dubreuil, et qui ne pouvait concerner que Gérard Valois, en le désignant comme l'assassin plus que probable.

Géraldine allait faire un commentaire, lorsque le portable de Corentin sonna pour la deuxième fois.

— Allô ? Oui, évidemment que c'est moi ! Hein ? Mais comment est-ce que... Oui, bon, on verra ça plus tard ! Tu lui as dit de n'ouvrir à personne d'autre qu'à nous ? OK, on y va tout de suite. Je te tiens au courant !

Boris se tourna de nouveau vers Géraldine :

— Angélique Couvelaire est chez elle, dit-il très vite, il faut y aller !

— Mais pourquoi est-ce qu'elle ne répond pas au téléphone, alors ? s'étonna Géraldine, en descendant de la voiture.

— C'est bien ce qui m'inquiète, figure-toi ! répondit Boris Corentin, d'une voix sombre, en fonçant vers la porte d'entrée du petit immeuble. Toi, attends en bas pour l'instant, au cas où Gérard Valois se pointerait...

Géraldine voulut protester, mais sa flèche avait déjà disparu dans le hall.

Gérard Valois se tenait à genoux, entre les cuisses ouvertes de sa victime, encore tout habillé mais le pantalon ouvert. Une ouverture par laquelle pendait pitoyablement son sexe mou, recroquevillé, grisâtre.

Il avait la tête baissée, les épaules voûtées et secouées par de gros sanglots silencieux.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? balbutiait-il sans s'arrêter, depuis que sa tentative de posséder le corps sans défense d'Angélique avait débouché sur cet échec cuisant. Ça devait marcher, j'ai tout fait pour ça ! Pourquoi ? Mais pourquoi ? Je suis maudit... vraiment maudit...

Soudain, Angélique, toujours ligotée et bâillonnée, le vit se redresser et sauter hors du lit, avant de se rajuster rapidement. Son visage s'était brusquement empourpré, ses regards étaient d'une fixité effrayante et un drôle de sourire malsain flottait sur ses lèvres minces.

— J'ai compris, Aurélia, ma chérie ! s'exclama-t-il, d'une voix méconnaissable, que l'exaltation faisait vibrer. Tu ne veux pas, c'est ça ? Tu veux me garder pour toi seule ? Tu veilles sur moi, depuis là-haut ! Tu m'appelles ? C'est bien, c'est bien, je vais venir, tu as raison ! Mais, avant... Tu comprends, je ne peux pas laisser l'autre Aurélia toute seule sur terre ! Bientôt, nous serons réunis tous les trois... Oh ! comme nous allons être heureux, dans cette éternité !

Les yeux agrandis par l'horreur, Angélique vit son bourreau se saisir du coupe-papier qu'il avait posé sur la table de chevet, et s'approcher d'elle.

La lame d'argent pointée droit vers son œil droit...

*

* *

Boris Corentin gravit rapidement les deux étages et s'arrêta devant la porte d'Angélique Couvelaire. Il avait déjà levé son index replié pour frapper, lorsqu'une voix lui parvint, depuis l'intérieur de l'appartement.

Une voix masculine.

D'un coup, il réalisa que si Angélique était rentrée chez elle sans que personne ne le sache, *Gérard Valois pouvait très bien avoir fait la même chose.*

Et se trouver, actuellement, avec Angélique.

Durant une seconde ou deux, il hésita sur la marche à suivre. S'il signalait sa présence, celui qui avait déjà un quadruple meurtre sur la conscience pouvait très bien paniquer et devenir dangereux pour la jeune femme.

Soudain, une idée traversa l'esprit de Corentin. Il tourna la tête vers la

partie descendante de l'escalier et leva les yeux. Jusqu'à la fenêtre dormant directement sur la chambre de la jeune locataire.

Elle était bien sûr trop haute pour que l'on puisse y jeter un coup d'œil. Heureusement, comme elle était en renforcement dans l'épaisseur du mur, celui-ci formait comme un rebord d'une petite dizaine de centimètres, qui devait permettre de s'accrocher.

Corentin redescendit trois marches, pour se trouver à l'aplomb de la fenêtre. Avec la souplesse silencieuse d'un félin, il sauta à la verticale. Ses deux mains agrippèrent le rebord de ciment crépi de blanc. Puis, à la force des bras, il se hissa, de façon à ce que ses yeux arrivent à hauteur de la fenêtre, partiellement masquée par le rideau orange.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

En une fraction de seconde, il avait enregistré toute la scène.

Le corps nu d'Angélique Couvelaire, sur le lit. Angélique bâillonnée et ligotée, exactement comme sur la photo de son triple viol.

Et, surtout, Gérard Valois, agenouillé juste à côté d'elle, sur le lit, le visage comme défiguré par une sorte d'illumination démente.

Et pointant une lame à quelques centimètres de l'œil droit d'Angélique Couvelaire.

Dans une seconde ou deux, il allait lui faire subir le même sort qu'à ses quatre autres victimes.

Il n'était plus temps de réfléchir à des questions subtiles de stratégie...

Boris Corentin se lâcha de la main droite, avec laquelle il saisit son arme de service, glissée dans la ceinture de son jean, suspendu au rebord par sa seule main gauche.

Puis, il se hissa de nouveau, prit appui sur les coudes et, de la crosse de son 357 Magnum, fit voler la vitre en éclats.

Au moment précis où Gérard Valois bandait les muscles de son bras pour transpercer l'œil de sa victime.

— Valois, lâchez ça immédiatement ! Police ! cria Corentin, en pointant son arme sur le dément, à travers le carreau cassé. Reculez-vous du lit, vite !

Il vit la main de Valois se crispier sur le manche du coupe-papier, les veines de son cou se tendre.

Il comprit que, malgré ses injonctions, il allait immoler sa victime tout de même.

Il ne lui restait plus qu'une solution. Risquée, dangereuse, mais c'était la seule.

Boris Corentin tendit le bras, visa rapidement et tira.

Gérard Valois poussa un cri de douleur, tandis que son arme volait à travers la pièce, et qu'une tache rouge apparaissait rapidement sur sa main,

quasiment déchiquetée par la balle du 357 Magnum.

Avec un rugissement de rage, Boris le vit bondir vers la porte de la chambre et disparaître à sa vue.

Il lui fallut quelques précieuses secondes pour, de l'intérieur, actionner le loquet de la fenêtre, ouvrir celle-ci en grand, et se hisser jusqu'à la bonne hauteur, avant de se laisser retomber à l'intérieur de la chambre.

Tout ça sans avoir lâché son revolver.

Malgré les regards éperdus qu'elle lui lançait, il négligea Angélique Couvelaire : il s'occuperait d'elle plus tard, il avait plus urgent à faire.

Il fonça dans le vestibule, s'attendant à ce que Valois ait déjà disparu dans l'escalier. Auquel cas, il comptait fermement sur la présence de Géraldine pour lui barrer la route, en bas.

Il s'immobilisa, en découvrant que Gérard Valois n'avait pas quitté l'appartement, même s'il était manifeste qu'il était sur le point de s'en échapper quand même.

De s'en échapper en sautant par la fenêtre du salon, sur laquelle il était déjà debout, contemplant le trottoir, deux étages plus bas.

*

* *

Géraldine Hébert commençait à trouver le temps longuet. Elle appuya ses fesses rebondies sur l'aile avant de leur voiture de service, les pieds sur le trottoir. Trottoir qu'elle inspectait régulièrement des deux côtés, guettant l'arrivée éventuelle de Gérard Valois.

Et, soudain, à moins d'un mètre devant elle, au pied de l'immeuble, elle vit tomber sur le trottoir la première goutte de sang.

Aussitôt suivie d'une deuxième.

Puis d'une autre...

Géraldine leva les yeux et tout son corps se tétanisa.

Là-haut, deux étages au-dessus de sa tête, Gérard Valois était debout sur l'appui de fenêtre et s'apprêtait visiblement à sauter dans le vide.

Plus tard, lorsqu'il lui fit compliment de son sens étonnant de la psychologie, Géraldine devait affirmer à Corentin qu'elle n'avait pas eu le temps de faire de la psychologie ; que ce qu'elle avait fait alors, elle l'avait fait dans le feu de l'action, sans même y réfléchir, par pur réflexe...

Géraldine Hébert fit jaillir son arme de service de sous son blouson et en pointa le canon vers l'homme qui était sur le point de venir s'écraser à ses

pieds :

— Monsieur Valois ! cria-t-elle, d'une voix dont la puissance l'étonna elle-même, reculez immédiatement ! Reculez ou je vous tire une balle dans la tête !

Au moment où les mots sortaient de sa bouche, Géraldine se rendit compte de leur complète absurdité : elle menaçait de mort un homme résolu à se suicider...

Elle fut donc totalement stupéfaite de voir Gérard Valois s'immobiliser, hésiter... avant de disparaître à l'intérieur de la pièce.

Géraldine, sans bien comprendre comment ni pourquoi, réalisa qu'elle venait de réussir.

Par un phénomène mental que les psys seraient peut-être capables d'expliquer ultérieurement, cet homme qui avait décidé de mettre fin à ses jours avait quand même eu peur d'être tué, et il avait cédé devant la menace de l'arme braquée sur lui !

Presque aussitôt, la tête de Boris Corentin apparut à son tour à la fenêtre :

— C'est bon, ma belle, il n'y a plus de problème, tu peux monter !

Quand Géraldine arriva au deuxième étage, Boris avait déjà eu le temps de débloquer le verrou et d'ouvrir la porte. Elle parvint dans la chambre, alors qu'il venait de dénouer les liens enserrant les poignets d'Angélique Couvelaire et s'attaquait à son bâillon.

Elle découvrit aussi Gérard Valois, recroquevillé au sol, entre le mur du fond et le lit. La tête entre les mains, il balbutiait d'une voix morte :

— Aurélia ! Aurélia, ma chérie ! Aurélia, ma sœur ! Pourquoi m'as-tu abandonné ?

CHAPITRE XIII



— Et si on se commandait quelque chose à boire ? proposa Boris Corentin, en plongeant son regard dans les magnifiques yeux émeraude de Géraldine Hébert, assise en face de lui, dans le coin le plus tranquille du grand café de la place du Capitole, où ils trouvaient depuis quelques minutes déjà, chacun sur sa banquette de moleskine rouge.

— Qu'est-ce que tu peux être impatient, des fois, Grand chef ! sourit Géraldine, ce qui fit renaître la petite fossette de sa joue droite. Je t'ai dit qu'on attendait quelqu'un... Et même deux « quelqu'un », si tu veux tout savoir !

— Mais qui, bon sang ? soupira Boris. Ça fait plus d'une heure que tu me fais lanterner avec ça...

— Justement, Grand chef : tu peux bien patienter encore un petit peu, non ?

L'affaire Valois était terminée depuis quarante-huit heures. Deux jours de paperasses, de rapports, de compléments d'interrogatoires, etc. La routine, quoi. Aussi indispensable qu'assommante.

Admise en observation à l'hôpital de Toulouse, Angélique Couvelaire avait spontanément décidé de retirer sa plainte pour viol, concernant Sylvain Corrian et ses deux acolytes, dont il n'avait pu donner que le prénom : Michel

et Étienne. Qui, eux, n'avaient pas été retrouvés à ce jour, et devaient tout ignorer de la machination à laquelle ils avaient pris part malgré eux.

Sylvain Corrian, lui, devrait tout de même répondre du vol du pistolet ancien, qu'il avait eu la bêtise de prendre chez Angélique. Mais, évidemment, par rapport à un viol aggravé, c'était de la petite bière...

Angélique avait compris que le seul responsable de ce qui lui était arrivé était Gérard Valois. Et que les trois hommes cagoulés qui avaient joui de son corps étaient sincèrement persuadés qu'elle était non seulement consentante, mais même l'instigatrice de cette soirée...

Quant à Gérard Valois, il avait sombré dans un état de profonde hébétude, dont, d'après les psys qui avaient commencé à se pencher sur son cas, il mettrait longtemps avant de sortir. S'il en sortait jamais.

Les seules paroles qu'il avait prononcées depuis son arrestation étaient exclusivement adressées à sa sœur, Aurélia, à qui il parlait comme si elle se trouvait près de lui...

— Tiens ! la voilà, ma surprise ! s'exclama soudain Géraldine, sur un ton joyeux, tirant Boris Corentin de ses pensées.

Il releva le nez, juste à temps pour voir deux superbes jeunes femmes entrer ensemble dans le grand café, aux boiseries patinées par le temps. Deux jeunes femmes souriantes qu'il identifia immédiatement.

L'une d'elles était Julie Carrez, la jolie et pulpeuse infirmière blonde des Papillons blancs, que Boris soupçonnait fortement Géraldine d'avoir « séduite », lors de leur visite à l'institut spécialisé, et même un peu plus que ça...

Quant à l'autre, c'était Angélique Couvelaire.

Très attirante dans sa jupe courte et son pull moulant, souriante, resplendissante, exactement comme s'il ne lui était rien arrivé...

Les deux jeunes femmes vinrent s'asseoir à la table des policiers, Julie sur la même banquette que Géraldine, Angélique à côté de Boris.

Sans la moindre gêne, l'infirmière saisit sa voisine par le cou, lui fit tourner la tête vers elle et lui plaqua un baiser gourmand sur la bouche. Pour le coup, ce fut Géraldine qui devint toute rouge, ce qui amusa beaucoup Boris.

— Ça me fait vachement plaisir qu'on passe cette soirée tous les quatre ! ronronna Julie, en saisissant sur sa cuisse la main de Géraldine. Je sens qu'on ne va pas s'ennuyer !

— Ce n'est pas parti pour, en ce qui vous concerne, en effet ! souligna Corentin, avec un petit sourire gentiment ironique à l'adresse de sa coéquipière... qui rougit de plus belle.

À ce moment, Angélique Couvelaire se pencha vers lui et il reçut une discrète bouffée de parfum délicatement boisé.

— C'est grâce à vous si je suis encore vivante et je me demandais

comment je pourrais vous remercier... murmura-t-elle, tout près de son oreille.

— Moi, je ne vois qu'un truc à faire, en ce qui vous concerne, déclara alors Julie Carrez. On dit toujours que quand on est tombé de cheval, il faut se remettre en selle le plus vite possible. À plus forte raison quand on dispose d'un aussi bel étalon ! J'ai pas raison ?

Et le rire qui jaillit de sa gorge était si joyeux, si franc, si sain au fond, que les trois autres se joignirent à elle.

Tandis que, sous la table, la main d'Angélique Couvelaire se glissait dans celle de Boris.

Elle n'était peut-être pas encore « remise en selle », mais elle avait déjà trouvé les rênes...

[1] Chat (prononcer « tchate ») : sur Internet, forum de discussion libre où tous les gens connectés au même moment peuvent correspondre en temps réel les uns avec les autres. Beaucoup de ces chats ont une forte coloration érotique, pour ne pas dire franchement pornographique.

[2] « Le temps s'enfuit », en latin.

[3] La police judiciaire, dont le siège est le célèbre 36 quai des Orfèvres, dans l'île de la Cité, derrière le Palais de Justice.

[4] Voir le Brigade mondaine N° 254 : *Love Academy*.

[5] Voir le Brigade mondaine N° 257 : *Nuit chaude à Barcelone*.

[6] Surnom donné par ses subordonnés au commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade mondaine.

[7] Rabert et Tardet forment la deuxième équipe des Affaires recommandées qui, désormais, compte également Géraldine Hébert.

[8] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.

[9] Le siège de l'IML, l'institut médico-légal, autrement dit la « morgue », situé au bord de la Seine, près du pont d'Austerlitz.

[10] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.

[11] Voir le Brigade mondaine N° 257, *Nuit chaude à Barcelone*.

[12] Voir le Brigade mondaine n° 264 : *Le Lion de Venise*.